# REVUE DE PARIS

# REVUE DE PARIS

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1939

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

—

1939

CA

★

JEA

AL

MA

RA

RA

GE

IGN

A.

AL

JAN 14 1939

# REVUE DE PARIS

1er JANVIER 1939


| | | |
|---|---|---|
| CAPITAINE GERVAIS | *Souvenirs d'un Soldat de la Révolution.* — I. . . . . | 5 |
| ★ ★ ★ | *Que vaut l'Armée russe ?* . . . | 37 |
| JEAN COCTEAU | *Jean-Jacques Rousseau.* — Fin . | 54 |
| ALEXANDRE ARNOUX | *Pages de Paris* . . . . . | 80 |
| MAURICE PARTURIER | *Lettres de Mérimée à Rémusat.* | 110 |
| RAYMONDE VINCENT | *Blanche.* — III . . . . . | 131 |
| RAOUL MAY | *Les Hormones végétales* . . . . | 163 |
| GEORGES VILLIERS | *Valeurs étrangères à Paris* . . | 175 |
| IGNOTUS | *Paul Reynaud.* . . . . . | 192 |
| A. ALBERT-PETIT | *L'Histoire.* . . . . . | 202 |
| ALBERT FLAMENT | *Tableaux de Paris.* . . . . . | 217 |

P. D'ESPEZEL : *Le Mouvement artistique*


LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

*46e ANNÉE* *NUMÉRO 1*

# *La* REVUE DE PARIS *publiera en 1939* :

***Romans et nouvelles :***

**Comme un Voleur**
par André THÉRIVE.

**Deux Cavaliers de l'orage**
par Jean GIONO.

**Don Juan aux mains vides**
par Marc CHADOURNE.

**La Leçon des faits**
par Somerset MAUGHAM.

**Soirs guatémaltèques**
par Félix DE CHAZOURNES.

**Le Moment musical**
par Marcel ARLAND.

**Le Bourgmestre de Furnes**
par Georges SIMENON.

**Comme toi-même**
par Robert DE TRAZ.

**Hamlet Noir**
par Wulf SACHS.

**Le Bouquet de la Mariée**
par Jacques CHENEVIÈRE.

**J'ai réveillé Vladivostok**
par Jean FONTENOY.

***et des œuvres de :*** Jean Giraudoux, François Mauriac, Paul Morand, Jules Romains, Francis Carco, Pierre Mille, Henry de Montherlant, J.-L. Vaudoyer, Alexandre Arnoux, Henry de Monfreid, Roger Vercel, Pierre Frédérix, William Faulkner, Charles Plisnier, Georges Blond, Louis Francis, etc., etc...

**Les Souvenirs**
de Marie DE CHAMBRUN.

**Le Mythe de la Femme**
par Jacques CHARDONNE.

**Pages de Journal**
par Julien GREEN.

***Anthologie 1939*** et ***Poèmes*** de Gilbert Mauge, L. de Vilmorin, P. de la Tour du Pin, etc...

***Études littéraires et essais :***

**Hoffmannsthal**
par Edmond JALOUX.

**André Chénier**
par Charles MAURRAS.

**Racine**
par André ROUSSEAUX.

**Un Premier Essai du grand Meaulnes**
par Francis CARCO.

**Le XVIII^e siècle d'Henri de Régnier**
par André BELLESSORT.

**Arnim**
par Albert BÉGUIN.

**La Jeunesse de Conrad**
par G. JEAN-AUBRY.

**Henry de Montherlant**
par Marcel THIÉBAUT.

**Toulet**
par Paul CHAUVEAU.

**Anatole France**
par Ramon FERNANDEZ.

**Pierre Mille**
par M. MARTIN DU GARD.

**Guillaume Apollinaire**
par Pierre LIÈVRE.

**Dorothy Richardson**
par Gabriel MARCEL.

**Charles-Louis Philippe**
par Georges POUPET.

**Des lettres inédites de Balzac à l'Étrangère**
présentées par Marcel BOUTERON.

**Une Correspondance inédite d'Anatole France**
présentée par Lucien PSICHARI.

**Des lettres inédites de Mérimée à Charles de Rémusat**
présentées par M. PARTURIER.

***et des études de :*** Marthe de Fels, Paul Valéry, Paul Claudel, J. de Lacretelle, André Maurois, Gérard Boutelleau, Gérard Bauër, René Lalou, Léon Pierre-Quint, Gabriel Marcel, Robert Brasillach, Maurice Betz, etc...

Gervais
Henr (P)



# SOUVENIRS D'UN SOLDAT DE LA RÉVOLUTION

Les souvenirs du capitaine Gervais, que nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs grâce à l'obligeance de madame Henry Coullet qui a consacré plus de deux ans à la transcription et la collation de ce manuscrit, représentent un des témoignages les plus curieux et les plus vivants que nous connaissions sur les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Leur ampleur ne nous permettra malheureusement pas de les publier in extenso et nous avons dû choisir quelques épisodes particulièrement saisissants...

Les pages qu'on va lire aujourd'hui évoquent les débuts du jeune Gervais dans la carrière des armes. Après plusieurs campagnes, Gervais, quelques années plus tard, fut fait prisonnier par les Autrichiens, mais il réussit à s'évader et à regagner nos lignes dans des circonstances particulièrement romanesques. On trouvera le récit de cette évasion dans notre prochaine livraison.

Nous ferons paraître enfin les souvenirs de Gervais sur la retraite de Russie. On y lira quelques-unes des pages les plus émouvantes, sans doute, que cette triste odyssée ait inspirées...

Les mémoires de Gervais ne valent pas seulement par l'intérêt des faits dont il a été le spectateur. L'homme était d'une nature franche, courageuse et humaine qui gagne la sympathie. Il avait de la mesure et de la raison. Que la France puisse compter des « inconnus » de cette qualité, c'est ce qui sera sans doute, au travers des siècles, un des titres de gloire de notre pays. (N. D. L. R.)

Je suis né en Brie, à six lieues de Paris, en août 1779, dans un village nommé Ozouer, sur la route de Sézanne.

Mon père, le sieur Jean-Louis Gervais, voiturier de profession, et dame Marie Briquet, son épouse, vivaient ensemble dans ce village.

Il paraît, au dire de mes parents, auxquels je m'en rapporte bien, que, dans mes premières années, j'étais d'une rare turbulence. Je me rappelle fort bien que, dans mon jeune âge, il n'y avait pas pour moi de plus grand supplice que d'être contraint de rester en place. Ma bonne femme de mère, qui avait parfois la prétention de me rendre calme, n'y arrivait pas toujours.

Parvenu à l'âge de sept ans, on jugea convenable de me mettre à l'école. Il me semblait que là, en grande compagnie, je trouverais un moyen de plus d'exercer ma grande mobilité ; j'allais échapper à la surveillance de ma mère qui, tout en disant qu'elle m'aimait, se permettait cependant de me corriger assez souvent, ce que je ne pouvais pas le moins du monde comprendre. Aimer un enfant et le corriger, cela me paraissait impossible.

J'avoue, et je me souviens assez de cela pour l'affirmer, que ma première année d'école fut pour moi la plus pénible de ma vie, sans même excepter la campagne de Russie, en 1812, dans laquelle j'ai enduré ma bonne part de privations, de fatigues et de dangers.

Les premiers jours d'école, j'étais on ne peut plus satisfait de ma nouvelle condition. Dès la troisième semaine, je m'aperçus que le maître et moi, nous ne ferions pas longtemps bon ménage, ce qui, en effet, ne se fit pas beaucoup attendre.

Je pris alors sur moi de faire de fréquentes absences. On me prit en flagrant délit d'école buissonnière. Je fus condamné à recevoir dans les mains des coups de verge, dont chacun me faisait courir le sang des pieds à la tête.

Lorsque j'eus atteint ma douzième année, le maître publiait à haute et intelligible voix que j'étais le plus instruit de sa classe et, qu'en un mot, j'étais aussi instruit que lui ; cela ne voulait pas dire que nous le fussions beaucoup ni l'un ni l'autre.

Mes parents, ainsi que ceux de mes compagnons d'école, ne ménageaient d'ailleurs pas l'argent pour notre éducation. Ils payaient les prix en usage, sans en rien rabattre. Ces prix étaient, par mois, pour les commençants, six sous pour apprendre à lire et à écrire ; douze sous quand on joignait

à cela un petit peu d'arithmétique ; les quatre premières règles, c'était quinze sous. Et, en ajoutant à cela une somme équivalente à un mois d'école, en raison de la classe dans laquelle on se trouvait compris, on recevait, le jour de la fête de saint Nicolas, un joli dîner très splendide et si bien pourvu, qu'en 1789, au sortir d'un de ces repas, l'un de nous est mort d'indigestion.

La Révolution arriva. On tira parti de moi au club communal en me faisant monter à la tribune du village, alternativement avec une dame Girard, pour y lire les journaux qui, chaque jour, apportaient une longue liste des malheureuses victimes de la Révolution. A la lecture de ces listes, l'auditoire battait des mains et criait : « Vive la République ! »

Je n'étais encore destiné à aucun état. Je devins l'écrivain public de la commune, emploi très honorable, mais très peu lucratif, car, indépendamment d'une partie de mon temps, je devais encore fournir à mes clients le papier nécessaire à leur correspondance et au règlement de leurs comptes.

J'aurais désiré apprendre l'état de menuisier. Mon père s'y opposa. Je demandai celui de maçon, mais mon père, qui ne connaissait d'état convenable pour ses enfants que le sien, s'y refusa formellement. Je n'avais aucune disposition pour l'état de mon père. Je l'avais, au contraire, en horreur. Mon frère aîné donnait dans cet état de voiturier tête baissée ; aussi était-il l'enfant chéri du père, auquel, je l'avoue, je ne rendais aucun service.

J'avais, dès mon jeune âge, des dispositions très prononcées pour l'état militaire. Aussi devais-je entrer dans cet état avant l'accomplissement de ma quinzième année.

A ma sortie de l'école, en 1792, j'eus le malheur de perdre ma mère ; nous étions alors quatre enfants : l'un de nous n'avait pas deux ans ; mon père et mon frère aîné, en raison de leur état, étaient toujours absents de la maison. Je restais l'aîné des trois autres. Nous étions confiés aux soins de notre grand'mère maternelle, bonne femme très âgée, qui, ne pouvant suffire à un tel travail, conseilla à mon père de contracter un nouveau mariage, ce qui eut lieu quelques mois plus tard.

Enfin arriva l'année 1793. A cette époque, les désastres de

la Révolution étaient à leur comble ; le pays, par sa proximité de la capitale, était inondé de chansons toutes plus extravagantes les unes que les autres. Il me suffisait de les lire ou de les entendre chanter une seule fois pour les apprendre. Alors, je chantais toute la journée et tous les jours de nouvelles chansons.

La République fit, cette année-là, une forte levée d'hommes. J'aurais donné tout au monde pour être de force à partir, mais je ne le pouvais, tout au plus, que comme tambour. Je pris, à cet effet, quelques leçons de cet harmonieux instrument. Mon père en fut informé ; il me frotta les oreilles suffisamment pour m'en dégoûter. Cependant, le désir d'être militaire avait sur moi un tel empire qu'il dominait toutes mes actions. J'en avais la tête constamment en ébullition.

Cette année 1793 s'écoula ainsi. Dès le commencement de l'année suivante, ma position ne m'était plus supportable et, dès ce moment, je m'occupai activement de la changer. Je disais à tous ceux qui voulaient m'entendre que j'allais m'engager. Ces propos furent connus de mon père. Il les traita légèrement d'enfantillages. Ma belle-mère, qui était la meilleure femme du monde et qui m'aimait beaucoup, n'y fit, non plus, aucune attention.

Cependant, malgré mon désir bien prononcé de partir, il m'en coûtait beaucoup de partir seul. Courant du mois de mars 1794, je me mis en tête de chercher un compagnon de voyage. J'étais jeune et court. J'aurais volontiers accusé mon père et ma mère de négligence ou d'insouciance pour ne m'avoir introduit dans ce monde que la cinquième année de leur mariage ; il me semblait qu'ils auraient dû s'occuper de moi dès la première année.

Toujours occupé de satisfaire ma passion dominante, je me mis en campagne pour chercher un acolyte ayant, autant que possible, les mêmes dispositions que moi. Je m'adressai à cet effet à un voisin nommé Landry, garçon âgé d'un an de plus que moi, et aussi grand. Ma proposition fut reçue mieux que je ne le pensais. Dans cette première entrevue, les préliminaires furent consentis de part et d'autre ; nous nous séparâmes en nous promettant réciproquement le plus profond secret. Ce fut un véritable secret de comédie. Le

lendemain, on ne parlait que de cela dans le pays. Mon père en fut informé, mais il continua à traiter cela d'enfantillages. Il n'en fut pas de même des parents de Landry. Son père débuta avec lui par une sévère correction, avec défense expresse de me fréquenter. Comme le sieur Landry fils n'était pas précisément passionné pour l'état militaire, il n'y eut plus moyen de s'entendre.

Je n'étais pas homme à renoncer si facilement à mon projet favori. J'avais encore, dans mon voisinage, un ami avec lequel j'avais souvent disputé, mais nous n'en étions pas moins amis ; ce nouvel acolyte reçut mes offres avec empressement. Il trouva presque mauvais que je me fusse adressé à un autre avant de lui faire mes propositions. Ce nouveau compagnon se nommait Tolin. Dès son enfance, nous l'avions surnommé M. de Cagliostro, ce qui avait fai. le motif de nos disputes.

Notre première entrevue eut lieu le 9 avril 1794 dans la soirée. Comme avec le premier converti, nous étions convenus de garder le silence, et, à la vérité, on fut près de trois jours sans entendre parler de notre projet ; et si nous ne l'avions pas communiqué à un de nos amis, nommé Picard, ce secret aurait pu être gardé quelques heures de plus.

Nous avions arrêté une nouvelle réunion pour le 12 avril, sept heures du soir. Là, nous fûmes singulièrement contrariés d'apprendre que notre nouveau projet était éventé. La mère de Tolin lui en avait parlé, le prévenant que si son père en était informé, ce qui ne pouvait longtemps se faire attendre, il serait sévèrement châtié.

Le cas était pressant. Il nous fallait prendre une prompte résolution ou risquer une seconde fois de voir tout rompre. En y réfléchissant mûrement, il fut décidé à l'unanimité que, pour éviter toute surprise, nous allions partir à l'instant même. Nous nous accordâmes seulement et réciproquement un quart d'heure pour nous rendre chacun chez nous et pour faire, à bas bruit, main basse sur le peu de fonds qui nous appartenaient bien légitimement, comme provenant bel et bien de nos fonds et épargnes.

Cette opération ne dura que quelques minutes, après lesquelles nous nous rendîmes chez un de nos amis, Picard, qui,

nous voyant bien décidés à partir, se prit à pleurer, regrettant de ne pouvoir nous suivre, ayant une grave infirmité qui le rendait impropre au service militaire. En quittant Picard, nous lui recommandâmes le plus profond secret sur notre démarche. Il paraît qu'il conserva ce secret jusqu'au lendemain.

Les deux amis furent, dès le lendemain matin, poursuivis par quelques jeunes gens que leurs parents avaient lancés à leurs trousses. Mais on ne réussit pas à les rattraper et ils arrivèrent sans difficulté à Paris.

Nous arrivâmes à la capitale entre neuf et dix heures du matin. Nous nous arrêtâmes à la place de la Bastille, où nous prîmes des informations sur le lieu où nous pourrions nous enrôler. On nous enseigna un bureau de section non loin de là.

Au lieu indiqué, un factionnaire nous demanda ce que nous désirions. Nous répondîmes ensemble, à haute et intelligible voix : « Nous enrôler ». Alors, il nous fut permis d'entrer.

Nous ne savions à qui nous adresser. Le factionnaire n'en savait pas davantage. Nous entrâmes, à tout hasard, dans un bureau où personne ne fit attention à nous. Cela nous parut bien singulier, presque malhonnête ; nous restâmes ainsi plus de trois quarts d'heure sans qu'on s'informât de ce que nous voulions.

Un homme, qui déjà était passé plusieurs fois près de nous, s'avisa enfin de demander ce que nous souhaitions. Ayant reçu notre réponse, il nous indiqua le local où nous devions nous rendre ; là, il y avait cinq à six écrivains ; aucun d'eux ne daigna nous interpeller.

Après plus d'un quart d'heure d'attente, je pris sur moi de m'approcher. L'un d'eux me demanda ce que je voulais. « Mon camarade et moi, lui dis-je, nous désirons nous enrôler. » Notre désir fut communiqué à un autre qui, probablement, était le chef, et qui nous dit d'attendre.

Cela nous parut bien singulier. Comment, nous venions de si loin pour nous enrôler, et à peine si on daignait faire attention à nous ! On nous disait d'attendre. Mais c'était autant

de temps perdu pour le service de la République ; ce ne devait pas être là de bons citoyens, puisqu'ils ne comprenaient pas mieux leur devoir. Après plus d'une demi-heure d'attente, qui nous sembla un siècle, on nous fit signe d'approcher. Le premier à qui nous avions parlé nous demanda nos noms. Avant que nous eussions pu répondre, il se tourna vers celui qui devait être le chef, et lui dit :

— Mais on ne peut pas les enrôler, ils sont trop jeunes.

— Ça ne fait rien, dit le chef, enrôle-les pour la marine.

Nous ne voulions pas de la marine. Nous voulûmes faire quelques observations ; on donna l'ordre de nous mettre à la porte. Cette fois, cela passait la plaisanterie. Si nous avions su comment nous y prendre, nous serions allés dénoncer ces gens comme traîtres à la patrie.

Étant dans la rue, nous nous regardions sans proférer une parole. Nous étions confondus d'une pareille réception. Il nous semblait qu'on devait courir après nous pour faciliter l'exécution de notre bonne action. On cherchait, au contraire, à nous en dégoûter.

Après être revenus de la consternation où nous avait mis cette réception, nous pensâmes à marcher à la recherche d'une autre section où nous trouverions sans doute des citoyens mieux intentionnés. On nous enseigna un bureau ; c'était la section des Gravilliers.

Là, on nous fit faire une longue pause, puis on nous demanda ce que nous désirions. D'après notre réponse, on nous regarda de la tête aux pieds, puis l'on nous dit :

— Vous êtes trop jeunes et trop faibles, on ne peut vous enrôler, à moins que vous n'acceptiez d'entrer dans la marine.

— Non, dis-je, nous désirons entrer dans l'infanterie.

— Nous ne le pouvons pas, dit le même homme.

Un sournois, qui était près de là, nous dit :

— Vous voudriez peut-être entrer dans les grenadiers?

Cette mauvaise plaisanterie nous déconcerta complètement. Nous restions en place, comme des statues, sans bouger. Le mauvais plaisant nous dit, d'un ton brusque :

— Allons, décidez-vous pour la marine ou débarrassez-nous de votre présence.

Pour cette fois, nous nous retirâmes, l'oreille extrêmement

basse. Nous avions l'intention de faire une troisième tentative, mais on nous dit qu'il était quatre heures et que partout nous trouverions les bureaux fermés. Force nous fut d'attendre au lendemain.

Sans savoir où nous allions, nous nous trouvâmes à la place de Grève. Là, il y avait des cuisines ambulantes dont la fumée nous donnait au nez, nous faisant souvenir que nous n'avions mangé ce jour-là qu'un morceau de pain, à Vincennes, vers neuf heures du matin.

Nous allions peut-être faire une nouvelle brèche à nos finances quand, je ne sais par quel hasard, nous liâmes conversation avec un homme, à qui nous contâmes nos peines.

A côté de nous était un autre homme, coiffé d'un bonnet de coton et affublé d'un tablier d'un blanc sale, qui, paraissant prendre part à nos peines, nous dit :

— Mes enfants, demain matin je me charge de vous faire conduire dans une section par une personne qui, bien certainement, vous fera enrôler.

Puis, il nous demanda à demi-voix :

— Avez-vous des assignats?

— Un peu.

— Eh bien! venez avec moi. Vous mangerez et coucherez dans mon établissement, et demain vous serez conduits dans une section où vous serez bien reçus.

Ayant accepté avec empressement sa proposition, il nous conduisit à un endroit que je crois juste d'appeler un taudis. C'était dans une rue qui aboutissait sur la place de Grève, à peu près en face de l'Hôtel de ville.

Arrivés chez le gargotier, nous y trouvâmes une nombreuse compagnie, hommes et femmes, tout pêle-mêle. Nous ne savions si nous devions rester ou sortir. Toujours comptant sur les promesses que cet homme nous avait faites, nous nous décidâmes à rester.

Les consommateurs et consommatrices étaient dans une pièce longue et étroite, enfumée par la proximité de la cuisine et par la grande quantité de tabac qui s'y consommait. On ne voyait pas à deux pas de soi.

La gargotière nous accosta. Elle était un peu plus sale que

son mari. Elle nous demanda d'un ton mielleux ce que nous désirions manger. La question était embarrassante. Nous n'en savions rien nous-mêmes. Aussi nous tira-t-elle d'embarras en nous disant de nous asseoir, qu'elle allait nous servir. Nous nous plaçâmes dans un coin de la pièce, le plus loin possible de l'aimable société, qui en remplissait au moins les sept huitièmes.

On nous posa sur une table, aussi malpropre que le surplus de la maison, une bouteille dans laquelle il y avait quelque chose de semblable à du vin, un plat dans lequel il y avait quelques petits morceaux de viande, dont nous ignorions l'espèce, et, enfin, un morceau de pain. Dans la disposition où nous étions, un de nous aurait pu, sans effort, absorber la totalité. Comme nous pensions bien n'être pas dans une maison de première qualité, nous nous contentâmes de cela, afin de ne pas épuiser notre caisse.

Pendant notre petit repas, une citoyenne d'une table voisine vint nous présenter son verre à remplir, disant qu'elle voulait boire à notre santé. Voyant que nous restions sourds-muets à sa proposition : « Tiens, dit-elle, comme ils sont honnêtes ! » Puis elle prit la bouteille, se servit elle-même, et nous dit, avant de boire : « A votre santé, petits paysans ! »

Cette apostrophe n'avait rien de blessant pour nous, si ce n'est la consommation de notre vin sans notre participation. Pour paysans, nous l'étions, et pur sang. Aussi trouvâmes-nous prudents de ne rien répondre, non pas par respect pour la citoyenne, mais parce qu'elle était accompagnée de plusieurs citoyens dont la mauvaise mine nous en imposait.

Après le repas, qui ne fut pas long, nous nous levâmes de table et, passant dans la pièce d'entrée où était le comptoir, nous nous approchâmes de la porte, pour respirer. Le gargotier, nous voyant déjà près de la rue, nous fit signe d'approcher de lui et nous dit : « Mes petits enfants, vous ne connaissez sans doute pas les usages de Paris? » Et avant que nous eussions répondu, il ajouta : « En sortant de table, on passe au comptoir, où on paye sa dépense. »

Nous ne demandions pas mieux. Cet homme nous dit très poliment : « Pour vous, qui ne paraissez pas riches, c'est cent sous, compris le gîte. »

Bon Dieu ! cent sous, quel furieux coup d'étrille à notre caisse, qui ne contenait plus, après la petite dépense faite à Vincennes, le matin, que sept francs trois sous ! Mais Tolin, en homme qui ne marchandait pas, paya intégralement la somme demandée. Alors le gargotier, en récompense de notre docilité, nous redit que le lendemain, il nous ferait conduire à une section par une femme qui avait beaucoup de connaissances dans les bureaux et qu'elle ne serait pas embarrassée de nous faire enrôler.

A la nuit tombante, notre hôtelier qui, étant soldé, n'avait plus rien à craindre de notre désertion, eut la bonté de nous envoyer faire un tour de promenade. Nous ne demandions pas mieux, car, dans ce cloaque, nous n'étions pas à notre aise.

En sortant, dans la crainte de nous égarer, nous remarquâmes bien la maison et ses environs. Puis nous fûmes sur la place de Grève, que nous n'osâmes quitter dans la crainte de nous perdre, attendu que si nous nous étions égarés, il y avait pour nous, vu notre peu d'expérience, deux dangers : celui de coucher dehors, ou d'user le reste de nos fonds pour nous procurer un gîte ; puis nous perdions les avantages de la protectrice qui devait nous donner les moyens de nous enrôler. Tout cela méritait bien la peine d'y réfléchir. Aussi étions-nous rentrés avant neuf heures au logis.

Il était plus de huit heures lorsque notre gargotier jugea convenable de nous rendre visite. Nous commençâmes à parler de l'affaire dont il avait été question la veille. Il nous dit que cela ne pressait pas, que les bureaux n'ouvraient qu'entre neuf et dix heures, que la personne qui devait nous conduire serait prête à neuf heures et demie, que nous devions bien comprendre que nous aurions à faire à cette personne un petit cadeau en reconnaissance du service qu'elle allait nous rendre. Nous répondîmes que telle était notre intention. Cet homme, ensuite, nous dit qu'il fallait déjeuner avant de partir.

Nous ne pouvions pas dire que nous n'en avions pas besoin. Il savait bien que son mauvais dîner de la veille devait être loin. Nous demandâmes pour chacun deux sous de pain et un sou de fromage. Il trouva que cela était trop modeste, et il y joignit, contre notre gré, pour chacun, deux sous d'eau-de-vie. Après la petite dépense de Vincennes et le furieux

coup d'étrille de la veille, il ne nous restait en caisse que quarante-trois sous. Retirant de cela dix sous, que nous dépensions pour notre fraction de déjeuner, restaient trente-trois sous, notre seule et unique ressource.

Sur la question que nous fit notre dégraisseur si nous avions encore beaucoup d'assignats, je relevai la tête et, prenant un ton d'assurance : « Nous n'en manquons pas, lui dis-je ; sitôt enrôlés, nous reviendrons ici, et nous les dépenserons chez vous jusqu'à notre dernier sou. »

Nous fûmes félicités pour nos bonnes dispositions. On nous dit d'aller faire un petit tour, que, dans une heure, nous pourrions partir avec notre guide. Nous sortîmes, et à l'heure indiquée, nous rentrâmes. On nous dit que notre conductrice était allée faire un bout de toilette, que, dans un moment, nous allions partir.

La demoiselle se présenta. Elle nous passa ses mains sur la figure en disant : « Mes petits amis, je vais vous conduire, et je vous assure que, dans une heure, vous serez enrôlés, mais je pense que vous serez généreux envers moi. » Avant que nous puissions répondre, le maître de la maison lui dit : « Marche donc, sois tranquille, ils ne manquent pas d'assignats ; lorsqu'ils seront enrôlés, tu les ramèneras ici ; nous dînerons ensemble. »

Je vis alors que ma déclaration de ne pas manquer d'assignats avait fait bon effet. Nous n'avions certainement pas l'intention de revenir dans ce taudis, mais nous étions bien convenus entre nous de donner à notre conductrice le fond de notre caisse.

Nous fûmes conduits à une section de l'île Saint-Louis. Là, malgré la promesse de notre aimable conductrice, nous fûmes obligés de faire une bonne demi-heure d'antichambre.

Notre tour étant arrivé d'être introduits, notre guide fit quelques salutations aux employés du bureau, qui n'y firent pas la moindre attention, puis elle nous annonça ; on nous fit approcher, on nous regarda de la tête aux pieds. Nous nous faisions aussi grands que possible.

L'un des écrivains nous dit : « Vous voulez vous engager ? » Sur notre réponse affirmative, il ajouta : « Cela est facile ; mais, vu votre âge et votre taille, comme marins. » Nous fîmes,

comme la veille, quelques réclamations pour être admis dans l'infanterie.

On fit signe à un garçon de bureau, qui poussa dehors la protectrice et les protégés.

Nous étions tout désolés ; notre introductrice nous passa de nouveau les mains sur la figure, en nous sollicitant d'accepter notre enrôlement pour la marine, ce à quoi nous allions sans doute consentir, ne pouvant mieux faire, mais une circonstance imprévue changea tout à coup notre position.

Un chef de bataillon, passant dans le vestibule où nous étions, nous regarda et nous demanda ce que nous faisions là, avec cette femme.

Nous lui racontâmes la démarche que nous venions de faire et la manière dont nous avions été reçus. Il nous dit de le suivre. Il entra avec nous au bureau dont nous sortions, causa un moment avec un homme, qui probablement était le chef ; après quoi, on nous dit d'approcher, on nous demanda nos noms, on prit nos signalements, puis on nous déclara, à dater de ce moment, soldats de la République française, une et indivisible — qui n'en fut pas moins démolie.

Le chef de bataillon nous ordonna de le suivre. En passant dans le vestibule, nous vîmes notre guide qui attendait, réclamant le salaire promis. En loyaux citoyens, nous allions, en sa faveur, nous débarrasser du fond de la caisse, ce que voyant, notre chef s'y opposa formellement ; et, en soldats déjà soumis à la discipline, nous suivîmes ses ordres.

Le chef de bataillon nous conduisit à une espèce de caserne, sur les quais, non loin du Louvre. Il y avait là un dépôt d'environ trois cents hommes, portés comme nous enrôlés volontaires, et le surplus était des hommes sortant des hôpitaux et ayant déjà quelque service militaire. Là, ils attendaient le départ, les uns pour rejoindre leur corps, les autres, pour y être incorporés.

Il y avait une espèce d'organisation. Le chef de bataillon qui nous avait incorporés en était le commandant ; on était par compagnies, plus ou moins nombreuses, et divisées par

subdivisions pour la nourriture. On n'était ni armés, ni équipés, pas même habillés en uniforme, si ce n'est ceux qui appartenaient déjà à des corps de l'armée.

Aussitôt notre admission, le sergent de notre subdivision nous informa qu'à quatre heures précises on mangeait la soupe (il était alors une heure environ), il nous dit aussi que ceux qui ne se trouvaient pas là à l'heure indiquée, on leur « cassait le ventre ». Ceci était pour nous de l'hébreu. Nous apprîmes plus tard qu'on mangeait sans eux, et sans leur rien réserver.

Ce même sergent nous dit qu'il était aussi d'usage que ceux qui entraient en caserne pour la première fois devaient graisser la marmite. Encore des mots qui nous étaient inconnus. Nous nous regardâmes l'un l'autre. Le sergent, pour nous tirer d'embarras, nous dit : « Voici ce dont il est question : vous me remettrez à moi, chef de la subdivision, telle somme que vous jugerez convenable. Cette somme sera employée en eau-de-vie pour toute la subdivision. »

Nous trouvâmes, sans cependant en faire l'observation, que c'était une drôle de manière de graisser la marmite. Mais Tolin, sans plus attendre, porta la main à la poche, et exhiba le reste de nos fonds.

Il y avait deux jours que nous faisions maigre chère et que nous ne dormions pas. Sans la disparition de nos fonds, nous avions l'intention d'aller prendre quelque nourriture dont nous avions le plus grand besoin. Mais force fut d'attendre le repas de la gamelle, qui fut meilleur que tout ce que nous avions mangé depuis deux jours.

A compter de ce moment, nous fûmes sans inquiétude pour notre existence. Nous recevions les vivres de campagne ; on faisait chaque jour deux bons repas ; la livre et demie de pain, dont se composait la ration de chaque jour, était un peu courte, mais ce fut l'affaire de quelques jours pour nous y accoutumer. Puis nous étions enfin soldats, tous nos désirs étaient comblés. Le surplus était facile à arranger.

Le surlendemain, notre chef de subdivision annonça qu'après le repas du matin, il allait faire le prêt. Encore un drôle de mot : faire le prêt. Il nous tardait de voir ce que cela voulait dire. Au moment indiqué, le sergent posa sur son lit des assi-

gnats et quelque monnaie de billon et, commençant par le premier inscrit, il fit la distribution des fonds. Nous comprîmes alors qu'il était question de la paye.

Étant tout nouvellement arrivés, nous ne pensions pas être compris dans cette distribution. Nous étions dans l'erreur. On nous paya, au contraire, deux journées de plus qu'aux autres ; c'étaient les journées des 14 et 15 avril, puis nous recevions d'avance cinq jours.

Il résulta de cette paye qu'après avoir, comme les autres, laissé deux sous par jour à l'ordinaire, il nous restait trois sous par jour, ou vingt et un sous pour les sept jours qui nous étaient soldés.

Nous ne pouvions concevoir comment la République avait assez de confiance en nous pour nous confier une pareille somme. C'était pour nous un bonheur inattendu. A peine entrés au service, nous avions de l'argent en poche. Quel changement pour nous en peu de temps!

Il y avait cinq à six jours que nous étions à Paris. Nous couchions dans un lit propre et à peu près bon, sans autre occupation que de répondre deux fois par jour à l'appel qu'on faisait à la caserne et de faire, aussi deux fois par jour, un repas suffisant à nos besoins. Le surplus du temps (vu que nous n'étions ni habillés, ni équipés, nous ne faisions aucun service) était employé en promenades, dans lesquelles nous levions la tête autant que possible, pour nous grandir, tendant les jarrets à nous rompre les nerfs, ne nous écartant qu'avec beaucoup de précaution du cours de la Seine, dans la crainte de nous perdre.

A tout prendre, notre état n'était pas désagréable. Nous pensions bien que la République ne nous entretiendrait pas toujours sur ce pied, mais nous avions le bon esprit de jouir du présent, sans trop nous préoccuper de l'avenir.

Un jour, à l'issue d'une revue, on nous annonça que le lendemain, il nous serait distribué des effets de linge et chaussures, et que le surlendemain, nous partirions, à six heures

du matin, pour rejoindre l'armée du Nord. Notre première destination était Dunkerque.

Ainsi qu'on nous l'avait annoncé, le lendemain on nous délivra chacun un havresac, une paire de souliers, une paire de guêtres et une chemise. Les effets ajoutés à ceux que nous possédions déjà étaient plus que suffisants pour faire la route. Nous eussions bien souhaité qu'on joignît à cela au moins un sabre; nous en fîmes la demande, qui ne fut pas admise. Cela nous semblait nécessaire pour nous donner un air imposant.

Le jour même, on organisa le détachement destiné à partir le lendemain. Nous étions environ deux cent cinquante hommes, desquels on forma deux compagnies commandées chacune par deux officiers. Le chef de bataillon qui nous avait enrôlés ne fit point partie de ce détachement. C'était un capitaine qui commandait. Quelques-uns de nous étaient habillés à l'uniforme des corps auxquels ils appartenaient; aucun n'était armé. C'était un détachement tout bigarré, et d'une tenue très mesquine.

Nous partîmes de la caserne le 25 avril 1794, vers sept heures du matin. Nous n'avions pas l'habitude de marcher dans les rangs. Ce fut pour nous une certaine gêne que de nous conformer à cette prescription. Heureusement, on ne marchait que sur deux rangs, et, comme par notre rang de taille, nous nous trouvions à la gauche du second rang, cela nous facilitait un peu, mais un diable de caporal, placé à l'extrême gauche, ne cessait de répéter : « Serrez à vos distances. » Si je n'avais déjà eu une petite idée de la discipline, j'aurais demandé à cet homme de quoi il se mêlait. Mais je savais qu'il était d'usage d'obéir aux chefs, et je m'abstins de toute réflexion.

Nous sortîmes de Paris par la porte Saint-Denis. Nous fûmes, ce jour-là, coucher à Luzarches. En sortant de la capitale, nous avions la crainte que l'Europe ne fût pas assez grande pour satisfaire notre ardent désir de voyager. Mais, quoique nous n'eussions alors à transporter à dos que quelques effets, nous ne fûmes pas fâchés d'arriver à destination. Le lendemain, un peu plus de fatigue. Il nous arriva, comme d'usage, des ampoules aux pieds, de sorte que, le quatrième jour de marche, arrivant à Amiens, quoique nous ne fussions

pas encore au bout de l'Europe, nous ne fûmes nullement contrariés d'entendre annoncer que nous aurions séjour en cette ville le lendemain. Ce jour de repos nous fit beaucoup de bien.

Cependant, cette route, qui dura, je crois, douze à treize jours, nous fut très pénible. Nous fîmes même la réflexion que si nous avions été armés et équipés au complet, nous eussions éprouvé des fatigues qui, sans aucun doute, auraient été au-dessus de nos forces.

Nous arrivâmes avec plaisir à destination. En arrivant à Dunkerque, nous fûmes casernés au fort Louis, à peu de distance de la ville. Ce fut pour nous un vrai bonheur de voir un port de mer. Nous ne pouvions nous rassasier de voir les vaisseaux marchands qu'il contenait.

Nous occupions le fort Louis en attendant des ordres pour notre incorporation. La garnison se composait de quelques compagnies de troupes de ligne. Nous étions assez bien couchés, nous ne faisions aucun service. Toutes nos occupations consistaient à répondre deux fois par jour à l'appel, à nous présenter deux fois par jour à la gamelle. Le surplus du temps était employé à la promenade ou à jouer à la drogue, jeu de cartes très compliqué, que nous avions très promptement appris, et dans lequel nous étions de première force.

Nous restâmes à ce fort environ quinze jours. La veille du départ, un commissaire des guerres nous passa en revue ; on disposa, à cet effet, tout le détachement sur un seul rang, puis le commissaire, nous désignant à fur et à mesure, pour les corps où nous devions être incorporés, forma cinq à six pelotons. Celui dont nous faisions partie, Tolin et moi, était le plus nombreux. On prit nos noms, on forma autant de listes qu'il y avait de pelotons, on fit l'appel ; après quoi, on nous indiqua les corps auxquels nous étions destinés, annonçant le départ pour le lendemain, 25 mai, à six heures du matin.

La destination de notre détachement était Calais, où nous allions rejoindre le 14e bataillon des chasseurs de Paris pour y être incorporés. Nous étions, mon camarade et moi, sans trop savoir pourquoi, enchantés d'être désignés pour ce corps, le mot « chasseurs » flattait singulièrement nos oreilles.

Pour nous rendre de Dunkerque à Calais, c'était une marche

de sept à huit heures. Elle se fit assez agréablement. Nous commencions à avoir un peu l'habitude de la marche. A notre arrivée à Calais, nous fûmes assez heureux, Tolin et moi, pour faire partie de la même compagnie. Le bataillon où nous fûmes incorporés avait, quelques mois auparavant, fait des pertes considérables et avait été, pour cette raison, envoyé à Calais pour se réorganiser. Il se trouvait alors fort d'environ six cents hommes.

Deux jours après notre arrivée, nous fûmes complètement habillés, équipés et armés.

A cette époque, on avait l'habitude de donner aux militaires les effets ainsi qu'ils se présentaient sous la main. Il résulta pour nous de cette habitude que nous nous trouvâmes accoutrés comme de véritables mannequins. Les habits nous faisaient une vaste redingote, les culottes nous servaient de pantalons, les vestes nous tombaient sur les genoux, un soulier aurait été, à peu de chose près, suffisant pour loger nos deux pieds. Mais le plus ridicule était le casque avec chenilles, à peau d'oursin, que portait alors ce corps. Les bombes de ces casques étaient si vastes et profondes, que nous avions la figure entièrement recouverte, y compris les oreilles.

Nos camarades, sans respect pour notre dignité de soldats républicains, avaient la méchanceté de rire de nos costumes. Nous nous regardions, Tolin et moi, pour savoir quel parti prendre : rire ou nous fâcher. Nous acceptâmes le premier, persuadés qu'il n'y avait rien à gagner en agissant autrement.

Au moment de l'appel de midi, lors de la garde montante, notre capitaine vint à la caserne. Quoique ce fût un homme grave, il ne put, nous voyant ainsi costumés, s'empêcher de rire. Il demanda au sergent-major qui nous avait conduits au magasin s'il n'avait pas fait quelques observations sur la dimension des objets qui nous avaient été distribués. Ce sous-officier dit au capitaine qu'on ne l'avait pas voulu écouter ; mais la vérité est qu'il n'avait rien dit.

Notre capitaine nous ordonna de le suivre ; il nous conduisit au magasin d'habillement, où nous trouvâmes de quoi nous vêtir. J'avoue cependant que, malgré cette amélioration, nous avions quelque peine à nous reconnaître. Le maudit

casque, surtout, avec nos figures sans aucune apparence de barbe, nous donnait un aspect singulier.

Nous prîmes, pour compléter notre air martial, le sabre au côté et nous fûmes, pourvus d'un peu d'orgueil, faire une promenade en ville, où, contre notre attente, nous eûmes la douleur de constater qu'on ne faisait aucune attention à nos individus. Nous attribuâmes cela à l'habitude où étaient les habitants de voir des militaires en grande tenue. Cette réflexion nous tranquillisa.

Le lendemain de ce jour, on nous annonça que, jusqu'à nouvel ordre, nous aurions à nous présenter deux fois par jour, deux heures chaque fois, aux exercices pour y recevoir l'instruction militaire.

Cette nouvelle nous fut agréable ; car si nous trouvions bon de manger le pain de la République, nous étions assez justes pour savoir que nous lui devions rendre quelques services ; depuis près de six semaines, nous étions à sa charge sans lui en avoir rendu aucun.

A huit heures du matin, sabre au côté, giberne sur le dos, mais sans fusil, nous fûmes, sur le terrain d'exercice, livrés chacun à un caporal chargé de nous ébaucher.

J'avais assez bonne idée de ma conformation pour penser que mon instituteur n'aurait pas beaucoup à faire. Mon père m'avait toujours dit que je levais la tête comme le fils d'un avocat, sans me baisser, ni regarder autour de moi. Si mon père disait vrai, il est probable que les fils d'avocat ne marchaient pas comme des militaires. Le caporal trouva beaucoup à dire sur toutes les parties de mon individu ; il trouva partout quelques corrections à faire.

Il commença par me faire tourner les pieds, la pointe en dehors, tendre les jarrets, rentrer la ceinture, porter le haut du corps en avant, tenir la tête droite, les bras pendants près du corps. Mon Dieu ! il me semblait que j'avais fait cela toute ma vie, et cependant, ce brave homme de caporal ne trouvait rien à sa place. Je pensais d'abord qu'il faisait cela pour s'amuser ou pour m'ennuyer. Mais voyant que les autres étaient traités de la même manière, je fus forcé de reconnaître que c'était sérieux, et je m'y conformai de bonne grâce.

Après deux heures de cet exercice, pendant lequel il y eut

plusieurs repos, nous étions, mon camarade et moi, aussi fatigués qu'à la suite d'une journée de marche. On exigeait cependant bien moins de nous que des autres militaires qui avaient déjà reçu quelque instruction. Il nous était facile de reconnaître que nos instructeurs étaient de bonnes pâtes d'hommes ; ils avaient pour nous, sans doute en raison de notre âge, beaucoup de complaisance.

Le troisième jour, mon caporal, après m'avoir regardé de la tête aux pieds, me dit d'un ton demi-sévère :

— Vous n'avez sans doute pas de patience.

Je répondis d'une manière fort mesurée :

— Je vous demande pardon, caporal, j'en ai une.

— Tant mieux, me dit ce brave homme.

Cela m'inquiéta. Je savais qu'en fait de patience, je n'en étais pas bien pourvu ; je croyais qu'il avait pu, à mon insu, m'échapper quelque mouvement d'impatience.

Je me surveillais attentivement et redoublai d'attention, afin de ne pas commettre de faute contre la discipline, et ne négligeai rien pour l'éviter. Le lendemain, même question. J'en fus tellement affecté qu'à peine osai-je répondre, disant toujours que j'en avais une. Sur quoi, ce bon caporal me dit : « Eh bien, je suis à peu près certain que vous n'en avez pas. Nous verrons cela après l'exercice. »

Pour cette fois, je n'y tenais plus. Je me voyais déjà un pied dans la salle de police. On mangea la soupe. Je regardais toujours du côté de la porte pour voir si le caporal arrivait. A peine le repas fini, je vis cet homme près de la porte me faisant signe de le suivre. J'étais prêt à lui demander pardon, mais la parole me fit défaut.

Arrivé au bas de l'escalier, il me dit : « Je vais vous donner une patience. » Alors, il tira de sa poche un morceau de bois semblable à un bout de forte latte, de sept à huit pouces de long, sur deux de large, ayant au centre, sur sa longueur, une rainure et, près d'une de ses extrémités, un trou du diamètre d'un bouton d'habit d'uniforme, dans lequel il passa l'un de mes boutons, qu'il frotta d'une brosse. En une seconde, le bouton fut nettoyé.

Après cela, mon bon caporal me dit : « Tenez, voilà une patience. Si vous avez des assignats, il vous faut acheter une

brosse et du tripoli. Vous serez alors en mesure pour nettoyer vos boutons. »

Lorsque je racontai à mon caporal les tribulations que m'avaient causées ses observations, il s'en amusa beaucoup. Ce brave homme m'assura que, loin de penser à me faire aucun reproche, il était très satisfait de ma docilité, de la bonne volonté que je mettais à profiter de ses leçons, disant qu'il ferait quelque chose de moi.

Nous apprendre à marcher, cela nous semblait une plaisanterie. Les premiers jours, nous marchions comme de véritables dindons embourbés, cela sans que notre maladresse indisposât nos instructeurs, qui nous reprenaient toujours avec bonté.

Au bout de trois semaines, ce fut le maniement des armes. On ne sera pas surpris de l'extrême fatigue que nous causa ce nouvel exercice si l'on pense à notre âge, et qu'à cette époque, les fusils de munition pourvus de leurs baïonnettes pesaient treize à quatorze livres, quelquefois plus. Nous avions besoin de toute l'indulgence de nos chefs, qui, fort heureusement, ne nous faisait pas défaut, à mon camarade et à moi. Aussi n'étions-nous pas les moins avancés de la classe, quoique les plus faibles.

On venait de nous annoncer que nous passerions à l'école de peloton ; nous en étions tout fiers. Nous étions alors aux premiers jours du mois d'août. Il y eut une revue d'inspection après laquelle nous devions nous mettre en marche pour nous rapprocher du gros de l'armée, qui était à ce moment vers Bruxelles et sur les confins de la Hollande.

Nous passâmes cette revue le 5 août 1794, et notre départ fut fixé au 7. Le terrain désigné pour la revue était à une demi-lieue à peu près de Calais. Ce terrain était très sableux, il faisait un temps très chaud et sec, ce qui rendait la marche extrêmement pénible. C'était la première fois que nous sortions avec armes et bagages ; aussi, malgré notre ardeur et notre bonne volonté, nos forces furent insuffisantes.

En arrivant sur le terrain, on nous forma en bataille, face au soleil. On nous mit au port d'armes. Mon ami Tolin tomba à terre, complètement évanoui. On fut obligé de le tirer hors des rangs. Je tenais bon, mais si, à ce moment,

on n'avait pas fait reposer les armes, je me serais trouvé dans le même cas que mon camarade.

L'inspecteur arriva. Quelques minutes de repos m'avaient soulagé. Tolin rentra dans les rangs, laissant son sac à terre, n'ayant plus la force de le porter, pouvant à peine se tenir debout. Notre capitaine pria l'inspecteur de nous inscrire tous deux à la compagnie auxiliaire, petit dépôt à la suite de chaque corps où on laissait ordinairement les hommes faibles, fatigués ou non instruits du maniement des armes.

Je priai mon capitaine de me conserver dans sa compagnie, lui promettant de faire tout mon possible pour remplir mes devoirs. Il fut décidé entre mes chefs que je resterais au bataillon, mais que Tolin serait incorporé à la compagnie auxiliaire. Mon ami voulut réclamer, mais, dans son état de faiblesse, la parole lui manquait. Il ne fut pas écouté. C'était là pour nous un premier motif de chagrin. Nous allions, dans deux jours, nous trouver séparés sans savoir quand nous pourrions nous rejoindre.

Immédiatement après la revue, mon ami fut conduit à la nouvelle compagnie, où je l'accompagnai. Il se trouvait là avec de nouvelles figures. Il était on ne peut plus triste. Je n'étais pas moins affecté que lui.

Je ne doutais pas qu'en restant au bataillon, qui allait entrer en campagne, je faisais une entreprise qui pourrait bien être au-dessus de mes forces. Mais j'avais, sans trop savoir pourquoi, une telle répugnance pour le dépôt et un tel désir de voir les ennemis de la France que c'eût été pour moi un chagrin mortel de ne pas partir.

Nous partîmes de Calais le 7 août 1794, à cinq heures du matin. Mon ami Tolin vint m'accompagner environ une lieue hors la ville. Le moment de nous séparer fut difficile. Nous nous quittions et, après avoir fait l'un et l'autre plusieurs pas, nous nous rapprochions en nous serrant de nouveau la main, et nous faisant de nouveaux adieux. Nous finîmes enfin par nous séparer, attendu qu'il n'en pouvait être autrement.

A Gravelines, que nous rejoignîmes le lendemain, on recommença les exercices. Je fus mis à l'école de peloton. Le sergent-major ayant remarqué que le fusil dont j'étais armé était d'un poids au-dessus de mes forces, en rendit compte au capitaine, qui me fit donner un petit fusil, modèle de dragon; il pesait au moins trois à quatre livres de moins que celui que j'avais eu jusqu'à présent. Ce fut pour moi un soulagement considérable. Aussi, je fis plus de progrès au maniement des armes en deux semaines que je n'en avais fait en deux mois avec mon ancien fusil; bientôt, je fus admis à l'école de bataillon.

Nous restâmes à Gravelines jusqu'au 1er septembre 1794. Notre nouvelle destination était Dunkerque, où nous avions primitivement l'ordre de nous rendre, si nous n'avions été arrêtés à Gravelines.

La veille du départ, mon capitaine vint de nouveau visiter mon sac. Il eut la bonté de me faire porter chez lui une paire de souliers et une chemise qu'il plaça dans son portemanteau, de sorte qu'il ne me restait à porter que très peu d'effets. Aussi cette nouvelle route-là se fit sans grande fatigue. Je ne quittai pas un instant mon rang.

Arrivés à Dunkerque, la compagnie dont je faisais partie fut détachée sur la côte, où nous fûmes campés. Nous avions des tentes en treillis; cela sentait un peu la guerre, d'autant plus que les Anglais avaient presque toujours des bâtiments en vue de nos postes. Je n'étais pas fâché de cette circonstance. Je désirais beaucoup voir l'ennemi. Il me semblait que, sans cela, je n'avais pas acquis les qualités d'un vrai militaire.

Une partie de la compagnie faisait tour à tour le service d'un fort avancé dans la mer, nommé le fort Rouge. On y arrivait par une longue jetée en maçonnerie et charpente. Le fort lui-même était en grande partie en bois, monté sur pilotis, et armé de douze à quinze pièces de canons ou mortiers de fort calibre.

Les Anglais, à marée haute, nous faisaient de fréquentes visites et se permettaient même de nous saluer très brutalement avec leurs plus fortes pièces, ce que nos canonniers leur rendaient très volontiers. Alors, nos grosses pièces

faisant feu, toutes les parties du fort tremblaient comme si elles allaient s'écrouler, ce qui ne me paraissait pas très rassurant. Mais, comme c'était une belle occasion pour me familiariser avec mon état, je ne m'en plaignais pas. Il me semble même que je faisais aussi bonne contenance que mes camarades.

En quittant Dunkerque, nous fûmes dirigés sur Bruxelles. Nous étions alors vers la fin de septembre 1794. Nous eûmes des pluies presque continuelles, des routes en mauvais état, la marche extrêmement pénible. Je fus accablé de fatigue, et je n'étais pas le seul. Les plus robustes se plaignaient, même ceux qui avaient déjà fait la guerre.

L'avant-veille de notre arrivée, je fis plusieurs heures de faction, la nuit, au corps de garde, puis je me jetai sur un lit de camp où je pris quelque repos.

On profita de ce moment pour m'enlever mon joli petit fusil que mon capitaine avait eu la bonté de me faire donner par égard pour ma faiblesse. C'était la perte la plus douloureuse que je pouvais faire.

J'en fus extrêmement affecté. On ne m'avait rien laissé en place de mon arme. On allait partir. J'étais sans fusil. Je fus à une voiture des équipages, je pris une arme en très mauvais état, à laquelle il manquait plusieurs pièces. J'étais désolé. Si j'avais rencontré le militaire qui m'avait enlevé mon fusil, je me serais battu avec lui jusqu'à extinction. Ce mauvais fusil pesait énormément plus que le mien. Je n'étais pas précisément découragé, mais furieux et honteux de me présenter à la compagnie avec cette arme.

Je fis, à la première halte, part de cette perte à mon sergent-major, qui me promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour m'aider à retrouver mon arme.

Pendant la nuit, il tomba de l'eau en abondance, les chemins étaient affreux, la chaleur forte. Je vis tout d'abord que j'aurais beaucoup à souffrir et que, malgré mes efforts, il me serait impossible de suivre le bataillon.

Nous n'avions pas fait une lieue qu'il me vint une soif ardente, qui me força de boire dans les fossés et dans les ornières une grande quantité d'eau qui m'affaiblit au point que je tombai sur la route. Après quelques minutes de repos, je

reprenais courage, je marchais de toutes mes forces, mais sans jamais pouvoir parvenir à rentrer dans mon rang. J'étais encore à plus de cinq cents pas du bataillon lorsque je le vis faire son entrée dans Bruxelles.

J'étais déconcerté.

Arrivant à l'entrée de la ville, j'entendais encore les tambours ; ils étaient loin, mais j'avais encore l'espoir d'arriver à la place d'Armes avant la rupture des rangs.

En ce moment passait près de moi une voiture bourgeoise. Cette circonstance me sembla favorable pour accélérer ma marche. Je pris d'une main un ressort et je courais, mais cette course était pour moi très pénible ; j'attachai, pour me soulager, mon fusil, par sa bretelle, à la partie saillante du ressort, puis mon sac à l'autre ressort.

Au moment où je me réjouissais de cette manœuvre, la voiture changea de direction ; ce mouvement me fit échapper le derrière de la voiture que je tenais à deux mains. Je tombai le nez à terre.

Avant que je fusse relevé, la voiture était à cent pas de moi. Je criai de toutes mes forces, priant le cocher d'arrêter. Il était sans doute sourd ou de mauvaise volonté. Il n'arrêta pas. Je voyais toute ma fortune, tout mon avoir s'éloignant très rapidement. J'étais au désespoir.

Je continuais de crier et de faire des signes de mes deux bras. Si la voiture eût changé de direction, tout était perdu pour moi.

Un bourgeois, passant près de la voiture, comprit mes signaux. Il détacha mes effets, les posa près d'une maison et disparut.

En arrivant à mon trésor, à mon unique bien, je me sentis défaillir, je tombai sur le pavé, je perdis connaissance.

Lorsque je repris mes sens, deux dames étaient près de moi, l'une ayant en main un flacon, l'autre un vase d'eau, dont j'avais été amplement aspergé. Ces dames, me parlant avec bonté, m'aidèrent à me lever, me firent entrer chez elles, m'administrèrent un bouillon et un verre de vin, qui me firent beaucoup de bien.

Me voyant décidé à partir, elles eurent la bonté d'envoyer avec moi un domestique pour me servir de guide et porter

jusqu'à la place d'Armes mon sac et mon fusil. Arrivé à cette place, je remerciai le domestique. Ne voyant aucun militaire de notre corps, je fus à un corps de garde pour y avoir quelques renseignements ; le sergent de ce poste me dit qu'il était certain que le bataillon de chasseurs qui venait d'arriver était logé en ville ; qu'il avait vu les fourriers de ce corps avec les billets de logement, et il me montra une rue par laquelle il me dit avoir vu se diriger beaucoup de ces militaires et de faire attention aux auberges, qui, d'ordinaire, logeaient, pour le compte des bourgeois, un grand nombre de soldats.

Je marchai très longtemps dans la direction indiquée, sans rencontrer aucun de mes camarades. Je trouvai une de ces auberges, où il y avait, en effet, bon nombre d'hommes, mais, n'en connaissant aucun, je passai outre. L'un d'eux me dit qu'en suivant la rue où je me trouvais, je rencontrerais infailliblement les hommes de la 6e compagnie, dont je faisais partie.

A une certaine distance, je vis, à la porte d'une auberge, un grand nombre de militaires, mais ils n'étaient pas de ma compagnie.

Je vis, parmi ces hommes, le caporal instructeur qui m'avait, le premier, montré l'exercice. Il me dit : « Tu pourras chercher toute la soirée sans trouver ta compagnie. Entre ici, nous sommes une trentaine, un de plus ne gênera pas. Nous avons demain, à dix heures du matin, une revue sur la place d'Armes, tu y viendras avec nous et tu rentreras à la compagnie. »

Je ne me fis pas réitérer l'invitation ; j'entrai, je quittai armes et sac et me jetai sur une bonne couche de paille, dont toute une grande salle était jonchée, et où, déjà, plusieurs militaires reposaient.

On me fit manger à la gamelle. Je me couchai de nouveau, chacun en fit autant, nous passâmes une nuit très tranquille. Le lendemain, j'étais dispos. Si ce n'eût été le chagrin que me causait la perte de mon fusil, je me serais trouvé content.

Je contai au bon caporal la perte que j'avais faite. Il me tranquillisa, en m'assurant qu'il n'y avait pas, dans le bataillon, quatre fusils du genre du mien et que, grâce à quelques recherches, on ne pouvait manquer de le trouver. Il me

promit, en cas de besoin, son assistance pour cette recherche.

L'heure de la revue étant arrivée, nous nous rendîmes à la place d'Armes, où je rentrai à la compagnie. Le sergent-major avait eu la bonté de ne pas rendre compte de mon absence. Je n'éprouvai, sur ce point, aucun désagrément. Restait toujours l'affaire du fusil, qui me pesait d'un poids énorme sur l'estomac.

Je déposai mon affreux fusil aux faisceaux de la compagnie, puis je commençai mes recherches par la droite du bataillon, en visitant l'un après l'autre les faisceaux d'armes. Dans la deuxième compagnie, je vis un fusil à capucine jaune. Ce devait être le mien. Le cœur me sautait dans l'estomac. J'en approchai, je le visitai ; ce n'était pas celui que je cherchais. Je passai outre. Le mien avait une marque particulière sur la partie intérieure de la crosse. J'avais, avec la pointe d'un couteau, incrusté mon nom dans le bois. Cette marque devait se retrouver ; au cas où elle eût été enlevée, l'enlèvement d'une partie du bois, pour la faire disparaître, devait être visible. J'avais aussi écrit à l'encre mon nom au revers de la bretelle.

A force de recherches, je trouvai un autre fusil à capucine jaune. Mon nom n'était plus sur la crosse, mais on voyait la place où il avait été enlevé ; il était encore en toutes lettres sur la bretelle. C'était mon fusil, à n'en pas douter.

Je fus trouver mon sergent-major. Il me fit prendre mon mauvais fusil, m'accompagna où j'avais vu le mien, me le fit prendre et poser l'autre à la place. Pendant ce temps, le chasseur qui m'avait pris mon fusil s'approcha de moi pour me l'arracher des mains. Mon sergent-major s'y opposa. Intervint ensuite le sergent-major de mon adversaire, qui déclara qu'il n'existait aucun fusil de ce genre dans sa compagnie et que, par conséquent, je pouvais l'emporter.

Je me trouvais très heureux d'avoir recouvré cette arme et je me promettais bien qu'à l'avenir, dussé-je coucher avec, il ne serait pas facile de me la prendre. Je voyais avec plaisir cette affaire terminée. Mon capitaine en fut instruit. Il m'en parla avec bonté, persuadé, d'après les informations qu'il avait prises, qu'il n'y avait rien de ma faute.

Le général commandant la place arriva ; nous fûmes passés en revue. On se préparait à quitter la place ; nous étions au

repos lorsque je sentis une large main qui se posait sur mon épaule et une vaste paire de moustaches rouges qui s'approchait de ma figure, tandis que j'entendais ces dures paroles :

— Galopin, tu m'as pris mon fusil. Tu voudras bien te trouver ici dans une heure. Je me propose de te rafraîchir la figure d'un coup de sabre.

Je ne savais trop que répondre à cette brusque provocation. Un caporal, qui se trouvait près de moi, répondit :

— Oui, il s'y trouvera, et moi avec lui.

— Diable, dis-je au caporal, c'est un duel?

— Oui, me dit-il. Nous parlerons de cela quand nous serons rentrés au logis.

Le caporal était celui de mon escouade, celui avec lequel je devais loger. Chemin faisant, je réfléchis qu'à la vérité, j'avais un sabre pour me défendre ; mais ce sabre n'était jamais sorti du fourreau, depuis que je l'avais, que pour être nettoyé.

Ce grand diable qui m'avait provoqué avait des moustaches d'une longueur démesurée, je n'avais pas de barbe. Il avait un pied plus haut que moi ; tout cela valait bien la peine d'y réfléchir.

En arrivant au logement, nous déposâmes nos fourniments. Le caporal me dit de prendre mon sabre et de le suivre pour aller au rendez-vous.

Chemin faisant, il me parla de mon adversaire.

— Vous l'avez vu, me dit-il, sa taille et sa moustache ont pu vous en imposer ; eh bien ! je vous le donne pour le plus lâche soldat du bataillon. Il vous a provoqué ; rendons-nous sur les lieux, faites-lui voir que vous êtes disposé à répondre à sa provocation ; soyez ferme, comptez sur moi. Si, contre mon attente, il se décidait à se battre avec vous, je me charge de votre affaire, et vous verrez bientôt ce qu'il est.

Ces propos m'avaient mis du sang dans les veines. Je me redressai et marchai avec la résolution de me battre avec ce vaurien s'il m'y forçait par quelques mauvais propos.

Nous arrivâmes à la grille d'un vaste parc donnant en partie sur la place d'Armes. Ce parc, qui, je crois, appartenait à une maison royale, était alors une promenade publique. Mon adversaire, accompagné d'un témoin, ne se fit pas longtemps attendre.

Nous entrâmes tous quatre dans le parc. Après avoir dépassé quelques massifs, mon adversaire me dit :

— Voyons, gamin, est-ce là que tu veux être enterré?

Je fus piqué au vif par cette nouvelle apostrophe.

Je répondis avec fermeté :

— Le lieu m'est bien égal. Mais il reste encore à savoir lequel de nous deux y restera.

Mon témoin, qui, au besoin, pouvait devenir la partie principale, m'avait fait la leçon pour que je ne me présente pas trop en novice. Il m'avait enseigné les premières dispositions pour un duel. Sitôt arrêté sur le terrain, j'avais planté en terre la pointe de mon sabre, ensuite, ôté mon habit.

Pendant que je faisais cela, mon adversaire ne bougeait pas.

— Eh bien, lui dit mon caporal, dois-je vous aider à ôter votre habit.

A cette proposition, le lâche me dit :

— Pauvre gamin, c'est dommage de te tuer ; tu es si jeune ! Paye une bouteille de bière et tout sera terminé.

— Non, lui dis-je, je ne payerai rien, et vous êtes un lâche si, après m'avoir provoqué, vous ne vous battez pas.

Mon adversaire et son témoin firent demi-tour et, malgré nos paroles les plus offensantes, ils disparurent.

Ainsi ce duel, qui, je l'avoue, m'avait un peu inquiété, se termina de la façon la plus pacifique ; j'en fus quitte pour rengainer mon sabre et remettre mon habit.

Le caporal ayant raconté aux sous-officiers ce qui s'était passé sur le terrain, le capitaine ne tarda pas à en être informé. Le lendemain, il m'en fit raconter les détails. Il s'en amusa beaucoup.

Nous quittâmes Bruxelles pour nous rendre près de la ville de Maëstricht, où nous fûmes réunis à la division commandée par le général Kléber, qui faisait le blocus de cette ville. Nous attaquâmes un corps ennemi qui jusqu'alors avait conservé une position hors la ville. L'affaire fut chaude, c'était la première fois que je me trouvai face à l'ennemi. Un de nos bataillons laissa sur le terrain une trentaine de

morts, que la cavalerie ennemie avait mutilés d'une manière effroyable. Je portai involontairement la vue sur ces hommes, dont quelques-uns respiraient encore. Je commençais à croire que c'était plus sérieux que mon duel de Bruxelles. Cependant, ce spectacle ne m'épouvanta pas. Le général ordonna la marche en avant ; alors, les balles et les boulets nous arrivèrent en abondance. Je ne peux point dire que je n'aie pas eu peur. Nous enlevâmes à l'ennemi une position occupée et défendue par lui depuis longtemps. Elle était couverte de morts. Après cette affaire, je me considérai comme un ancien militaire. J'avais vu de près l'ennemi, j'avais aidé à le vaincre, j'en étais très fier. Sur le soir même, je fus envoyé en tirailleur. Nous étions cinquante hommes commandés par un officier. Huit d'entre nous furent tués. Nous rentrâmes au bataillon, et la journée fut terminée à notre avantage.

Les nuits commençaient à être fraîches, les vivres nous arrivaient difficilement, on était souvent réduit à la demi-ration, mais l'armée était pleine de bonne volonté et de zèle ; personne ne pensait à se plaindre. Nos chefs avaient l'espoir que la ville ainsi cernée ne résisterait pas longtemps. Vers la fin d'octobre, l'ennemi fit des sorties sur les positions que nous occupions. Après plusieurs combats, les Autrichiens et leurs alliés, qui manquaient de vivres et de munitions, abandonnèrent la ville pour marcher vers le pays de Luxembourg. La garnison se rendit dans les premiers jours de novembre. Elle fut faite prisonnière. On trouva dans cette place une nombreuse artillerie.

Après la reddition de Maëstricht, notre division fut dirigée vers la Hollande. Après cinq à six jours de marche et quelques petites affaires avec l'armée hollandaise, notre division reçut l'ordre de se rendre à Grave, petite place de guerre bloquée par le général Salm.

Le blocus ne fut pas moins pénible qu'à Maëstricht. Nous étions alors vers la fin de novembre, campés dans des marécages. Les gelées se faisaient fortement sentir. Les vivres n'étaient pas abondants. Pourtant, nous n'avions pas de malades, l'armée était toujours remplie de zèle.

Dans le courant de décembre, nos généraux furent informés

que les Hollandais attendaient un convoi de vivres et de munitions escorté par une forte artillerie. Toutes nos troupes furent réunies sur un seul point ; une partie resta opposée aux troupes bloquées, et le surplus marcha à la rencontre du convoi et de son escorte.

Un combat s'engagea alors. Les Hollandais furent culbutés ; plus de cinq cents hommes furent faits prisonniers. La totalité du convoi resta en notre pouvoir ; le plus précieux fut le convoi de munitions, qui arrivait fort à propos.

Dans cette journée, mon tout petit individu fut quelque peu compromis.

Nous avions coupé la retraite à quelques cavaliers qui, pour s'échapper, se jetèrent vers leur droite, où il n'y avait qu'une faible ligne de tirailleurs, dont je faisais partie. A leur vue, nous tâchâmes de nous rallier, mais il était trop tard. Une partie de nous parvint à se réunir près de l'officier ; mais moi et quelques autres, nous trouvant isolés, nous fûmes sabrés. Trois ou quatre furent grièvement blessés.

Je n'avais pas alors l'expérience nécessaire pour faire un bon tirailleur. Un cavalier se porta vers moi. J'eus l'imprudence de faire feu à une trop grande distance. Ma balle ne l'atteignit pas. Il fondit sur moi rapidement. Je pensais pouvoir recharger mon arme avant qu'il m'atteignît, il me fut impossible d'y parvenir. Au moment où, venant d'amorcer, j'allais passer l'arme à gauche pour mettre la cartouche au canon, il vint sur moi, me détacha un furieux coup de sabre sur la tête. Heureusement, ce coup, dirigé de haut en bas, porta en plein sur mon casque, dont la chenille fut fortement endommagée.

Un second coup ne se fit pas attendre ; mais celui-ci, beaucoup plus dangereux, était porté à revers horizontalement. J'avais eu la présence d'esprit de croiser la baïonnette. Ce second coup frappa en plein sur le coude de la baïonnette, et je n'en fus point atteint, mais ébranlé. Je pense qu'un troisième coup aurait fait sur moi un mauvais effet. Le cavalier, qui, pour sa sûreté n'avait pas grand temps à perdre, s'éloigna de toute la vitesse de son cheval, et je n'en fus pas fâché.

Cette journée ne devait pas se terminer ainsi pour moi. Je ne sais s'il y avait de notre part excès de zèle ou défaut

d'ordre, nous avançâmes tellement vers la ville que nous nous trouvâmes sous le feu de deux colonnes d'infanterie et sous celui de l'infanterie de la ville. Nous fûmes, pour un moment, dans une mauvaise position.

Dans cette circonstance, je reçus un coup de feu au pied droit ; je pensai, pour un instant, pouvoir le braver ; je restai à mon rang. Mais un moment après, la douleur fut telle que, sorti du rang, je ne pouvais marcher que lentement, à l'aide de mon fusil, sur lequel je m'appuyais.

Nous étions, dans un mouvement rétrograde, serrés de près. Je vis au loin une de nos colonnes qui venait à l'aide ; je redoublai de courage. Mais le cœur me manquait. Je fus contraint de rester en arrière. Je voyais l'ennemi à cinquante pas. N'espérant plus lui échapper, je me jetai à terre, dans un fossé qui se trouvait près de moi.

Il s'engagea de part et d'autre une fusillade, que les Hollandais ne soutinrent pas longtemps. Nos colonnes repoussant l'ennemi, je me levai et me traînai derrière elles. La semelle de mon soulier du pied droit avait été labourée par le projectile qui m'avait blessé.

Un moment après, je rencontrai un militaire blessé à la tête, qui avait été pansé. Il me montra une maison, où il y avait des officiers de santé. Je m'y rendis. Déjà plusieurs blessés y étaient arrivés. Un jeune homme, qu'à l'armée nous appelions Carabin, regarda ma blessure et dit à un officier de santé que j'avais le pouce fracassé, qu'il allait m'amputer la première phalange. Cet officier regarda à son tour ma blessure, ordonna à Carabin de me laver le pied, et dit qu'il s'occuperait lui-même du pansement.

Quelques minutes après, l'officier me prit le pied d'une main, puis de l'autre, au moyen d'un instrument que je n'avais pas vu, il m'arracha l'ongle. La douleur fut si vive que j'en fus fortement ébranlé. Il rapprocha les chairs du pouce blessé, l'enveloppa, et me laissa sur la paille où je me trouvai, en attendant mieux.

Le surlendemain de cette affaire, la ville, mal fortifiée et assez mal défendue, capitula. Nous y fûmes transportés. On y établit une ambulance où nous fûmes bien soignés.

Nous fûmes alors dirigés sur Utrecht. Les Hollandais

abandonnèrent la ville, laissant bon nombre de malades et de blessés, quelques vivres et bon nombre de canons.

La saison était alors très froide. Nous reçûmes l'ordre de nous porter vers le Luxembourg, pays qu'une autre armée, appelée armée de Sambre-et-Meuse, venait d'envahir. Cette armée était commandée par le général Jourdan. Nous fûmes joints à elle. Nous eûmes des combats d'assaut et la prise de quelques places peu importantes sur le point où nous étions.

Au printemps de 1795, sous les ordres du général Hoche, nous occupions la ligne du Rhin. Une partie de l'armée passa ce fleuve pour occuper la basse Westphalie.

Dans le courant d'avril, à une affaire assez sérieuse, je fus environ dix minutes prisonnier. J'avais été pris en tirailleur par des cavaliers autrichiens du corps des uhlans. Ces cavaliers étaient les seuls qui fussent armés de lances. Aucune autre armée ne faisait usage de cette arme, qui s'est propagée partout depuis lors.

Nous avions, dans cette affaire, été pris environ vingt-cinq. Désarmés et poussés en arrière par des cavaliers chargés de nous escorter, nous n'avions pas fait trois cents pas que le 8e régiment de chasseurs à cheval, s'élançant sur les Autrichiens, les culbutèrent avec les cavaliers qui nous avaient capturés.

Notre escorte prit la fuite et nous fûmes délivrés. Nous courûmes au lieu où nous avions été désarmés. Nous y trouvâmes nos armes et nos sacs. J'étais encore, à ce moment, armé de mon joli petit fusil, que j'aurais été très contrarié de perdre.

CAPITAINE GERVAIS

*(A suivre.)*

(TEXTE ÉTABLI PAR MADAME HENRY COULLET.)

# LE TRAITÉ FRANCO-SOVIÉTIQUE DU 2 MAI 1935 ET SES CONSÉQUENCES

Jusqu'en septembre dernier, le Français n'imaginait la guerre, en ce qui concerne notre pays, que sous la forme d'une attaque de l'Allemagne sur notre frontière de l'est. Il pensait que les divers traités, accords ou pactes, conclus par la France avec les États de l'Europe Centrale et Orientale, n'avaient d'autre but que de prévenir une telle attaque. D'autre part, tous les hommes d'État qui se sont succédé au Gouvernement depuis la guerre affirmaient au Parlement et dans leurs discours en province que la France, nation pacifique, était résolue à défendre ses frontières, mais n'envisageait en aucune façon une guerre offensive contre quiconque. Or, en septembre 1938, alors que le chancelier Hitler déclarait dans son discours de Nuremberg qu'il renonçait définitivement à l'Alsace-Lorraine, certains hommes politiques proclamèrent que, en dépit des circonstances, si particulières, la France devait, de par ses engagements de 1925 avec la Tchécoslovaquie, attaquer l'Allemagne. Le Français ne fut pas alors sans s'inquiéter. Allait-on vraiment l'entraîner à une guerre *offensive* ? Verrait-il tout le système de nos alliances se retourner contre lui ?

Les choses se sont arrangées par les accords de Munich, non sans dommage pour notre prestige, mais le Français s'est demandé si ces traités, accords ou pactes, qu'il croyait devoir lui assurer la paix, n'étaient pas plus dangereux

qu'utiles et il pensait, en particulier, au plus discuté d'entre eux, le pacte franco-soviétique du 2 mai 1935 ; car ce traité, qui a donné lieu à de vives polémiques à l'étranger comme en France, ne doit pas être considéré seulement au point de vue politique puisqu'il engage militairement la France.

L'article 3 du traité prévoit, en effet, que : « La France et réciproquement l'U.R.S.S. s'engagent, au cas où l'une d'elles serait, malgré les intentions sincèrement pacifiques de ces deux pays, l'objet d'une agression non provoquée, de la part d'un État européen, à se prêter *immédiatement aide et assistance* en agissant par application de l'article 16 du pacte. »

Comme la plupart des documents diplomatiques, cette rédaction peut donner lieu, au moment de prendre une décision, à interprétation. La signification de l'expression « agression non provoquée » est aussi difficile à définir que l'expression « agresseur », sur laquelle les augures de Genève n'ont jamais pu s'entendre. La provocation peut, en effet, prendre les formes les plus diverses. Une campagne de presse, par exemple, peut être considérée comme une provocation.

D'autre part, depuis la session de Genève de janvier 1938, l'article 16 du pacte est remis en cause, la plupart des nations se montrant nettement hostiles à la participation éventuelle aux sanctions prévues. Cet article, sous sa forme présente, sera certainement abrogé.

Quoi qu'il en soit, l'exécution loyale des clauses du traité du 2 mai 1935 impose, si l'une des nations contractantes est attaquée sans provocation, à l'autre nation d'intervenir *immédiatement par les armes*, c'est-à-dire d'entrer en guerre avec l'agresseur. Il s'ensuit que, si la France est attaquée sans provocation par l'Allemagne — seul danger que peut redouter la France — la Russie doit immédiatement intervenir militairement contre cette puissance et prêter à la France *immédiatement aide et assistance.*

Dans ses conséquences, ce traité est donc d'ordre purement militaire et doit être examiné en dehors de toute idéologie politique.

« *Aide et assistance* » dépendent évidemment de la valeur de l'armée russe.

« *Immédiatement* » dépend des conditions d'intervention sur la frontière orientale de l'Allemagne.

L'armée russe et les conditions de son intervention sur la frontière orientale de l'Allemagne sont donc les éléments qui peuvent permettre de juger de l'opportunité du traité du 2 mai 1935.

## L'ARMÉE RUSSE

L'armée russe n'est pas une armée nationale ; elle est, non seulement une armée de classe, mais l'instrument de la révolution mondiale prolétarienne ; les discours des hommes politiques de l'U.R.S.S. ne laissent pas de doute à ce sujet.

Depuis quatre ans, la Russie a fait un effort considérable pour mettre sur pied une armée nombreuse, équipée à la moderne. Les budgets successifs, depuis 1934, en témoignent : les crédits militaires sont passés, de 1934 à 1938, de 5 à 20 milliards de roubles et les effectifs portés de 560 000 à 1 million 300 000 hommes, pendant que se réalisait un vaste programme de motorisation et de mécanisation.

### Recrutement.

« Les travailleurs [1] sont seuls admis à l'honneur de défendre la patrie socialiste les armes à la main. »

Les non-travailleurs sont affectés à l'arrière ou employés dans les services.

En raison du grand nombre d'hommes que fournit chaque contingent, le choix de ceux à incorporer est facile. En fait on choisit les jeunes gens qui ont reçu une éducation politique dans les divers organismes créés à cet effet, c'est-à-dire, en général, parmi les ouvriers ; ils sont incorporés dans les unités actives ; les autres jeunes gens, les paysans en particulier, entrent dans la composition des unités territoriales.

1. On entend par travailleurs les hommes qui gagnent leur vie par un travail productif et utile à la Société, ainsi que les personnes qui exécutent des travaux domestiques pour permettre aux premiers de se livrer à leurs occupations : ouvriers et employés de toute catégorie travaillant dans l'industrie, le commerce, l'agriculture et paysans qui n'emploient pas le travail d'autrui.

La durée du service effectif est de cinq ans, répartie différemment suivant les armes et suivant que les hommes sont affectés à des unités actives ou à des unités territoriales.

Les unités actives sont à effectif complet, donc mobilisables immédiatement. Les unités territoriales comportent seulement des noyaux actifs et sont complétées, à la mobilisation, par des réservistes.

*Dans les unités actives*, le service actif est de deux ans dans l'infanterie, la cavalerie, le génie, l'artillerie, de trois ans dans l'armée de l'air, de quatre ans dans la marine.

Les hommes sont ensuite envoyés en congé pour parfaire leurs cinq années de service effectif, congé pendant lequel ils peuvent être rappelés pour une période d'instruction de deux mois.

*Dans les unités territoriales*, les appelés font une période d'instruction de trois mois au cours de la première année et, pendant les quatre années suivantes, ils sont astreints à des périodes dont la durée totale varie, suivant les armes, de cinq à huit mois.

Les jeunes gens non compris dans ces deux catégories sont tenus à faire des périodes d'instruction d'une durée totale de six mois.

Après cinq ans de service, les hommes sont versés dans la réserve et doivent exécuter, avant leur libération définitive (à quarante ans), des périodes d'instruction d'une durée totale de trois mois.

Actuellement, l'effectif sous les drapeaux est de 1 million 300 000 hommes environ. Le nombre des réservistes instruits est approximativement de 3 millions. Comme ce sont surtout des ouvriers, la plupart d'entre eux seraient, à la mobilisation, affectés à des usines de fabrication de guerre. Le reste de l'armée — 5 à 7 millions d'hommes, presque tous paysans — n'a en réalité aucune instruction militaire. C'est un réservoir d'hommes où l'on compte puiser pour porter les unités territoriales à leur effectif de guerre ou pour former des unités nouvelles. Les unes et les autres n'auraient, au début des opérations, qu'une valeur militaire plus que médiocre.

Les hommes entrant dans la composition des unités actives, choisis comme il a été dit, sont dévoués au régime ; d'ailleurs,

l'instruction politique communiste fait partie du programme d'instruction au même titre que l'instruction militaire ; les commissaires politiques placés auprès de chaque commandant d'unité en sont chargés.

Le soldat russe a les qualités et les défauts qu'il a toujours montrés ; il est solide, vigoureux, très sobre, très endurant, très résistant à la fatigue, mais indolent, passif, sans initiative ; il faut des générations pour changer la mentalité d'un peuple, surtout dans un pays où les communications sont extrêmement rares et difficiles et où la masse des paysans, qui forme la majorité de la nation, vit encore dans l'ignorance la plus complète.

Il n'est pas inutile de signaler que la Russie, comme les États totalitaires, a instauré le service prémilitaire. Pendant les deux années qui précèdent l'incorporation (dix-neuf ans), les jeunes gens sont tenus, en principe, à un certain nombre de séances de préparation militaire et doivent accomplir deux mois de séjour dans un camp pour y recevoir une instruction politico-militaire.

### Organisation.

L'*armée de terre* est organisée (1937) en 22 corps d'armée comprenant 77 divisions d'infanterie, dont 51 actives et 26 territoriales, et 7 corps de cavalerie comportant 32 divisions, dont 29 actives.

L'armement des unités d'infanterie est sensiblement analogue à celui de nos unités : fusils, fusils-mitrailleurs, mitrailleuses, canons antichars de 37 et 45.

L'armement de la cavalerie est du même type que celui de l'infanterie.

De même, l'artillerie des divisions est comparable à notre artillerie divisionnaire ; elle est armée de canons de 76 et de 107 et d'obusiers de 122 et 153.

Il existe une réserve d'artillerie composée de matériels assez disparates, de modèles anciens et peu rapides.

D'autre part, le programme de modernisation comporte la création d'unités motomécanisées qui semblent actuellement comprendre :

3 corps motomécanisés à 2 brigades mécanisées et 2 brigades motorisées ;

23 brigades autonomes formées d'unités mécanisées et de chars ;

13 bataillons autonomes de chars.

On évalue approximativement à 5 000 le nombre de chars en service.

Dans la période d'industrialisation à outrance que vit l'U.R.S.S., les engins blindés motorisés, les chars en particulier, devaient avoir une place de choix.

Ils sont classés en un certain nombre de catégories d'après leur emploi prévu :

Chars de reconnaissance ;

Chars de destruction ;

Chars de rupture ;

Enfin, des chars spéciaux (franchissement, lance-flammes, émetteurs de fumée...).

Par principe, le blindage a été sacrifié à la vitesse, c'est-à-dire le poids à la mobilité ; les Russes, comme les Allemands, admettent que la vitesse est la meilleure protection du char de combat.

L'expérience des attaques de chars en Espagne a nettement infirmé ce principe.

Le nombre des unités de première ligne de l'armée russe est donc élevé. Il est certain que les ressources en hommes permettraient de mettre sur pied, à la mobilisation, un nombre d'unités beaucoup plus considérable, mais ce nombre est forcément très limité par le manque de cadres, et les cadres ne s'improvisent pas, en Russie moins qu'ailleurs.

## L'ARMÉE AÉRIENNE.

Arme nouvelle, elle devait séduire, par cela même, l'esprit russe, toujours épris de nouveauté, puis elle répondait à la conception du haut commandement : « Porter la guerre en territoire étranger ».

C'est pourquoi les autorités soviétiques ont cherché à développer le goût de l'aviation chez les jeunes gens par la création de sociétés de préparation comme l'*Ossoaviakhim*.

Suivant la progression de l'armée de terre, l'armée aérienne est passée de 20 brigades en 1933 à 50 en 1937, comptant plus de 4 000 avions à l'heure actuelle.

Les formations aériennes comprennent de l'aviation lourde et légère de bombardement, de l'aviation de chasse et de transport.

4 corps aériens à 2 brigades ont été constitués qui semblent destinés à des opérations purement aériennes.

Les appareils en service sont de modèles anciens, mais un plan de rajeunissement est en cours depuis 1936, qui, en raison de la puissance industrielle de la Russie, pourra être réalisé assez rapidement. Les avions nouveaux modèles ont été expérimentés en Espagne et semblent avoir surclassé les appareils allemands et italiens qui leur étaient opposés.

Il est nécessaire de dire ici un mot de la création d'unités de transport et de parachutistes, dont l'apparition aux grandes manœuvres et les exhibitions spectaculaires dans les camps ont été longuement commentées dans la presse de tous les pays.

Ces formations sont destinées à intervenir sur les arrières lointains de l'adversaire en y déposant des unités constituées ayant pour mission de détruire des points sensibles : nœuds des chemins de fer, ponts, usines de fabrication de guerre. Elles doivent jeter l'épouvante dans les régions qui se croient à l'abri des luttes du front et agir ainsi sur le moral des populations.

L'opération s'effectue en deux temps :

Des appareils lourds laissent tomber en parachutes un échelon d'infanterie qui doit occuper une zone de terrain propre à l'atterrissage. Puis des avions de transport débarquent des unités d'infanterie avec leurs moyens de combat.

Au cours de manœuvres, 1 000 hommes se sont jetés en parachute (les journaux illustrés ont reproduit ce spectacle) et 1 500 autres ont été débarqués sur le terrain occupé par les premiers.

Conception nouvelle de l'emploi de l'aviation, mais qui, actuellement, ne semble pas devoir donner les résultats cherchés, parce que pareille opération ne peut se faire que de jour et que, dans tous les pays européens, les points sen-

sibles importants sont défendus par la D.C.A. et des troupes spéciales.

D'autre part, pareille opération aérienne ne peut échapper à l'aviation du territoire envahi qui peut entrer en action et gêner, sinon empêcher, son développement.

### L'armée navale.

Dispersée sur quatre mers, composée de bâtiments démodés et surclassés, de médiocre puissance, elle n'est en état de lutter contre aucune des marines des adversaires éventuels de l'U.R.S.S. Mais le Gouvernement russe, préoccupé de cette situation, a annoncé la mise sur pied d'un vaste programme naval, d'une réalisation encore lointaine.

### Les cadres.

Cette armée nouvelle a toutes les apparences de la puissance, mais que vaut-elle comme instrument de guerre?

Les armées modernes sont des groupements de spécialistes qui mettent en œuvre des matériels dont les caractéristiques sont la puissance, la vitesse et la précision. Le rendement de ces matériels au combat est fonction des dispositions techniques et tactiques prises par les cadres qui ont la charge de les employer.

En raison même de leurs caractéristiques, l'emploi de ces matériels est délicat et exige des cadres confirmés, ayant une instruction générale développée et de l'initiative. Le vieil adage militaire : « Une armée ne vaut que par ses cadres » est plus vrai dans les armées modernes que jamais.

Que valent les cadres de l'armée soviétique?

Un des premiers actes des chefs de la Révolution de 1917 avait été de supprimer les grades dans l'armée, en même temps que les marques extérieures du respect. Les chefs militaires, quel que soit leur emploi, étaient désignés sous le vocable passe-partout de « camarade commandeur ».

Mais force fut de reconnaître qu'il n'y a pas d'armée

sans autorité fermement établie et sans hiérarchie, et, par application de la formule : « les cadres décident de tout », les grades et les appellations furent rétablis par décret du 22 septembre 1935, véritable charte des officiers, qui créait même la dignité de maréchal de l'Union des Soviets. D'après ce décret, les officiers ont la propriété de leur grade. Ils jouissent dans la nation d'une situation privilégiée par les nombreux avantages matériels qui leur sont accordés : allocations diverses, logement en nature à bas prix, jouissance de maisons de repos modèles au cours des congés... C'est ce qui fait dire à Kléber Legay[1] : « Nous sommes en plein dans l'aristocratie nouvelle ».

Il faut reconnaître que cette situation privilégiée ne peut qu'entretenir un excellent moral parmi les cadres. Malheureusement ils sont, d'autre part, maintenus dans une ignorance presque complète de la vie à l'étranger, que les très rares ouvrages qu'ils peuvent lire leur représentent comme un enfer.

Les officiers ont été formés pour la plupart dans des écoles militaires ; mais une certaine proportion d'entre eux sont d'anciens sous-officiers rengagés ou d'anciens officiers de réserve. Ils sont recrutés parmi les ouvriers et les paysans attirés vers la carrière militaire par les avantages matériels et moraux qu'ils y trouvent. Les jeunes gens peuvent entrer dans les écoles militaires à partir de dix-sept ans et la durée des cours est de trois ans. L'instruction des officiers est ensuite complétée et perfectionnée, au cours de leur carrière, par des cours divers et par des stages dans les académies militaires des différentes armes ; il a été créé un cours de haut commandement, correspondant à notre Centre des hautes études militaires.

Le corps des officiers russes, formé hâtivement, recruté parmi des jeunes gens qui manquent d'instruction générale, est de faible valeur. Les cadres d'une armée ne s'improvisent pas et il faut des années pour former un corps d'officiers homogène et instruit.

Enfin, que penser d'une armée dont les chefs du grade le plus élevé peuvent être soupçonnés de haute trahison ?

1. Dans son ouvrage : *Un ouvrier mineur français chez les Russes.*

Le 11 juin 1937, un maréchal de l'Union Soviétique, considéré comme le plus capable de conduire les armées russes, six commandants d'armée ou de région militaire, réputés parmi les meilleurs chefs de l'armée, ont été condamnés à mort et exécutés pour crime de haute trahison. Les journaux annoncent périodiquement l'exécution pour le même motif de grands chefs des armées de terre, de mer ou de l'air : « Tous ces traîtres ont été détruits », a dit le maréchal Vorochilow, dans un discours à l'occasion du vingtième anniversaire de la création de l'armée rouge.

De telles accusations, vraies ou fausses, étalées au grand jour, ne peuvent que créer dans l'armée une atmosphère de méfiance, sinon de haine et de conspiration, vers laquelle l'âme russe est naturellement portée. L'histoire russe est un long martyrologe de conspirateurs. En tous cas, ces sanctions, qualifiées d'*épuration*, ne peuvent qu'enlever la confiance des troupes dans leurs chefs, confiance qui, à la guerre, est un des éléments essentiels du succès.

Suivant l'expression de Joseph de Maistre, l'âme russe renferme toujours une formidable puissance d'anarchie. La révolution n'a pas changé l'âme russe ; les procès retentissants qui se succèdent à Moscou, où sont inculpées des personnalités qui ont fondé le régime ou occupé les postes les plus importants de l'État, le prouvent suffisamment ; ils continuent l'ère des procès terroristes de l'époque des tzars.

A la suite des condamnations du 11 juin 1937, l'autorité des généraux commandants d'armée et de région militaire a été considérablement réduite par l'adjonction, auprès de chacun d'eux, d'un conseil militaire pouvant comprendre des membres civils dépendant directement du commissaire de la Défense nationale. Ces conseils ont les pouvoirs les plus étendus et contrôlent tous les actes des généraux auprès desquels ils sont placés.

Ainsi, l'armée russe actuelle est une armée à forts effectifs, organisée et équipée à la moderne, mais médiocrement encadrée et commandée.

Elle est répartie sur les divers théâtres d'opérations de l'immense territoire russe.

Le groupement le plus important, stationné sur la frontière

occidentale, comprend les trois cinquièmes de la totalité des forces. Le reste est réparti entre le Caucase et l'Extrême-Orient. En cas de conflit européen, devant la menace, sinon l'intervention japonaise, on peut admettre que les forces d'Asie seraient entièrement absorbées par le théâtre d'action de l'Extrême-Orient.

### Difficultés d'emploi des unités motorisées sur la frontière occidentale de l'U.R.S.S.

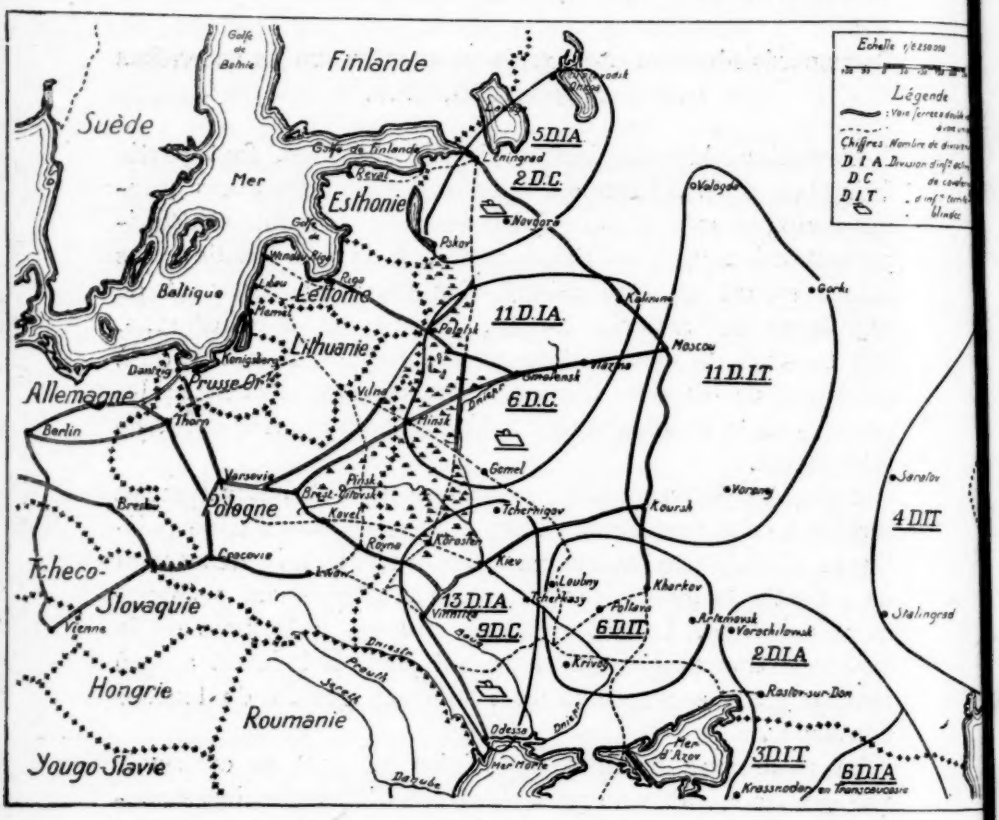
L'aviation, la motorisation, la mécanisation, font partie intégrante du programme d'industrialisation des plans quinquennaux, au même titre que l'industrie automobile et l'équipement mécanique de l'agriculture. A la mobilisation, les usines seront en état d'intensifier les fabrications et de remplacer le matériel perdu, détruit ou hors d'usage. D'autre part, la motorisation n'est possible à la guerre qu'à condition de disposer d'importantes réserves d'essence ; les pétroles de la Caspienne sont suffisants pour assurer ces ravitaillements.

Enfin, le Gouvernement soviétique a tout naturellement imposé à cette armée une doctrine issue de sa doctrine politique, c'est-à-dire nettement offensive, en lui prescrivant de « porter la guerre sur le terrain de l'agresseur » (règlement de 1936). La motorisation, qui est à la base de la modernisation de l'armée russe, est particulièrement apte à réaliser cette conception, mais elle est grevée de lourdes servitudes.

La manœuvre d'unités motorisées ne peut se concevoir que sur les terrains ne présentant pas d'obstacles insurmontables ou difficilement franchissables et, en outre, pourvus des communications nombreuses et à grand rendement qu'exigent non seulement l'emploi de ces unités, mais leur ravitaillement. Personne n'ignore, en effet, que les unités motorisées sont des gouffres d'essence et que l'arrêt du ravitaillement paralyserait immédiatement les opérations, mettant les troupes ainsi immobilisées à la merci d'un adversaire dont les possibilités de ravitaillement seraient entières.

La frontière occidentale russe réalise-t-elle ces conditions ?

Cette frontière, de plus de 1 600 kilomètres entre le lac Peipous et la mer Noire, est coupée en son milieu par les immenses marais de Pinsk ou du Pripet, compris à peu près entre les voies ferrées de Smolensk-Varsovie et de Kiev-Varsovie — marais qui se prolongent en Pologne jusqu'à l'ouest




de Brest-Litowsk ; cette région est absolument impraticable aux unités motorisées.

Au nord de ces marais s'étend une vaste région forestière et lacustre, de parcours difficile et peu propice à l'emploi d'unités motorisées, parce qu'elle obligerait l'assaillant à diviser ses forces, mesure particulièrement dangereuse en face d'un ennemi manœuvrier. Elle est, de plus, impraticable pendant la saison des pluies.

Au sud, sur la frontière roumaine, une attaque se heurterait successivement aux coupures, difficilement franchissables, manquant de points de passage et faciles à défendre, du Dniestr, du Pruth, du Sereth, du Bas-Danube.

Seule, la frontière polono-russe, entre la Roumanie et les marais de Pinsk, n'offre pas d'obstacle sérieux ; la plaine de Galicie se prête aux mouvements des grandes unités.

Les voies de communication de la Russie d'Europe — routes et voies ferrées — n'ont aucune place dans les plans quinquennaux, uniquement orientés vers l'industrialisation.

Le réseau routier de la frontière occidentale est pratiquement inexistant ; d'ailleurs, le manque de pierre en rend la création difficile, et rien n'a été fait. Tous les étrangers qui ont visité la Russie, au cours de ces dernières années, ont pu s'en rendre compte. Cette situation a d'ailleurs été rappelée au cours de la crise tchécoslovaque.

Le nombre de voies ferrées orientées est-ouest aboutissant à la frontière occidentale est extrêmement réduit. De plus, leur rendement est médiocre en raison du faible tonnage des trains que peuvent supporter les voies, du manque de matériel roulant en bon état, des difficultés d'exploitation, de l'incurie du personnel.

C'est précisément en raison des difficultés de transport, à la mobilisation, qu'a été fixé le stationnement en temps de paix des grandes unités.

De ces considérations sur l'armée russe et son emploi éventuel sur le front occidental, on peut conclure qu'il y a déséquilibre entre la conception de l'organisation de cette armée, sa doctrine offensive préconisée par ses règlements et matérialisée par la mise en vigueur d'un vaste programme de motorisation (comportant la création de grandes unités motomécanisées) et les moyens indispensables pour mettre en œuvre une telle armée (cadres, communications).

Il semble donc que la puissance réelle de l'armée russe ne soit pas en rapport avec la masse imposante de ses effectifs et de son matériel.

## POSSIBILITÉS D'INTERVENTION DE L'ARMÉE RUSSE CONTRE L'ALLEMAGNE

Malgré ses imperfections et malgré les difficultés que nous avons indiquées, l'aide et l'assistance de l'armée russe, en cas de conflit franco-allemand, dans les conditions visées par l'article 3 du traité du 2 mai 1935, seraient pour nous d'un puissant secours si cette armée pouvait intervenir directement et *immédiatement* sur la frontière orientale de l'Allemagne.

Le peut-elle?

L'Allemagne et la Russie n'ont aucune frontière commune, aucune contact territorial ; la Prusse Orientale mise à part, près de 800 kilomètres séparent les points les plus rapprochés des deux pays.

La Russie confine à l'ouest aux États baltes (Esthonie et Lettonie), à la Pologne et à la Roumanie.

L'Allemagne n'a d'autre voisin que la Pologne (la Prusse Orientale, séparée de l'Allemagne par le couloir polonais, touche la Pologne et la Lithuanie).

Une action directe des armées russes sur la frontière orientale de l'Allemagne ne peut donc s'exercer qu'en traversant la Pologne (une invasion des pays baltes en direction de la Prusse Orientale aboutirait également à la Pologne et au couloir polonais) ; une telle intervention ne peut donc être envisagée qu'avec l'appui ou l'assentiment de cette puissance.

Ce n'est un secret pour personne que la Pologne n'est pas disposée à tolérer, sous quelque prétexte que ce soit, le passage des armées russes sur son sol, non plus que le survol de son territoire par des avions soviétiques. Le peuple polonais a, en effet, conservé la haine de l'oppression russe, qu'il a subie pendant plus d'un siècle, et le souvenir des répressions férocement sanglantes des soulèvements de 1830 et de 1863 est toujours vivace dans le cœur de tout Polonais et ce n'est pas le rapprochement actuel avec la Russie qui peut changer cet état d'esprit.

Dans l'hypothèse envisagée, la Russie n'aurait aucune rai-

son de franchir la frontière roumaine [1]; cependant, si les armées russes violaient le territoire polonais, la Roumanie, en vertu du traité d'alliance qui la lie à la Pologne (mars 1926), pourrait intervenir contre la Russie, d'autant plus que les Roumains ont, comme les Polonais, une profonde aversion à l'égard des Russes; ils n'ont pas oublié que l'aide roumaine de 1877 a été payée par la spoliation de la Bessarabie et que leur défaite de 1916 a été causée par l'abandon, l'inertie des armées russes du sud. Ludendorff, dans ses *Souvenirs de guerre*, est formel : « On ne voit pas pourquoi ils (les Russes) laissèrent battre les Roumains en les abandonnant à eux-mêmes. Ils auraient très bien pu être en Valachie; c'est cela seul qui nous a rendu la victoire possible. »

Enfin, Pologne et Roumanie sont nettement hostiles au communisme. Or, la politique russe, et elle ne s'en cache pas, vise à la révolution prolétarienne mondiale et l'armée russe est l'instrument de cette révolution; le règlement soviétique sur le service en campagne, du 30 décembre 1936, prescrit, en effet : « Une condition extrêmement importante de la victoire sur l'adversaire est de gagner à la cause de la révolution prolétarienne la masse des ouvriers et paysans incorporés dans les armées modernes, ainsi que les *populations du théâtre des hostilités* [2] ».

Si donc l'armée russe franchissait la frontière polonaise, elle ferait le jeu de l'Allemagne et trouverait devant elle l'armée polonaise et peut-être aussi l'armée roumaine. La force de ces armées est loin d'être négligeable. L'armée polonaise compte, en effet, en temps de paix, 30 divisions d'infanterie pouvant être portées à près de 50 à la mobilisation, et un certain nombre de divisions de cavalerie; l'armée roumaine comporte une vingtaine de divisions en temps de paix, dont le nombre augmenterait à la mobilisation. Il est certain que le patriotisme ardent de ces armées en ferait des adversaires sérieux.

1. Il n'a pas pu passer inaperçu que la nouvelle constitution roumaine de 1938 prévoit qu'aucune armée étrangère ne pourra passer sur territoire national, à moins d'y être autorisée par une loi spéciale. Il est bien évident que cet article de la constitution est à l'adresse de la Russie.

2. Cette opinion est exprimée dans le nouveau cours d'histoire du communisme russe, approuvé par le Comité central du parti.

D'autre part, une attaque brusquée de la Pologne par la Russie n'est pas à redouter, car, dans l'état instable actuel de l'Europe, à la moindre tension politique sérieuse, la Pologne prendrait les mesures de défense certainement prévues, et les unités russes, longues à mobiliser et à se concentrer, trouveraient l'armée polonaise en place.

Il résulte de ce qui précède qu'en cas de conflit franco-allemand, l'armée russe ne pourrait intervenir sur la frontière allemande ni directement, ni *immédiatement*.

En présence de cette situation, la Russie peut prendre le parti de rester l'arme au pied, d'attendre ainsi l'épuisement des adversaires, d'intervenir alors avec sa puissance intacte et de provoquer la révolution mondiale, but avoué de sa politique. Les principes du Gouvernement des Soviets ne permettent pas de négliger cette éventualité, d'ailleurs confirmée par les déclarations de Dimitroff au septième Congrès du Komintern (26 juillet 1935) :

« Le danger le plus menaçant, pour notre patrie prolétarienne, est la probable agression de la part du fascisme allemand. Si nous ne réussissons pas à aiguiller ses forces vers les autres pays, nous ne pourrons conjurer le danger. »

Et les paroles d'un autre dignitaire soviétique :

« En cas de guerre, la participation de l'U.R.S.S., étant donnée sa situation géographique, ne sera que très limitée, mais lui permettra de *garder intactes toutes ses forces pour exploiter la situation révolutionnaire issue de la guerre.* »

L'attitude du Gouvernement russe, au cours de la crise tchécoslovaque, n'infirme pas cette hypothèse.

Ces contingences n'ont pas échappé au négociateur français du traité, et c'est pourquoi le protocole de signatures (art. 4) invite les pays du nord-est de l'Europe nommément désignés : Allemagne, Tchécoslovaquie, Pologne, États baltes voisins de l'U.R.S.S., à y adhérer.

En dehors de la Tchécoslovaquie, dont l'adhésion est maintenant caduque, aucun des pays intéressés n'a répondu à cette invitation. Ces abstentions enlèvent donc toute sa valeur au traité.

## CONCLUSION

On peut conclure que le traité du 2 mai 1935 n'aurait de valeur pour la France que si les pays du nord-est de l'Europe y adhéraient, ce qui n'est pas à envisager dans la situation politique actuelle ; donc, non seulement il ne peut être question d'une alliance militaire entre la France et la Russie, comme certains le suggèrent, mais on doit constater dès maintenant que *le traité du 2 mai 1935 engage la France sans réciprocité* ; c'est un traité à sens unique, parce que, dans un conflit franco-allemand, ou bien l'article 3 ne serait pas appliqué par la Russie ou, s'il l'était, il entraînerait l'entrée en campagne de la Pologne et vraisemblablement de la Roumanie aux côtés de l'Allemagne, ce qui libérerait l'armée allemande de la menace russe ; par contre, si l'Allemagne entrait en guerre avec la Russie en détruisant sa flotte de la Baltique ou en bombardant ses côtes, l'application stricte du traité imposerait à la France la guerre avec l'Allemagne, pendant que la Russie, ou resterait devant la frontière polonaise, ou trouverait l'armée polonaise sur son chemin.

*Pour les raisons qui viennent d'être exposées, le traité franco-soviétique est, au point de vue militaire, un grave danger pour la France ; il doit être dénoncé.*

En exécution de l'article 5, ce traité doit rester en vigueur pendant cinq ans, c'est-à-dire jusqu'au 2 mai 1940, et s'il n'est pas dénoncé avec un préavis d'un an au moins, il restera en vigueur sans limite de durée. Il doit être dénoncé avant le 2 mai 1939.

★ ★ ★

# JEAN-JACQUES ROUSSEAU[1]

Ainsi se dessine peu à peu le caractère des philosophes. L'exubérance, le côté mal élevé de Diderot, sa grossièreté voulue, sa faculté de tourner la tête à toutes les idées « comme une girouette sur son clocher » et de parler toujours de tout avec enthousiasme, la grande activité même de Grimm, paraissent plus naturelles aux salons bourgeois que l'attitude de Jean-Jacques. Son cœur est aristocratique. Plutôt que de le reconnaître, on l'accusera de fourberie, de sécheresse. La réussite à la cour des opéras de Jean-Jacques, jeune paysan ignorant tout de la science musicale, n'était pas cependant un prodige. L'on considère ses opéras comme les balbutiements sans conséquence d'un esprit qui cherche sa voie. Il avait en lui une veine musicale intarissable et naïve, que, seule, pouvait suspendre la sensation de l'hostilité. Du jour où il a su lire une partition, noter les airs qui lui montaient à la tête, il a fait des centaines de mélodies. Chez la duchesse de Luxembourg, à Motiers, à Val-Travers, il s'offre à tout moment, pour prouver qu'il est bien l'auteur du *Devin*, à mettre de la musique sur n'importe quelles paroles qu'on lui propose. Il en mettait partout, sur les albums des grandes dames, dans les opéras de Voltaire où il collabore avec Rameau. D'innombrables recueils composés pendant sa jeunesse ont été perdus. Dans sa vieillesse, c'est encore à un opéra qu'il songe.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1938.

La persécution dont il fut victime nous a valu ses meilleurs livres. Il est impossible à la lecture d'aucun d'eux de douter de sa tendresse. C'est ce qui fait que la plupart de ceux qui le connurent ensuite ne s'arrêtèrent pas aux accusations de ses premiers amis et ne purent s'empêcher de l'aimer.

Grimm est tout le contraire. C'est un arriviste déjà aigre qui est venu en France pour faire fortune. Rousseau, qui a toujours hésité à injurier ses ennemis (retirant le surnom de jongleur qu'il avait donné au docteur Tronchin), le traite de cuistre. Et c'est bien ainsi que nous apparaît cet homme qui remplit tant de volumes de mauvais articles et ne laissa aucun livre valable. Il n'écrivit que ce qui était nécessaire pour soutenir une position toute mondaine, qu'il n'avançait que par flatterie. La correspondance avec Mozart révèle les mêmes manœuvres. Il se servait de l'amitié pour entretenir sa gloire. Du jour où celle du jeune prodige menaça de l'éclipser, ce fut le même égoïsme, la même haine. Le père de Mozart s'étonne dans une lettre candide que *le cher ami Grimm* se soit trouvé dans une ville où son fils donnait un concert et n'y soit pas venu.

Rousseau nous peint Grimm le recevant à sa table de toilette, entre ses pots de blanc, se brossant les ongles d'un air fat. Malgré « ses gros yeux troubles, sa figure dégingandée », il avait « du goût pour la propreté de femme ». Après la mort du comte de Frièse, il s'agissait, pour lui, de soutenir sa réputation de cœur. « Il fallut l'entraîner à l'hôtel où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins, il allait dans le jardin pleurer à son aise ; tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il était en vue de l'hôtel. Mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeait pas le virent mettre à l'instant son mouchoir dans sa poche et tirer un livre. » Avec patience, il s'efforça de faire changer à son égard les différents amis de Rousseau, et toutes les semaines un entretien secret le réunissait à la mère Levasseur, pour laquelle il affichait une grande amitié. Il pousse la duplicité, après sa rupture avec Jean-Jacques, jusqu'à soutenir qu'il lui accorde « les secours de la bienfaisance », ce qui est reconnu inexact.

Diderot est plus obscur. Il semble à première vue moins arriviste que Grimm. Plus jeune, il aura des éclairs d'honnêteté. Lié à peine avec Grimm, il avertira à plusieurs reprises Jean-Jacques que celui-ci n'est pas son ami. Mais, bientôt, il laisse faire. Les actes de Grimm, qu'il admire, l'obligent à son tour à agir. Peu importent les scrupules. L'encyclopédie le jette dans un travail de polémiste. Il s'agit d'attaquer ceux qui ne sont pas ses amis et de caresser ceux qui peuvent le servir. On a vu, par l'histoire de madame d'Épinay — qu'étant en cela tout le contraire de Rousseau, qui cessait de voir madame de Créqui parce qu'elle n'aimait pas Grimm — il n'hésitait pas à se montrer grossier envers ceux que ses amis aimaient, tant qu'il ne pouvait espérer avoir sur eux une prise. La littérature est ce qui le perd. Il collaborera avec Grimm, et toutes les besognes aussi bien morales que littéraires lui seront bonnes. Il laissera après lui le bric à brac le plus prodigieux, un amoncellement d'essais, de volumes illisibles. Le meilleur de ses qualités s'est usé à ce travail d'insecte. L'influence qu'il exerça fut sans ondes. Le snobisme intellectuel le sauve car il possède la sécheresse où le dilettante se trouve des excuses.

Jean-Jacques se plaint constamment du ton dur et noir qu'il avait cherché à donner à ses premiers écrits. Il abusa, affirme-t-il, de sa confiance pour glisser dans le *Discours sur l'Inégalité* « des pensées qui sont bien faciles à distinguer des siennes ». Il est « révolté de voir un homme plus jeune que lui vouloir à toute force le traiter comme un enfant, rebuté de sa facilité à promettre et de sa négligence à tenir, ennuyé de tant de rendez-vous donnés et manqués de sa part ». Sans doute aussi est-ce à Diderot qu'il songe lorsqu'il parle de ceux de ses amis qui peuvent se tromper comme les autres sur sa mesure : « Si quelque événement imprécis les forçait enfin de reconnaître en lui plus de talent qu'ils ne lui en avaient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonnerait point leur première erreur sur son compte, *et ils pourraient le haïr toute leur vie* pour n'avoir pas su d'abord l'apprécier ».

✣

Ce qui attire dans cette histoire et prouve la vérité de la persécution dont Rousseau aurait été victime, c'est qu'elle n'est pas croyable. R. Kipling dans *La plus belle histoire du monde* écrit qu'il est des événements vrais qui ne peuvent être crus que sous forme de mythe. Qui convaincra-t-on d'une haine de plus de trente ans, de tant de persévérance, basse et lente? Le même public qui se passionnerait pour cette aventure, déguisée en roman par Balzac ou par Dostoïewski, et la jugerait possible, ne peut en admettre la simple vérité.

La persécution de Jean-Jacques est une affaire Dreyfus, une erreur judiciaire, et Jean-Jacques eût préféré de beaucoup comparaître devant les tribunaux. Vingt fois il les réclame, dans les *Dialogues*, les *Lettres de la Montagne*. On ne condamne pas, répète-t-il, un homme sans l'avoir entendu. C'est une des erreurs judiciaires de l'opinion, les plus patientes et les plus compliquées ; à peu près indébrouillable pour des magistrats, puisque dans la deuxième partie de cette affaire manque le plus grand nombre des faits. Ils ne pourraient guère juger que sur leur intime conviction, et celle-ci serait le plus souvent suspecte.

Imaginons le pouvoir des rédacteurs de la *Correspondance littéraire*. Les principaux princes de l'Europe, « sous la condition du secret le plus absolu », reçoivent par cette voie les nouvelles littéraires ou artistiques, la critique des livres, des pièces de théâtre, des derniers potins. Grimm, sans se lasser, recopie, pour chacun, les exemplaires de ce journal, manuscrit, comme à l'école. Le Collège des princes s'y montre d'autant plus attaché qu'il est seul à leur apporter l'air de Paris, dont ils supportent mal la privation. La lutte de Jean-Jacques est une défense désespérée contre les journalistes ; à l'époque où leur force connaît le moins de limites. Il n'y a pas alors de droit de réponse, et si parfois un des abonnés envoie une lettre rectificative, Grimm, aussi habile que certains directeurs de journaux modernes, l'escamote et n'en reparle plus.

Le caractère mi-intime, mi-public de cette entreprise facilite beaucoup sa tâche. Diderot a compris de longue date que le meilleur système qu'il pût adopter était de retourner les faits à son profit. « Rousseau, affirme-t-il, est un monstre. Il m'embrassait le temps qu'il écrivait du mal de moi. » Désormais tout lui sert, « le blanc et le noir, le pour et le contre ». La partie est belle contre « un homme qui dit tout ce qu'il fait ». La défense, bien que très habile cette fois-ci, de Jean-Jacques (les *Lettres de la Montagne* en sont la preuve), ne peut rien contre. L'on connaît la fin atroce des *Confessions*. « J'achevai ainsi ma lecture et tout le monde se tut. Madame d'Egmont fut la seule qui me parût émue ; elle tressaillit visiblement, mais elle se remit bien vite, et garda le silence ainsi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture et de ma déclaration. »

Peut-être était-ce encore une imprudence de la part de Jean-Jacques d'oublier la faiblesse de Paris, en dressant un tableau de ses adversaires où entraient, avec les Jésuites, les encyclopédistes et la femme du gros fermier général qu'était madame d'Épinay, le duc de Choiseul et la Pompadour. Les accusations les plus graves contre lui restent secrètes et imprécises. Grimm se contente de colportages, de confidences vagues. On l'attaque à mots couverts, et « le plus souvent sans nommer ni lui ni ses livres », mais par des allusions si transparentes que tout le monde est obligé de lui en faire l'application. « Dans les entretiens particuliers, dans les cercles, dans les petits comités secrets, dans *tous ces petits tribunaux littéraires* dont les femmes sont les présidents. » Ce sont « ses amis » qui l'accusent, ceux qui, pour le gros public, présentent avec lui le plus d'affinité. Jean-Jacques n'ignore pas cette aggravation : « Paraître encore l'ami d'un homme quand on a cessé de l'être, écrit-il, c'est se réserver de lui nuire en surprenant les honnêtes gens. » Autour de lui, le silence règne. Qu'il s'agisse de calomnies ou de femmes, les meilleurs amis ont toujours eu l'habitude malheureuse de ne pas vous dire ce qui vous concerne. Les autres, comme Deleyre, viennent lui lire en riant les discours de d'Alembert, pour lui apprendre le mal auquel il ne peut rien. Ce n'est pas sans raison qu'il se plaint

d'« un triple mur de ténèbres », d'une conspiration secrète.

La gloire de Jean-Jacques grandit avec la haine. Son mépris des intrigues l'a toujours empêché d'acquérir, comme ses confrères, une situation matérielle qui contribuât à assurer sa défense. Il refusera une place bien payée de critique au *Journal des Savants*, qu'il respecte, estimant que son talent ne lui vient que d'une certaine chaleur de cœur sur les matières qu'il a à traiter. « Le sort qui l'a toujours mis trop bas ou trop haut » continue à le ballotter d'une extrémité à l'autre. Très haut et très bas une pareille âme trouve des réponses. Mais la foule s'agite à mi-chemin. C'est ainsi qu'à Motiers, tandis que la populace l'injuriait au passage, par une simple lettre de recommandation, il faisait, dans cette ville, un conseiller d'État.

Admettons dans le récit de Rousseau quelques fautes. La nervosité d'un homme qui, persécuté de la sorte, finit par voir des manœuvres hostiles dans les plus simples démarches. Quand Jean-Jacques veut faire de la satire, affirmant que son abaissement « sera la plus grande œuvre du ministère de M. de Choiseul », il a parfois l'ironie un peu lourde. Et l'on peut relever une certaine ostentation déclamatoire dans la lettre qu'il adresse au général Conway. Se réfugiant sur le territoire de Frédéric, il déclarera, bien avant Napoléon, « venir comme Thémistocle ». La ridicule histoire d'un prêt de neuf francs non rendu, la querelle d'une vieille femme de chambre qui se prétend violée par lui l'émeuvent plus qu'elles ne le méritent. Il demandera immédiatement à comparaître devant les juges. Mais c'est le moment où ses ennemis assurent qu'il est pourri de vérole et de débauche ; et ils ont suffisamment prouvé qu'ils savaient exploiter cette boue.

Le bruit de la folie de Jean-Jacques est la grande trouvaille des encyclopédistes. Cependant Rousseau ne quitte que par force les pays successifs où il a espéré vivre en paix. Il en est ainsi de son départ de Motiers à la suite de lynchage organisé par sa femme. Il se sauve de pays en pays parce qu'on le chasse. Sans doute perdra-t-il en route le peu d'aisance naturelle qui lui avait appartenu. Lorsqu'il se plaint des rires, des regards injurieux que la foule ne cesse de lui adresser, il faut bien se rappeler que de par sa volonté même il ne peut

jamais être invisible au milieu d'elle. Son costume d'Arménien en fait une cible. Cette mascarade est celle qui excite le plus la malignité des imbéciles. Rousseau n'eut jamais le sens de la plaisanterie. Il ne comprit pas l'audace d'un costume que les autorités suisses lui défendirent comme immoral, et, l'eût-il comprise, qu'il n'en eût probablement pas voulu tenir compte. A Paris même, il ne sera pas affranchi de son nom. Ce n'est pas la grande ville anonyme que nous connaissons, mais plutôt une ville de province où tout au moins les classes supérieures le connaissent de vue. Il était plus facile encore de le désigner à l'attention d'un quartier retiré. Lors de son retour, le peuple s'est pressé pour le voir. Ses traits sont plus connus que ceux d'un ancien président de la République. Jamais l'on n'avait vu tant de misère et tant de gloire.

Rousseau n'eut jamais les hallucinations de l'ouïe caractéristique de la folie de la persécution. Sa rêverie, fût-elle « morbide », n'en offre non plus aucun symptôme. Il ne présente pas d'autre signe de sa prétendue folie que la croyance à la persécution dont il est victime. Elle se borne de sa part à l'imprudence d'écrire un livre ou plutôt une défense très minutieuse et très calme. Il faut, pour comprendre la patience qui lui fit écrire ses *Dialogues*, se souvenir des interminables *Lettres de la Montagne* qui avaient trait, elles, à un procès ayant une réalité judiciaire et dont les conclusions étaient extrêmement importantes. Esprit lent, mais qui prend tout à cœur, Rousseau eut toujours le goût de la discussion comme des livres purement théoriques. Notre stupeur, en lisant les *Mémoires* de Beaumarchais ! Son application, son exactitude ne peuvent pas plus être retournées contre lui que celles d'un avocat qui plaide. Cette prétendue folie ne le pousse à aucun des actes déraisonnables qui en seraient la seule preuve certaine. C'est au contraire une merveille (quand on pense combien il est facile de commettre des actes qui vous fassent passer pour fou auprès d'une élite prévenue) que cet homme, étroitement surveillé, puisse accumuler les maladresses, sans se porter jamais à une action décisive. L'on ne saurait rencontrer une dignité plus grande, plus naturelle, que celle qu'il montre dans ses rapports avec ses partisans de Genève. Persécuté, il ne sollicite la protection préventive d'aucun magistrat.

L'on ne le voit point se déshabiller en pleine rue, ni se livrer à aucun geste de fou. Chacune de ses actions est logique, lourde et leur caractère prouve moins la folie que l'inadaptation. Par quel miracle, puisque l'évolution de cette maladie est rigoureusement chronique et fatale, ayant renoncé à la littérature comme à toute entreprise justificative, mène-t-il en plein Paris la vie douce coupée de longues promenades, qui fut celle de la rue Plâtrière et qui étonne Bernardin? Par quel miracle, enfin, écrit-il les admirables *Rêveries* dont on ne saurait nier la poésie ni le détachement?

Il fallait, hélas, une certaine intelligence pour admettre qu'un homme qui se décrivait lui-même avec une telle exactitude pût parler de la prise que son caractère donnait à ses ennemis, analyser, sans se tromper, la plupart de ses imprudences les plus dangereuses, de paroles et d'actes. Le public admet mal qu'un homme connaissant si bien ses points faibles puisse les invoquer pour sa défense, mais ne puisse pas s'en corriger. Visions sans doute certains récits, l'interprétation inexacte et si belle de l'accident qui lui arrive, quand les passants se détournent du blessé ou, apprenant qu'il est loin de chez lui, l'abandonnent. Vision d'homme craintif, malade, et qui n'ose s'adresser à personne. Il n'y a rien non plus d'extraordinaire à ce qu'un homme bien élevé, ignorant qui il est, refuse, présenté dans la rue avec une certaine gêne, le billet fameux : « A tout Français aimant la Justice et la Vérité » et réponde d'un air embarrassé en utilisant l'expédient dont on use avec les fous, que ce billet ne s'adresse pas personnellement à lui. L'on ne connaît pas de maladresse aussi extrême que celle avec laquelle Jean-Jacques (dans l'impossibilité d'user efficacement de toute autre mesure) décide de faire appel au peuple. C'est lui-même qui réduit son acte à celle de ces fous mal guéris qui couvrent de nos jours, d'affiches manuscrites, que personne ne regarde, les murs avoisinant le Palais de Justice. Incapable de toute action directe, et n'ayant aucune idée des préparatifs qu'elle suppose, il ne s'aperçoit que peu à peu de chacune des fautes qu'il entasse pour se défendre. Si sa méfiance lui fait refuser, d'autre part, une édition correcte qu'un éditeur — qui tient à garder près de lui toute apparence d'impartialité — lui

propose de ses œuvres, il faut se souvenir du travail énorme que représentait la correction de ses feuilles, allant jusqu'à cinq ou six épreuves successives. L'état de la librairie ne lui permettait pas non plus de se défendre contre les contrefacteurs, et d'exercer, sur cette édition, un contrôle.

L'admirable mouvement qui le pousse à déposer son manuscrit sur le grand autel de Notre-Dame n'avait pas d'autre but que d'attirer sur lui l'attention publique par le scandale qu'un tel acte eût provoqué. Le roi pouvait l'apprendre, désirer lire le manuscrit.

Ce geste (ou plutôt l'idée de ce geste qu'eut Jean-Jacques, puisqu'il ne songea pas à essayer de le réaliser une seconde fois) ne prouve rien que sa sincérité absolue et l'excès de sa misère.

Il n'y a pas après cela à mettre en parallèle les explications pauvres et sèches de la *Correspondance littéraire*. Peut-être, comme le disait Stendhal, l'esprit est-il ce qui se démode le plus vite et devient, cinquante ans plus tard, conversation courante. La méchanceté le fait encore plus vite. L'on est étonné de la platitude de ce style, que ne tolérerait plus une feuille politique de province. On se demande comment la sottise de certaines attaques ne crevait pas les yeux.

✣

Peu d'hommes éprouvèrent plus que Jean-Jacques une indifférence extrême pour le monde, avec ses charges, ses grimaces. En relisant l'histoire de sa jeunesse, on est surtout frappé de sa nonchalance. Jean-Jacques ne nie pas cette paresse ; il la donne comme une des bases fondamentales de son caractère. Paresse de volonté, d'esprit, mais non de cœur. Il eut peu d'aventures et n'en chercha aucune. L'extraordinaire de sa destinée ne vient pas du nombre restreint des péripéties qui l'agitèrent. Il était fait — comme il l'assure — pour rester toujours à Genève et y mener « une vie obscure et simple ». Sa docilité est exemplaire. Sorti de chez le pasteur Lambercier, ayant pu caresser l'ambition d'être « ministre ou procureur », il entre, sans se plaindre, en apprentissage. « Mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour long-

temps oublié. Je ne me souvenais même plus qu'il y eût eu des Romains au monde. » S'il juge plus tard sévèrement une condition qui le mena « d'une enfance aimable » au chapardage et à la « bassesse d'un vaurien », ce changement ne s'en fit pas moins sans transition. S'il quitte Genève, pour avoir vu, pour la troisième fois, se fermer devant lui les portes de la ville, c'est moins par un désir de l'inconnu que par la crainte d'un châtiment immédiat. Il crie, il pleure, il se roule par terre, devant ses camarades qui se moquent. Il n'a, à aucun degré, l'esprit d'un vagabond ou d'un aventurier. Sa paresse l'empêche de réfléchir aux conséquences. Le remords ne lui vient qu'après coup, et il est alors insoluble. Après avoir vaguement espéré gagner sa vie en chantant à la porte des châteaux, il se laisse mener à Turin à la suite d'un bon dîner, et par amour pour madame de Warens qu'il n'a fait qu'apercevoir. A l'horrible hospice des Catéchumènes, il se convertit plus vite qu'il ne l'a dit. Après quelques essais désastreux pour se diriger sans guide, la plus grande partie de sa jeunesse se passe chez madame de Warens, auprès de qui il aurait pu demeurer toujours sans penser à devenir son amant. Il ne la quitte que parce qu'il ne peut plus vivre aux côtés de Vintzenried. Il est resté trente-sept ans sans rien faire. Un peu plus âgé, sa conduite avec Grimm procédera peut-être plus encore de son irrésolution, de son incapacité de se décider, que de son amitié et de son inexpérience. Mis en goût par ses premiers succès, l'idée lui vient tout à coup d'agir, de devenir vertueux. Pendant quelques années, il se livre à cette idée qui l'enivre. Au terme de sa vie, il perd définitivement courage. « Il s'abandonne à la fatalité de sa destinée. »

Les *Confessions* plaisent secrètement par ce naturel, cette simplicité. Il y avait au XVIIIe siècle bien des mémoires plus libres, des souvenirs plus romanesques, plus dépourvus de scrupules. Dans les *Confessions* il n'y a, comme le remarque Bernardin de Saint-Pierre, aucune obscénité. Les excentricités premières de Jean-Jacques s'expliquent par son ignorance absolue des choses sexuelles. « J'allais chercher des allées sombres, des réduits cachés où je pusse m'exposer de loin aux personnes du sexe dans l'état où j'aurais voulu être auprès d'elles... » La grande nouveauté de Jean-Jacques est de rapporter ainsi

toutes ses actions, même indifférentes, même humiliantes. Il s'accepte tel qu'il est. On comprend comment madame de Warens put aimer Jean-Jacques, et il faut avouer que ne pressentant pas plus que personne son génie d'écrivain, croyant assez avec M. d'Aubonne qu'il n'était propre qu'à faire un curé de village — et plus tard, après son renvoi du séminaire, qu'il ne l'était même pas — elle y eut bien du mérite. Cela efface toutes les fautes qu'elle aurait pu avoir. Pourquoi ne pas croire, selon l'affirmation de Jean-Jacques, qu'elle n'était pas à sa place, et qu'elle eût pu dans les grandes intrigues être une seconde madame de Longueville — Jean-Jacques n'a pas l'habitude de se tromper sur les êtres qu'il a vus vivre. Elle était froide, mais elle était certainement bonne, et elle l'a prouvé en s'occupant de Jean-Jacques, et en attendant avec patience qu'il voulût bien se trouver une place.

Jean-Jacques n'était pas physiquement d'un tempérament très vif. On connaît ses innombrables amours, qui furent à peu près toutes sans suite. Un vice qu'il juge pauvre suffit à l'accaparer. Après la journée passée à la campagne avec les deux jeunes filles aux cerises, après surtout le grand voyage de plusieurs jours par lequel il en reconduit une autre jusqu'à sa ville natale, et sent en la quittant qu'elle a été déçue, il regrettera de ne pas avoir été plus alerte : Il se serait marié avec sa compagne, et eût mené « dans l'aisance une vie heureuse et calme ». Joli garçon, traînant une fille à sa suite, il va voir son père et ne se trompe pas sur l'opinion qu'en a celui-ci. Malgré cela il attendra jusque passé vingt ans les leçons de madame de Warens, sur lesquelles il n'avait nullement compté. Les huit jours qu'elle lui donne pour réfléchir à ses offres lui paraissent trop courts. Il se prend à chercher dans sa tête « quelque moyen d'éviter d'être heureux. Il n'y a point à douter, avoue-t-il, que si j'avais pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. Sans désir de la posséder, j'étais bien aise qu'elle m'ôtât le désir d'en posséder d'autres... Je l'aimais trop pour la convoiter ».

Pas plus que pour madame de Warens, il ne s'est jamais senti la moindre étincelle d'amour pour Thérèse. Maman, la tante, sont les termes dont il se sert avec elles le plus volon-

tiers. « Les besoins des sens que j'ai satisfaits auprès d'elles, écrit-il, ont été uniquement ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu. » Il est inaccessible à la jalousie, et lorsque Thérèse se donne à lui pour la première fois, la crainte qu'il avait eue de ne pas la trouver saine efface de bien loin le regret qu'un autre ait pu la posséder. L'on sait néanmoins qu'il était amoureux de presque toutes les femmes, du moins de celles qui avaient de beaux seins. Mais il garde auprès d'elles l'extraordinaire obéissance qu'il observait déjà avec mademoiselle Gothon. Il semble bien qu'il y ait chez lui une certaine recherche à ne tomber amoureux que de celles dont il n'est pas séparé par une trop grande « différence de rang ». S'il n'en espère pas toujours un abandon, il lui faut du moins qu'elles ne se puissent fâcher de son amour. Il y a de même une grande facilité chez lui (son aventure avec madame d'Houdetot en est la preuve) à transformer sans grand' peine l'amour le plus sensuel en un amour blanc.

Craignant, prétend-il, les conséquences de ses relations avec Thérèse, il s'abstient après quelques années de la toucher. On peut dire qu'il reste des années sans connaître de femmes, car, pour ce qui est « de la dépense des filles », il n'a « de sa vie mis un sou à cet usage, si ce n'est une seule fois ». Nous sommes bien loin d'un Casanova qui, lorsqu'il entre dans une ville, tombe chez l'une d'elles pour « se reposer ». Bientôt Jean-Jacques avouera sa joie d'imaginer les prendre l'une après l'autre sans avoir d'inconstance à craindre de leur part, et sans même qu'elles s'en doutent. L'aventure avec mademoiselle Lambercier correspondait chez lui à quelque chose de profond. « Cette folie..., raconte Jean-Jacques, m'a toujours rendu très peu entreprenant près des femmes, faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire, *l'espèce de jouissance dont l'autre n'était pour moi que le dernier terme ne pouvant être usurpée par celui qui la désire, ni devinée par celle qui peut l'accorder*. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter et à me taire auprès des personnes que j'aimais le plus. N'osant jamais déclarer mon goût, je l'amusais du moins par des rapports qui m'en conservaient l'idée. » « C'est l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que la nature ait jamais produit ».

Cependant, toute sa vie, il n'est pas de femme dans l'intimité de laquelle il ait un peu vécu, dont il ne soit tombé amoureux sans attendre. Madame d'Épinay seule fait exception, pour bien des mobiles, et plus tard une grande dame comme madame de Luxembourg dont les reparties l'intimident. Très féminin, il est en admiration devant chacune des qualités de leur cœur, de leur intelligence. Un amour aussi peu dangereux ne peut les fâcher. Une certaine chaleur, une certaine tendresse lui sont nécessaires — et même une atmosphère qui reflète au moins l'aisance. Il préférera toujours à une plus belle « une jeune fille mieux parée, ayant une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés ». Il sent lui-même « que cette préférence est ridicule », mais son cœur la donne malgré lui.

Ainsi Jean-Jacques s'habitue-t-il à se satisfaire de peu. L'argent pour lui n'est d'aucune valeur ; une timidité insurmontable l'empêcherait d'en jouir. Souvent il a hésité à entrer dans une boutique « dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi la satisfaire, et n'ayant rien osé acheter ». Il garde une longue crainte de ce que penseront les autres. Il faut se souvenir ici de sa première éducation protestante dans Genève, où les moindres allées et venues se trouvaient surveillées par le consistoire. Quelle liberté n'a-t-il pas trouvée au sortir de cette ville ! L'idée seule suffit pour le ravir.

Jean-Jacques paraît comme un garçon doux, timide, maladroit de son esprit comme de ses mains. Très faible de corps, il était « né mourant ». Myope, il a « la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de sa hauteur ». Sa conversation banale, maladroite le fait passer pour médiocre. Une vieille amie à lui confessera par la suite qu'elle n'avait rien pu deviner de ses richesses. Il s'essaie à faire de l'esprit comme tout le monde, et ses échecs le jettent dans une honte sans bornes. Son cœur est rapide, et son esprit lent. Son inaction le dégoûte de la moindre entreprise. « Il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité. » Il ne montre guère que des qualités de cœur. Une seule passion lui demeure ferme, avec ses amitiés, et surtout ses amours qu'il laisse vivre sans jamais en oublier aucun. Il est et restera toujours romanesque. Il

tient cela de son père, qui lisait avec lui l'*Astrée* jusqu'au matin. Partagé entre l'antiquité et les romans de chevalerie, il s'est fait des hommes des idées bizarres et fausses « dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir ». Apprenti graveur il fabrique des médailles, des décorations d'ordres imaginaires. C'est à cette besogne que, l'ayant surpris, son maître lui reprochera de chercher à faire de la fausse monnaie et le rouera de coups. Il croira longtemps l'amitié, l'amour semblables à ses rêves. Sa grande passion pour madame d'Houdetot, qui est peut-être de son aveu la seule passion véritable de sa vie, naquit de ce qu'elle donna sans le savoir l'essor à ce romanesque : en l'absence de madame d'Épinay, elle vint un jour à l'Ermitage, en homme et à cheval : « Quoique je n'aime pas les mascarades, je fus pris, raconte Rousseau, à l'air romanesque de celle-ci ; et pour cette fois ce fut de l'amour. »

Il aime peu son père, qu'il n'a presque jamais vu, et qui semble avoir été pour sa part très coureur, sinon aventurier. Sa naissance a coûté la vie à sa mère. Mais il a, à un très haut degré, le sens de la vie de famille, d'une famille au moins qui le laisse libre de ne rien faire, et d'excursionner sous un prétexte quelconque, quand bon lui semble, aux environs. Il ne s'imagine pas s'en créant lui-même une, élevant des enfants. Son bonheur chez madame de Warens dure aussi longtemps qu'il peut s'imaginer l'enfant de la maison.

En lui se rencontre un mélange très neuf d'impudeur naturelle et de réserve protestante. Nul plus que lui ne fut plus bourgeois dans ses manières, ne fit part avec plus d'aisance de ses moindres incommodités. Parmi les petits métiers qu'il exerce, surtout pour s'occuper, pendant qu'il vit avec madame de Warens, il y a celui de précepteur de musique. On s'étonne de l'intérieur qu'il nous décrit et qui lui paraît très sage et naturel, de ce baiser qu'il se laisse donner sur la bouche par la mère de son élève, sans qu'il y ait eu jamais autre chose entre eux. Madame Lard, dit-il, « avait de petits yeux très ardents, et un peu rouges, parce qu'elle y avait toujours mal. Tous les matins, quand j'arrivais, je trouvais prêt mon café à la crème ; et la mère ne manquait jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, et que, par curiosité,

j'aurais bien voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'aurait pris. Au reste tout cela se faisait très simplement... » Malade lui-même, d'une maladie fort gênante et qui s'accommode mal de tous déplacements, l'on croit voir parfois un vieux garçon ayant des manies. A ses propres yeux, « il a vécu garçon ». Au reste, il n'a aucun sens du ridicule. S'il est pris pour un sorcier par les paysans, alors qu'il observe les astres avec sa lunette astronomique, c'est qu'il a revêtu « un chapeau clabaud par-dessus son bonnet, et un pet-en-l'air ouaté » de madame de Warens. Il est sujet au vertige, et il adore l'éprouver de pied ferme dans la vallée de l'Isère, du haut d'un pont.

Il aime les vieilles chansons sentimentales. Les directeurs de l'Opéra lui refuseront plus tard les entrées stipulées sur son contrat, pour avoir écrit contre la musique française. Malgré son amour de la France (qui est surtout, ainsi qu'il l'analyse très bien, celui des étrangers pour la littérature française), son caractère est moins d'un Français que d'un Suisse. On sent en lui quelque chose de légèrement germanique, la gravité unie au romanesque ; le raisonnement un peu lourd, scolaire.

Il ne peut boire, dit-il, sans manger et ses débauches ont quelque chose de très frugal. On sait l'histoire de ses petits goûters solitaires chez M. de Mably avec une bouteille de ce vin qu'il avait eu soin de gâter en apparence. Pour boire du vin, il ne voit rien de plus désirable que de manger en même temps une bonne tranche de gros pain. N'osant acheter du pain dans la ville, il se contente à regret de brioche. Lire un roman en mangeant, et manger en buvant, c'est pour lui l'idéal.

Jean-Jacques est beaucoup moins spontané que sincère. C'est le contraire d'un primitif. Du protestant, il a l'esprit systématique, capable de tirer un raisonnement abstrait aux dernières conséquences, jusqu'à sembler parfois les outrepasser. Saint-Preux fut, on le sait, son type. Examinons-le au moment de quitter Julie pour toujours, « grave, méthodique, prêt à peser la passion au poids de la raison ». Chacune de ses démarches est raisonnée, précédée d'explications sans nombre. Il réfléchit sans cesse, aussi bien sur ce qu'il a fait que sur ce qu'il va faire. Sa maîtresse est aussi son élève. Il

lui écrit des lettres sur les spectacles, la morale, le suicide. Ce qui ne l'empêche pas de s'évanouir en apprenant qu'elle a la petite vérole, et de tomber dans le désespoir le plus sombre et « les transports les plus irraisonnés ».

✣

On sait à quel point Jean-Jacques était peu fait pour la vie courante ; la fréquentation des grands, des affaires. L'invitation de dîner à l'office que lui fera à sa première visite madame de Beuzenval lui vient plus, il s'en rend compte lui-même, de son attitude que de son équipage. Il ne forcera pas les gens à le reconnaître. Il faut qu'on le découvre. Avec cela il s'engouera de Bâcle, de Venture, dont la facilité, le côté bon vivant et hâbleur lui sont le plus odieux.

Rien de plus drôle que l'histoire de son secrétariat d'ambassade. M. de Montaigu, dans son amour des messages chiffrés, fait préparer plusieurs jours à l'avance la réponse aux dépêches qu'il n'a pas reçues. Sa fonction consiste à renvoyer par la voie officielle les différentes nouvelles à ceux-mêmes de qui il les tient. En face de ce grand seigneur sans talent, Rousseau est pénétré de l'importance de sa propre place. Il discute avec l'ambassadeur pour savoir s'il doit assister, « comme à celui du doge de Venise », au dîner d'un haut personnage qui, enfin, ne viendra pas. Ses appointements jamais payés, sa manie de la justice lui fait imaginer, puisqu'il se trouve dans une ambassade française, de ne pas faire payer aux Français les frais de délivrance des passeports. Cette importante réforme devient la principale source de ses tracas. Il est désormais obligé, non sans peine, de démêler la nationalité de tous les étrangers qui prétendent ne pas l'être. Il heurte sans cesse de front l'ambassadeur, mais ne peut se résoudre à réparer lui-même ses bévues, satisfait, estime-t-il, suffisamment en lui-même, de la franchise et de la dignité dont il a fait preuve.

Il n'a, à aucun degré, le sens des réalités. Trouvant sa place prise par Vintzenried, il caresse l'idée de former celui-ci, de travailler à son éducation morale. Rapidement obligé de s'avouer qu'il n'a pas pour cette tâche le sang-froid, ni « le

caractère qui en impose », c'est lui, bien au contraire, qui, craignant, dit-il, d'exposer à sa brutalité madame de Warens, se montrera dorénavant docile à tout ce que celui-ci désire. « Chaque fois qu'il fendait du bois, raconte Jean-Jacques, emploi qu'il remplissait avec une fierté sans égale, il fallait que je fusse là, spectateur oisif et tranquille admirateur de sa prouesse. »

Plus tard, à l'idée de voir le roi qui, dit-on, lui donnera une pension, il s'effraie de l'attitude qu'il lui faudra tenir. Il ne peut imaginer de ne pas lui faire, à brûle-pourpoint, une déclaration sur le caractère et l'origine de son Gouvernement. « Il fallait, pense-t-il, envelopper quelque grande et adroite vérité dans une louange belle et méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il aurait fallu prévoir au juste ce qu'il pourrait me dire. » La peur de manquer de présence d'esprit le détermine vite à ne pas s'exposer à un échec. Le voilà aussitôt qui s'applaudit de sa résolution de quitter Versailles. Il ne tiendra rien que de ses propres mains. Il faut remarquer que Grimm ne s'oppose pas à ce projet; Diderot seul, mais quelques jours plus tard, lui reprochera, sinon de ne pas avoir voulu voir le roi, du moins de n'avoir pas sollicité de pension.

Une immense naïveté le domine. Précepteur chez M. de Mably, « ses enfants tournent mal ». Pour montrer aux paysans sa fontaine de Héron, qui se cassera en route, il quitte une place qui devait le conduire à « une haute position dans le royaume de Savoie ». Dans l'emportement de son projet, il va jusqu'à se séparer avec ingratitude des seules personnes qui aient été bonnes pour lui en Italie. Ce n'est pas le sifflet de Franklin, puisque tout au milieu de sa vie (oubliant le ridicule de ses numéros dans les auberges) la même naïveté lui fera soutenir que les miracles ne sont que des tours de passe-passe, de physique amusante, et qu'un « jongleur qui allumerait du feu avec son couteau » donnerait à un peuple une aussi grande impression que Moïse.

Le système de la musique est sa deuxième fontaine de Héron. Il consiste en une notation par chiffre, qui supprime les clefs et la portée en permettant les transpositions. Cette tendance à une simplification matérielle dans ce qu'il apprend est

coutumière à Jean-Jacques. Le même principe, aboutissant à une application exactement opposée, lui fera plus tard inventer pour la botanique « quelque chose de très ingénieux » au dire de Bernardin : « C'étaient des formules botaniques pour exprimer le caractère des plantes. Par exemple les feuilles par un signe, si en cœur, un cœur ; les pétales par un autre, les anthères par un autre ; de sorte qu'au moyen de huit ou dix caractères il exprimait la description d'une plante que plusieurs lignes n'auraient pas décrites. » Jean-Jacques mise non sur ses grandes œuvres, mais sur des découvertes de petite portée. Sans son génie, il eût sans doute été un petit inventeur. Il eût trouvé des modifications à la grammaire, à la méthode des différentes études. Inventions qui sont dans l'ordre purement abstrait, ce que le concours Lépine est à la mécanique. Mais sa simplification de la musique ne résultait pas de la pratique même et était tout extérieure. Ce n'en était pas une. Lorsque, après les académiciens qui discutèrent sur l'origine de cette découverte, Jean-Jacques rencontra Rameau, son objection à laquelle il n'avait pas pensé lui paraît irréfutable :

« Vos signes, dit Rameau, exigent une rapidité de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes se peint à l'œil sans le secours de cette opération. Si deux notes, l'une très haute, l'autre très basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup d'œil les progrès de l'une à l'autre. Mais pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre. Le coup d'œil ne peut suppléer à rien. »

Son système à l'eau, Jean-Jacques se rappelle qu' « après la défaite de Nicias à Syracuse, les Athéniens captifs gagnaient leur vie à réciter les poèmes d'Homère ». Cette belle idée lui fait, « pour se prémunir contre la misère, exercer son heureuse mémoire à retenir tous les poètes par cœur ». Ici Jean-Jacques nous évoque quelque personnage de Töpffer.

Il a pourtant peu de mémoire et, dit Bernardin de Saint-Pierre, peu d'imagination. Ce qui est exact, si l'on entend par imagination la faculté d'inventer, de créer des situations neuves. L'intrigue de ses romans est très pauvre. Il n'a jamais

pu apprendre, de son propre aveu, six pages par cœur. Il a dû, malgré son obstination, renoncer à la géométrie. Il en est de même pour le latin, à l'étude duquel il s'est remis quatre ou cinq fois. « Il ne pense qu'avec effort. Il se fatigue à penser. Il s'effraie de tout ce qui l'y force, à quelque degré que ce soit, et, s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure, il en sera tourmenté. Cependant il est vif, laborieux, à sa manière. Il ne peut souffrir une oisiveté absolue, il faut que ses mains, que ses doigts agissent, que son corps soit en exercice et que sa tête reste en repos. » La moindre lettre, dès qu'elle n'est plus un billet d'affaire, est un supplice. Il écrit ses périodes en marchant, et les recopie vingt fois sur le papier. Son style est lourd, maladroit, un style de mauvais orateur. Son sentiment de la musique seul le sauve. Sa paresse n'exclut pas la patience. Elle l'écarte seulement de tout effort de pensée effectif.

Il a fait toutes les études, essayé un peu tous les métiers. Il n'est pas jusqu'au métier militaire auquel il n'ait un temps songé ; et déjà, oubliant sa myopie, son incapacité à garder à l'escrime une épée en main, il allait imaginant « le maréchal Rousseau ». Il a lu des livres de médecine, et il a cru avoir toutes les maladies. En définitive, il s'est arrêté à la plus belle : un polype au cœur.

Timide, ne parlant pas, que fera-t-il ? Il craint les grands, et plus encore leurs domestiques, avec lesquels il se montre toujours trop familier. Chez madame d'Épinay, chez madame de Luxembourg, il regrette amèrement de n'être pas libre, de faire des visites, de ne pouvoir travailler, herboriser à son aise. Cependant chez combien de personnes n'a-t-il pas habité ? Il ne sera vraiment heureux que dans la solitude. La mauvaise honte le fait mentir dans les occasions les plus graves. La richesse l'intimide. Au reste, il n'admet les cadeaux qu'à condition de pouvoir rendre. Mais écoutons ce charmant dialogue de Bernardin :

« — Il avait fait des herbiers qu'il a donnés aussi. Pourquoi n'en avoir pas tiré de ressources (*sic*) ? — C'étaient d'abord mes intentions, mais je mets tant de temps à les arranger que je les aurais fait payer plus qu'ils ne valent si j'avais fait payer le temps que j'ai mis à les arranger. »

Il vivra pourtant de ses copies de musique. Il y gratte les fausses notes jusqu'à faire des trous, qu'il bouche ensuite. Cependant « sa note est belle ». Il les fait payer un peu plus cher que les autres, parce qu'il met plus de soin et de temps.

+

Il est resté jusqu'à quarante ans sans avoir l'idée d'écrire. Personne n'eut jamais plus de patience. Il fallait le XVIII^e siècle pour qu'un homme qui avait été laquais, venu à Paris avec des projets aussi vagues, fréquentât les gens de lettres et eût l'idée lui-même d'écrire. Et sans doute il est bien de son siècle. Il croit à la raison et il nie les miracles. Mais sa négation vient moins de l'évidence de cette raison que de n'avoir pas compris lui-même leur possibilité par l'expérience. Ses idées sont toutes intuitives. Une idée n'est pour lui parfaite que si elle est le produit d'un accord absolu entre la raison et le sentiment. Mais il n'y a rien de bien nouveau à cela. C'est en somme la vieille idée de l'évidence cartésienne. Cependant, à l'écart des sciences et des productions courantes de la pensée, naît une intelligence qui n'a pas fait d'études — une intelligence neuve, lourde, lente, subtile, sans aisance et sans légèreté. Il peut y avoir dans ses écrits théoriques bien des idées obscures, équivoques : celle de la bonté naturelle, de l'égalité. Cependant elles le sont surtout parce qu'elles suivent leur contour pratique. La vraie nouveauté de Jean-Jacques n'est pas là.

Cet aveugle, cet être charmant, qui ne connaît des choses et des êtres que ceux qu'il a vus tous les jours, n'a guère fait de toute sa vie qu'apprendre à se connaître. Mais il se connaît lui, et il n'hésite pas à se montrer sans réserve. C'est la nouveauté de Jean-Jacques, qui serait scandaleuse à toutes les époques : sa volonté a très souvent cédé à son désir, ou plutôt à sa paresse. Son caractère, aussi exceptionnel qu'attirant, était loin d'être extraordinaire pour « la vertu » qu'il aimait. Il avait du goût et de la finesse, mais les malheurs lui valurent d'être ferme. Même alors il cède à une débâcle intérieure. Il renonce à acquérir de la volonté. Cependant il croit, il croira toujours que le cœur seul peut guider la conscience. Dans un siècle de philosophes, il a été, au sens classique du

terme, le vrai moraliste. La plus grande part des œuvres de Jean-Jacques est faite d'ouvrages théoriques. Il n'est d'exception que pour les livres de défense et les *Rêveries*, qu'il écrivit pour lui. Il s'est défendu nettement d'avoir voulu dans ses premiers discours abolir la civilisation actuelle pour ramener les hommes à un état mystique. On sait le mépris qu'il montra toujours pour les Émiles, les disciples quels qu'ils fussent. Il semble bien que l'on ait cherché trop à tirer de ses controverses une application littérale. Rousseau prend parti sur tous les problèmes qui intéressent son siècle : l'éducation, la société, la philosophie. C'est ici plus que partout ailleurs qu'il dépend de son temps. Il y avait certes quelque chose d'absurde à faire tirer les conséquences de la physique ou de la biologie par des hommes qui n'étaient pas des savants. Les philosophes s'attaquent à des idées trop vastes. Ils ne pourront les résoudre que par idées *a priori* et par parti pris.

Jean-Jacques attaque le rationalisme de Voltaire, son apologie du luxe ; l'anticléricalisme de Diderot, sa notion niaise d'un progrès édénique. Il n'invente pas, il retrouve le sentiment de la conscience. Il est facile de reconnaître ses sources : la preuve de l'existence de Dieu par les merveilles de la nature dans Nieuventyt ou Derham ; la méthode d'éducation, la théologie dans les traités de pédagogie ou d'exégèse protestante. Ici encore la nouveauté de Jean-Jacques fut d'ordre moral. Il pousse tous les systèmes à bout ; mais l'*Émile*, la *Nouvelle Héloïse* furent surtout des romans d'amour. Il faut se souvenir de la société libre dans laquelle Rousseau a vécu, de ce XVIIIe siècle auquel les hommes du XIXe osaient à peine faire allusion. Se poser en défenseur de la vertu conjugale, de la famille, de la religion, n'était pas alors sans péril : « Son vicaire savoyard est digne de tous les châtiments possibles, écrit Voltaire, qui compose contre lui le *Sentiment des citoyens*. Le Judas nous abandonne, et quel moment choisit-il pour nous abandonner ? *Celui où notre philosophie triomphait sur toute la ligne.* »

Il se trouvait encore des prêtres pour soutenir qu'avant la venue de Christophe Colomb les Américains avaient été damnés. S'il eût connu la vérité, Jean-Jacques se fût affranchi de la grande crainte qui le tourmenta dans sa jeunesse, et il

en eût certainement parlé. C'est surtout contre les faux dévôts qu'il mena la guerre, les messieurs de Pontverre qui croient que le principal pour être sauvé est « d'écrire des pamphlets contre les protestants ». Son hérésie est une révolte compréhensible contre les excès des théologiens. Il condamne « toute religion dogmatique, où l'on fait l'essentiel, non de faire, mais de croire ». Le moyen clergé, le clergé de cour, que Rousseau dans la suite a surtout connus, étaient imprégnés à leur insu des idées du siècle, même lorsqu'ils désiraient les combattre. Bien des évêques alors se disent philosophes. L'on a vu, de l'aveu même de Voltaire, le mal fait par Rousseau à l'incrédulité. « La fréquentation des incrédules, dit celui-ci, a ranimé ma foi. Je possède l'essentiel de la religion. La forme est une affaire qui concerne les lois et les usages humains. »

Les encyclopédistes mirent tous leurs soins à faire condamner durement la religion de Jean-Jacques par les catholiques comme par les protestants. La logique humaine est malheureusement portée à préférer, comme moins dangereuse, l'incrédulité organisée à une croyance libre. L'on eût pu le compléter, le rectifier avec douceur. Ce fut Voltaire surtout qui, par une de ces hypocrisies qui lui sont familières, se fit dans cette affaire le défenseur de la vraie religion. La sévérité de l'Église, sans bien s'en rendre compte, prêta ainsi la main au crime.

L'idée de la bonté naturelle a comme origine la négation de la théorie de Hobbes, de Malthus et des pessimistes anglais qui jugeaient l'homme naturellement méchant. Jean-Jacques, redevenu protestant, nie sans doute le péché originel.

« La vertu n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil, écrit-il d'autre part à un jeune homme. Pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être. L'homme n'est pas fait pour méditer, mais pour agir. »

Rousseau se juge ainsi lui-même ; dans sa *Correspondance*, dans ses *Dialogues*. Cependant la bonté de ses intentions le rassure. Il pense qu'il occupe dans la vie une place à part, justifiée par son caractère exceptionnel. L'on peut penser qu'il eut souvent besoin pour bien s'en persuader de toute la confiance dont il nous parle. Protestant, Jean-Jacques demeure

un croyant. Le drame de sa vie fut peut-être de chercher chaque minute à se convaincre qu'il avait le droit, après ses premières erreurs, d'agir comme il l'a fait.

✣

A n'examiner que les apparences, et dans toute la première partie de sa vie, les mœurs de Jean-Jacques ne diffèrent guère de celles d'un Grimm, d'une madame d'Épinay que par accident. Il y a cependant une différence fondamentale et que Rousseau connaît bien, entre lui et leurs principes factices. Les faiblesses personnelles de Jean-Jacques n'ont plus à entrer ici en ligne de compte. Écoutons-le parler de la morale des encyclopédistes :

« Je me rappelai, dit-il à propos de Grimm, le sommaire de sa morale, que madame d'Épinay m'avait dit et qu'elle avait adopté. Ce sommaire consistait en un seul article : savoir que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchants de son cœur. Cette morale me donna terriblement à penser, quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe était réellement la règle de sa conduite, et je n'en eus que trop dans la suite la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée. »

L'on voit que Diderot sut prolonger jusqu'au bout l'équivoque. Lui aussi se réclame du cœur. Et il n'y a rien d'étonnant à cela, si l'on se souvient de l'affectation de sensiblerie de Grimm. La mode romantique ne fut que l'aboutissement du XVIII^e siècle. Mais Diderot entend bien moins par là le cœur que les penchants. Jean-Jacques, au contraire, parla assez peu de son cœur, mais il en eut beaucoup.

A cause d'un de ces revirements inexplicables, mais réels, qui s'opèrent dans le monde environ tous les dix ans, il fut certainement victime, sa vie durant, d'une hostilité acharnée de toute l'opinion. Par un malentendu fatal, les savants lui reprochèrent sa bêtise, et les simples sa science. L'élite intellectuelle, penseurs, philosophes, théologiens mêmes, se trouve, sans bien savoir pourquoi, réunie contre sa personne.

Nul mieux que Jean-Jacques ne connut cependant la fausse morale des philosophes, « cette morale sans racine et sans fruit qu'ils étalent pompeusement dans des livres ou dans quelques actions sur le théâtre sans qu'il en pénètre jamais rien dans le cœur, ni dans la raison » et aussi, et surtout, « *cette autre morale secrète et cruelle*, doctrine intérieure à tous les initiés, à laquelle l'autre ne sert que de masque, qu'ils suivent seuls dans leur condition, et qu'ils ont pratiquée à son égard. Cette morale purement offensive ne sert point à la défense, et n'est bonne qu'à l'agression...

» Tout entiers à leur unique objet, c'est-à-dire à la célébrité, ils ne s'échauffent à rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien. Leurs têtes agitées d'idées rapides laissent leur cœur vide de tout sentiment, excepté celui de l'amour-propre, qui, leur étant habituel, ne donne aucun mouvement sensible et perceptible au dehors. Ainsi tranquilles, et de sang-froid sur toutes choses, ils ne songent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu, et, ne laissant jamais échapper aucune occasion, s'occupent sans cesse avec un succès qui n'a rien d'étonnant à rabaisser leurs rivaux, à écarter leurs concurrents, à briller dans le monde, à primer dans les lettres et à déprimer tout ce qui n'est pas attaché à leur char... Ils ne savent pas seulement s'aimer eux-mêmes. Ils ne savent que haïr ce qui n'est pas eux. »

C'est contre cette fausse morale qu'eut essentiellement le mérite de réagir Jean-Jacques, en laissant de côté les grands principes et en revenant simplement à la morale courante. La vie d'un homme se juge peut-être moins par le nombre de ses actions, bonnes ou mauvaises, que par les intentions qui les guidèrent. L'enfer n'est peut-être pas si pavé de bonnes intentions. Jean-Jacques n'a jamais fait de mal sérieux à personne. Il ne faut pas prendre aussi au tragique qu'il le fait l'histoire du ruban. Jean-Jacques et Marion furent renvoyés en même temps ; et il est probable que, dans le doute, elle n'eut pas de mauvais certificats.

On ne saurait, sans le méconnaître, faire abstraction pour le juger de l'esprit de tout le XVIIIe siècle. Alors que tant de prêtres étaient plus ou moins des philosophes, Rousseau ne saurait avoir de lumières surnaturelles. La morale de

Jean-Jacques est naturelle ; mais elle valait mieux que celle de ceux qui n'en avaient pas. « Jamais, écrit Jean-Jacques, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois comme eux, et c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

« Je n'ai jamais vu un homme plus convaincu de l'existence d'un être suprême », raconte Bernardin de Saint-Pierre. Il me disait : « Il n'est pas nécessaire d'étudier la nature pour s'en convaincre. Il y a un si bel ordre dans l'ordre physique et un si grand désordre dans l'ordre moral qu'il faut de toute nécessité qu'il y en ait un autre. »

Rousseau n'a jamais cru « que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas. Voilà, dit-il, celle que j'ai toujours réclamée, souvent conservée, et par qui j'ai été le plus en scandale à mes contemporains. »

Souvenons-nous de Jean-Jacques fuyant sur la route de Suisse. Obligé de chercher à échapper à ceux qui ont pu être envoyés à sa poursuite, son livre jeté au bourreau, déjà il éprouve à cette époque ses plus grosses désillusions. Son imagination, « qui se tourmente sans cesse à prévenir les maux qui ne sont point encore », pressent déjà les nouveaux malheurs qui vont fondre sur lui. Réveillé au milieu de la nuit, il part seul. Dans le parc endormi, il a rendu à M. de Luxembourg la clef de sa grille. Il ne sait encore où il pourra trouver asile, si Thérèse voudra le rejoindre, si elle le pourra bientôt. Et cependant, son insouciance, ou plutôt son grand cœur, reprend le dessus : dans la voiture qui l'emporte vers les ténèbres, il compose une idylle. « A peine eus-je essayé, raconte-t-il, que je fus étonné de l'aménité de mes idées et de la facilité que j'éprouvais à les rendre. Je fis en trois jours les trois premiers chants de ce petit poème, que j'achevai ensuite à Motiers, et je suis sûr de n'avoir rien fait de ma vie où règne un coloris plus frais, des peintures plus naïves, une plus antique simplicité en toutes choses... ; et tout cela malgré l'horreur du sujet qui, dans le fond, est abominable. De sorte qu'outre tout le reste, j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. »

Jean-Jacques n'eut rien d'un apôtre. Il est homme avec

toutes ses faiblesses. Sincère à sa manière, d'une sincérité qui n'est pas celle des saints. Sa vie fut bien moins scandaleuse que celle d'un Richelieu ou d'un Casanova. Il montra constamment du feu ; et il suffit de cette petite chose pour bouleverser une époque. Il ne souhaitait rien qu'aimer et être aimé. A cause de cela, il fut haï, persécuté plus qu'aucun homme. Il semble que ce soit surtout ce que le monde ne pardonne pas.

Rousseau reste l'exemple de cet équilibre si difficile à maintenir, lorsque la route est en l'air sur un fil inconnu au lieu d'être sur le sol et connue d'avance.

Les gestes de l'équilibriste doivent sembler absurdes à ceux qui ne savent pas qu'il marche sur le vide et sur la mort.

JEAN COCTEAU

*(Fin.)*

✣ ✣

# PAGES DE PARIS

# DU CANAL SAINT-MARTIN AUX ENTREPOTS DE BERCY

## I. LA BASSINOIRE

Les lilas fleurissaient à Ménilmontant et les tulipes bigarrées aux Tuileries ; les marronniers de ce printemps précoce avaient poussé trop tôt leurs chandelles blanches ou roses ; la pluie et le vent les avaient attaquées et les pétales écrasés, d'un gris sale et triste, jonchaient les trottoirs des avenues ; au-dessus du canal Saint-Martin, les platanes du quai de Valmy et ceux du quai de Jemmapes joignaient leurs branches et mariaient leurs feuilles jeunes et tendres, que malmenaient le vent et les averses ; l'eau du grand bief, après le pont tournant, reflétait la passerelle de fer au cintre svelte et noir, les toits des maisons, la course d'une voiture de livraison couleur d'aubergine ou de caroube, le triangle rouge-souci peint à la proue d'un chaland du Nord ; mais le ciel n'arrivait pas à son miroir jaune, opaque, rebroussé parfois de vaguelettes où dérivaient insensiblement un poisson mort et un journal de Seine-et-Marne venu de l'Ourcq. C'était un temps de semaine de la Passion, de Vendredi Saint. Vers cinq heures, pourtant, le soleil perça la croûte des nuages, abattit la bise ; de grands trous s'ouvrirent là-haut ; un cône de flèches d'or verdâtre s'éploya vers l'ouest ; quelques éclairs, quelques rayons s'animèrent dans cette percée morne qui stagnait presque, prisonnière de la pierre ; un camion écarlate qui transportait du charbon s'illumina,

secoua pour une seconde sa poussière, et le poisson mort brilla comme du vif-argent, se hâta vers l'écluse dont grondaient les vannes furieuses, crachant des jets d'écume trouble.

Alors je sortis de mon gîte, un café-tabac d'angle dont une baie donnait sur une rue encombrée à cette heure et fourmillante d'une foule qui remontait vers les collines après avoir chassé sa pitance en plaine, dont l'autre vitrage regardait le calme paysage citadin, fluvial, industriel, endormi comme un faubourg des Flandres, où le glissement des bateaux, malgré la circulation des voitures, leur bruit et leur vitesse, imposait l'idée de la lenteur et du silence, mettait une sourdine au voisinage de ce Paris que traversait selon d'antiques lignes de passage, sans le troubler presque, cet aquatique recueillement.

Une énorme péniche de tôle boulonnée, la péniche *Fraternité*, déchargée sans doute au bassin de la Villette et regagnant celui de l'Arsenal, s'abaissait doucement dans le sas, entre les portes en biseau. Vide, elle dominait les berges, pareille à un monstre massif sous le poids duquel ploie la terre. Les éclusiers tournaient la manivelle des vannes ; des vieillards coiffés de casquette noire à visière, selon la tradition du vieil artisanat parisien, des enfants contemplaient ce spectacle dont on ne se lasse jamais, du seuil au soir de la vie, comme s'il contenait un mystérieux symbole, où l'âge mûr lui-même trouve un repos et un sortilège d'apaisement. A l'avant du bateau un homme blond surveillait les amarres et couchait la perche sur les bâches ; à l'arrière, de bas en haut, je voyais une jeune fille hardie, près de la barre du gouvernail, démonté pour la manœuvre. Ses cheveux, un moment, accaparèrent tout le soleil. Qui résisterait à la beauté, même supposée, d'une femme qui flotte au gré des rivières, ou contre elles, qui coule au niveau des prairies et des moissons ? Son image se mêle aux herbes des chemins d'eau, se multiplie aux écailles des ablettes ; le sédentaire la reçoit dans ses yeux et tout le voyage est en lui : fine grisaille septentrionale, mur de briques renversé et gondolé comme une étoffe, peupliers de l'Ile de France qui s'inclinent sur les virages, cheminées d'usines du Centre, côtes couronnées de

ruines du Rhône, étangs du Midi, aveuglants, lamés, saumâtres, où le crépuscule est un feu liquide et immobile.

La péniche *Fraternité* s'enfonçait peu à peu ; son ombre, sur le quai, diminuait d'un pouce par minute, au bruit des cataractes ouvertes qui couvraient toute rumeur. Bientôt, l'éclusée dégorgée, elle serait au ras du bord, on distinguerait les fenêtres à rideaux, les cuivres fourbis, la toile cirée à carreaux de la table peut-être. La marinière se trouverait à la hauteur de la pipe du vieil ouvrier de Popincourt ou du faubourg Saint-Antoine, de la bouche bée de l'enfant qu'émerveille la magie de la batellerie ; puis elle s'abîmerait en oscillant au fond de la cuve de maçonnerie, rééquiperait de ses bras vigoureux la barre et les vantaux du gouvernail, reprendrait sa marche en aval, s'engouffrerait sous le long tunnel plein de ténèbres qui double le boulevard Richard-Lenoir, déboucherait enfin, au delà de la place de la Bastille que fait bouillonner le couchant et de son génie ailé qui accroche les derniers rayons, au delà du métro aérien, dans le port de l'Arsenal où la nuit s'épaissit vite, où le sommeil des grandes carcasses de fer, de bois et de ciment ne se laisse pas troubler, dans le dortoir silencieux des bélandres et des chalands attachés, des remorqueurs trapus et brefs, aux cheminées obliques, liés flanc contre flanc.

Mais je n'attendis pas si longtemps ; je ne voulais pas manquer à la tradition de la foire aux jambons et à la ferraille. La marinière et la péniche lège m'accompagneraient, sous mes semelles, comme des fantômes, séparés du marché de plein vent où Paris se décarême par une solide voûte, par des jardinets éclairés de quelques hublots qui distribuent des prises avares d'air, de clarté, de rumeur populaire et d'odeur, peut-être, de charcuterie et de beignets.

Au-dessus de l'entrée du tunnel navigable, parmi les buis et les fusains, trône le buste de Frédérick Lemaître, devant un demi-cercle de bancs. Des chômeurs, des retraités, de pauvres diables à besace fument, rêvent, lisent le journal, attendent on ne sait quoi qu'ils n'espèrent plus. Des vendeurs de coli-

fichets, de crayons, des femmes maigres et effacées, aux cheveux tirés, ou énormes et rougeoyantes, avec des tignasses hérissées (il n'y en a pas entre ces deux extrêmes), se reposent aussi aux abords du petit square, appuyés à sa grille, surveillent du coin de l'œil le trafic du faubourg du Temple, ses voitures des quatre saisons, ses étalages, sa ruée vers les hauteurs de Belleville. Mais cela, non plus, ce jour de Vendredi Saint ne m'intéressait guère et j'avais hâte d'arriver au boulevard Jules-Ferry, à son bric-à-brac. J'y étais; j'errais au milieu des éventaires, des entassements hétéroclites. Le résidu de cent mille existences avait échoué là, assiettes peintes, moquettes, bronzes d'art, bidets, lustres à pendeloques, banjos, buffets Henri II de 1900, bicyclettes, têtes frisées à l'ange, souriantes et ébréchées, pour devantures. Une horde de passés, d'épaves s'amoncelait, jetée à ce rivage par la tempête. De petites gens marchandaient des casseroles et des cocottes de fonte, des paysages encadrés; des femmes élégantes, venues de Monceau et d'Auteuil, vêtues pour la circonstance de robes hors de mode, afin de ne pas exciter l'avidité des brocanteurs, s'efforçaient de paraître pauvres et d'obtenir une bergère Louis XV, un pouf ou un guéridon à fleurs Louis-Philippe au plus juste prix. Des ouvriers calleux tripotaient lentement des étaux, des arbres de transmission, des roues dentées, mûrissaient, taciturnes, des projets d'agencement mécanique; de la main ils soupesaient le métal; de leur œil mi-clos, ils suivaient les lignes d'une épure qu'ils dessinaient contre le ciel dans le lavis d'une éclaircie. Un philosophe un peu crasseux, à feutre noir, à barbiche grise, fouillait les piles de livres et ne trouvait pas, dans cette avalanche rocambolesque, chaussure à son pied; il achetait enfin la *Cuisinière bordelaise* ou l'*Au delà à la portée de tous*, avec un sourire de mépris et de contentement.

Pour moi, ce qui me frappait, c'était l'abondance des bassinoires. On eût dit qu'un mot d'ordre avait couru, cette année, dans la dispersion de leur tribu, qu'elles avaient décidé de se rassembler sur les boulevards Jules-Ferry et Richard-Lenoir, dans l'axe Bastille-La Villette, d'y tenir leurs états généraux, au-dessus de l'eau enterrée où cheminaient, au ronflement du moteur assoupi, la péniche *Fraternité* et sa

fille blonde, sa femme-pilote à la barre, nymphe de l'Oise et du canal Saint-Denis, des terrils belges et des champs de betteraves de l'Aisne. Le couchant, après cette journée bouchée, resplendissait dans le cuivre rouge ou jaune des bassinoires ; elles semblaient s'appeler, correspondre par signaux optiques selon quelque alphabet de leur langage. Toutes bâties sur le même plan, avec leur corps rond et aplati, leur face inférieure pleine comme un soleil, leur couvercle percé de trous vermiculaires, leur long manche grêle, pareilles à des instruments de musique sans cordes, dont nul ne joue plus. Jadis elles glissaient, gorgées de braise, entre les draps froids, elles préparaient à des hommes que j'imagine bedonnants, libéraux, chauves sous le bonnet de coton, partisans de M. Thiers et lecteurs de Paul de Kock, à des dames à bigoudis, joueurs de whist et dévotes, à des donzelles dodues, de vertu indécise, à des chanoines de Saint-Thomas-d'Aquin, des sommeils douillets sous l'édredon de plume. Aujourd'hui personne, sauf moi, ne s'occupe d'elles, ne les considère. Rotondités oisives, astres morts. Connaissez-vous quelqu'un dont la servante bassine la couche? Ces outils d'un rite aboli supposent une civilisation quiète et stable, de vastes appartements glacés, des lits monumentaux. Le cuivre, à notre époque, il sert à fabriquer des douilles d'obus et de la mort violente en perspective. Aussi les pauvres délaissées fulguraient-elles en vain, se lançaient-elles inutilement des encouragements et des consolations. Tant de misère et de mélancolie me touchèrent ; je ne résistai pas au désespoir de l'une d'elles, magnifiquement luisante et pansue, et l'emportai à la manière d'un trophée plutôt que d'un ustensile. Un trophée encombrant du reste, plus ridicule qu'honorable, dont je me dégoûtai vite, contre lequel, au bout de vingt mètres je commençais déjà à me dépiter. Je l'eusse volontiers noyée si l'asphalte ne m'eût dérobé et interdit la rivière souterraine.

Car les foules sont bizarres. Personne, jusqu'à cet instant, ne me remarquait, ne daignait s'apercevoir des bassinoires. Il suffisait que l'une d'elles et moi-même eussions conclu alliance, que je la promenasse sur mon épaule comme une pertuisane pacifique, un gonfalon aux couleurs du sommeil et que n'accompagnent que les trompettes du ronflement, il

suffisait, dis-je, de notre rencontre et de notre amitié pour que nous devinssions des objets de curiosité et presque de scandale. Les quolibets pleuvaient dru. J'allais, raide et digne, sans daigner répliquer, ainsi que l'i sous le point, un point majestueux et ventru ; je cachais ma honte, mon respect humain sous l'arrogance. Un caillou même, décoché par un petit vaurien, frappa mon innocente conquête, et, peut-être, la cabossa. Son gémissement mélodieux retentit jusqu'à ma clavicule, jusqu'à ma main qui tenait, après tant de servantes fidèles, son manche poli. Pourtant une très vieille dame, décente et déchue, nous adressa un coup d'œil d'intelligence et de sympathie ; une tiédeur, je pense, qui remontait au second empire, réchauffa ses vieilles articulations, sa mémoire gelée. Ce fut le réconfort de notre calvaire. Les autres bassinoires laissées pour compte nous témoignaient aussi de l'amitié, mais une amitié mélancolique, teintée d'envie et qui m'apitoyait plus qu'elle ne me fournissait de courage.

Nous abordions maintenant, Ursule et moi (j'avais nommé mon acquisition Ursule), le deuxième segment de la foire, en plein boulevard Richard-Lenoir, celui que la tradition consacre aux victuailles. Les salaisons, les crêpes, le lard fumé, les moules cuites répandaient et conjuguaient leurs effluves ; des saucissons de Lyon ou d'Arles, des rillettes, des andouilles noires ou vertes, des jambons de Strasbourg et de Bayonne pendus par le genou, en file mordorée, ornaient les baraques de bois gris-bleu ; des pâtés de foie flanquaient de grosses miches paysannes où le couteau ouvrait des entailles bises qui sentaient le four campagnard et le casse-croûte des moissonneurs. Les vendeuses à bonnet blanc de leur province, au tablier brillant, nous interpellaient et nous lançaient des lazzis qu'appuyaient lourdement les patrons, le Basque à béret, le Fouchtra en blouse de l'*Auvergnat prodigue*, le Limousin, le rougeaud du *Duc de Mayenne*, le Breton noiraud à gros boutons d'argent, le Normand gras, au nez enluminé de cidre et de calvados, l'Alsacien à gilet rouge. Tous les accents nous blasonnaient ; aucun département n'éprouvait

de commisération. Les gosses s'arrêtaient, pour un pied de nez, de licher leur cône de glace, de grignoter leurs oublies, de mordre dans le sandwich morvandiau. J'avais faim et soif ; je n'osais faire halte, boire un verre de muscadet de Nantes, acheter un chanteau de ce pain d'une épaisse succulence, compact et mou sous la dent. Ursule me détachait de la foule, m'exilait, me rendait objet de mépris et cible de gouaille. Où fuir ? Comment me débarrasser d'elle ? Oserais-je la glisser subrepticement dans une bouche d'égout ? Non. Et d'abord sa corpulence s'y opposerait sans doute. L'abandonner sur un banc ? La honte m'en empêchait. Et quelles mains sacrilèges la recueilleraient ? Quels garnements la martyriseraient avec la cruauté de leur âge et l'irrespect d'une époque où l'on a pour couche des lits-divans démontables, où la sieste et le repos sont des péchés, des actes clandestins, où l'on dort en cachette, où l'on ne bassine plus, où l'on se reproduit entre deux portes, on met bas à la clinique, où l'on meurt à la va-vite, dans un logis d'occasion, sans espace ni commodité. Il y avait bien, là-bas, derrière la colonne de la Bastille et son tournoiement d'autobus, le port de l'Arsenal, toujours enfoncé, calme, sans curieux et son onde louche, dépourvue de transparence, fort propre, et c'est sa seule propreté, à recevoir un cadavre, à la tombée de la nuit, comme dans les anciens mélodrames du boulevard du Crime, au temps de Frédérick Lemaître. Mais le chemin me paraissait interminable. Et pas un taxi en vue. D'ailleurs, je crains l'ironie des chauffeurs, leur dérision devant les bagages insolites.

Le relent de la cochonnaille s'affaiblissait, cédait peu à peu au goût de l'air libre, à la fraîcheur nette, sucrée eût-on dit après tant de viandes fortes et de saumures, du crépuscule. Nous atteignions le dernier tronçon de la foire, le plus court, la queue de la fête marchande qui se disperse en petits étalages forains. Là, les bonimenteurs se contentent d'une planche sur tréteaux ou d'un simple pliant, parfois même d'un carré de laine à même le bitume, d'un couvercle de valise, là, et jusqu'à l'amorce de la rue de la Roquette, du faubourg Saint-Antoine, règnent le camelot, le chineur et le posticheur, la vente à l'abatage et à l'arraché, expressions qui peignent

bien ce métier loquace, agressif, patient. Beaucoup de badauds savourent les délices d'une éloquence accordée aux carrefours, aux voies barrées et à la nonchalance du loisir, la journée finie ; le déluge des mots sur mesure, choisis avec un art incomparable de la convenance à l'auditoire, éveille en eux l'exquise et terrible bataille entre la prudence, l'avarice, qui les retiennent, et la jobardise, la foi aux promesses mirobolantes de ces hommes qui sont les poètes du trottoir, aux chances et aux profits qu'ils annoncent, aux mirifiques occasions qu'ils offrent et qui ne se représenteront plus. Nous soufflions, Ursule et moi ; car ces gens, hallucinés par le miroitement des syllabes et des songes, ne s'occupaient guère de nous.

Des bouts de phrases parvenaient à mes oreilles, jaillissaient des cercles d'écouteurs immobiles et muets ; la voix du bonisseur nous touchait, s'élevant parfois, sautant par-dessus les têtes pensives et serrées, les casquettes, les feutres. Il nous arrivait d'apercevoir, juché sur une caisse, ou à travers une fente de la ceinture de peuple qui buvait ses paroles, un de ces hérauts de la lame de rasoir radioactive, du stylomine qui ne fait pas de fautes d'orthographe, de l'épluchoir à peler les pommes de terre sans les dévitaminiser. Comment ne pas ralentir le pas quand, de tous côtés, fusent des vérités si étonnantes, quand le progrès humain se traduit en périodes si harmonieuses, si inattendues, si coulantes, pareilles à un ruisseau né aux origines du langage et qui s'insinuera parmi les trompettes du Jugement dernier pour leur proposer une pâte à reluire, une peau de chamois végétale vendue à des prix imbattables et seule capable de les fourbir jusqu'à l'éblouissement ?

◘

Le timbre enroué, bas et qui portait loin grâce à la diction pure, d'un de ces méticuleux bavards me frappa l'oreille. Je l'avais écouté quelque part déjà. Où donc ? Rêvé ou réel ? Était-ce une de ces illusions de fausse reconnaissance qu'analysent volontiers les psychologues ? J'aurais juré que cette voix correspondait à un visage que je n'avais vu que dans le brouillard, à un souffle amical parfumé de scaferlati et de

vin bleu, à un regard que je ne pouvais oublier, mais dispensé de toute attache et qui ne se reliait qu'au tabac et à l'aramon, à ce cauchemar lucide pendant lequel il s'était posé sur moi. Au même instant je sentis un élancement, faible et vif, à mon bras gauche, celui qui tenait le manche de la bassinoire, deux tortillements de douleur brève, une au poignet, l'autre à la tête de l'humérus ; je changeais d'épaule mon ostensoir à hampe qui renvoya comme un miroir tournant un feu demi-circulaire et aveugla un chien qui se mit à japper. En face, la plus haute lucarne d'une maison noirâtre étincelait ; elle cligna brusquement comme pour nous répondre.

« Mesdames et messieurs, disait le camelot volubile, je ne veux pas vous influencer. Mais il faut rendre à César ce qui appartient à César. Ma méthode ne m'appartient pas ; elle appartient à l'humanité. Je ne vous vends pas des produits de beauté, non, cette graine de lin, c'est le secret de mon père, le secret de papa, une recette de bonne femme. Je n'ai pas pour clientes les jeunes filles qui déjeunent d'un café-crème et d'un croissant et s'achètent des bas de soie. Je m'adresse aux personnes raisonnables, à celles qui prennent soin de leur santé... »

Nous nous approchâmes, Ursule et moi, nous nous glissâmes dans la couronne de gogos que le camelot avait groupée autour de soi, avait *entrêpée* comme ils disent dans leur jargon. Il jaspinait, sérieux, imperturbable, froid et convaincant. C'était un homme de moyenne taille, bien rasé, plutôt grassouillet, avec des sourcils jaunes et clairsemés, un œil de magnétiseur, des gestes rares et persuasifs, un bonnet de police kaki piqué d'une rose pourpre. Je le cherchais dans mon souvenir et ne le trouvais pas ; de courts lancinements parcouraient mon poignet gauche, un passage d'arthrite intermittente roidissait mon épaule. Le bonhomme poursuivait.

« Dans ce temps-là, la médecine ne faisait pas de réclame, elle guérissait. Pas de battage, des actes. La vie n'était pas chère. On mettait la poule au pot le dimanche. On n'était pas désaxé comme aujourd'hui. C'était du temps d'Henri IV. Vous avez vu sa statue, sur le Pont-Neuf, à cheval. Il avait pour premier ministre un fameux curé, Rabelais, celui qui a dit : « *Le rire est le propre de l'homme.* » Parole profonde.

On ne se nourrissait pas de café-crème pour acheter des bas de soie artificielle, de l'ersasse. On se soignait. Ma recette de famille vient de cette époque. Vous pouvez avoir confiance. Je ne suis pas un bonimenteur comme on en voit sur les places. Les grands magasins ont voulu m'acheter mon secret. Rien à faire. Ma marque est déposée au Tribunal de commerce. Elle y restera. Ma recette, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, à vous qui êtes instruits et connaisseurs, qui n'écouteriez pas n'importe qui, ma recette appartient à l'humanité. »

J'étais pris, empaumé ; je savais que je ne m'arracherais pas avant longtemps à cette rhétorique ; mon imagination, mon corps s'en repaissaient délectablement ; ces intonations, cet œil piquaient aussi ma curiosité ; je cherchais à les fixer dans le passé, à les repérer ; un plaisir, mêlé d'une mystérieuse gratitude, me liait à ce largage bizarrement fleuri, à ce lyrisme familier des terre-pleins et des rues barrées. Parfois, submergé par mon attention, je perdais les transitions et les prosopopées ; le son tantôt ruisselant, tantôt martelé, toujours bien rythmé suffisait à mon ravissement.

« Et le prix, mesdames et messieurs, il est minime et dérisoire. Ce n'est pas une vente que je fais, c'est un sacrifice. Un prix d'avant la crise. Ce n'est pas pour m'enrichir que je suis ici, c'est par philanthropie et vocation. Et, en plus, pour décider les hésitants, j'offre une prime au choix, un rabiot qui vous rembourse de votre dépense. A votre goût et votre préférence, soit le fixœuf américain en métal argenté, élégant et pratique, soit la statuette de Napoléon, historique et artistique, ressemblance garantie, soit enfin, et c'est le plus beau, le plus moderne, le plus pratique, l'ouvre-boîte à dents de requin, l'incomparable, le seul employé par le président de la République quand il pique-nique à Rambouillet. Et il s'y connaît. A qui le lot ? A la personne la plus intelligente, la plus vive, la plus évoluée de l'assistance... »

Le premier client, qui entraîne l'avalanche, ne se décidait pas. Soudain le camelot avisa ma bassinoire, puis son rayon visuel descendit jusqu'à moi et me pénétra les moelles. Il échafaudait un plan dont Ursule et moi formions l'assise ; il ne nous lâchait plus. Par quel détour arriverait-il à nous,

se servirait-il de nous? J'aurais voulu disparaître; je ne pouvais pas; une force me clouait au sol, à cet asphalte compère des camelots et qui retient les gens autour d'eux.

« Seigneur! s'écria-t-il en invoquant le ciel d'un geste pathétique, les gens d'aujourd'hui n'ont plus de jugeote ni de compréhension. Ils sont voraces et méfiants. Vous leur proposeriez, à cinq sous or, la cuisinière électrique dernier cri qu'ils n'en feraient pas l'affaire, qu'ils réclameraient encore le pavillon à mettre dessus, pavillon de meulière avec jardin, la ménagère pour y cuire leur beefsteak, le paratonnerre et la belle-mère. C'est l'époque qui veut ça. Triste époque... Mais il y a de tout dans une société... »

A ces mots il me fixa dangereusement et tira de sa poche une sorte de carte protégée par une enveloppe de mica.

« ...Oui, il y a de tout, même une personne qui certifiera l'écriture de cette attestation qui prouve ma bonne foi, ma compétence et la qualité de mes produits. Cette écriture, c'est celle de madame Edmond Rostand, ma meilleure pratique, la femme du fameux poète qui a écrit : *Cyrano de Bergerac* et l'*Aiglon*. Et c'est signé, en caractères lisibles et indiscutables. Tenez, ce monsieur à la figure distinguée, ce gentleman, si je puis dire, qui porte une bassinoire... »

Il s'avança vers moi, je rougis; il montrait la carte sans cesser son discours.

« ...Ce gentleman ne vous mentira pas. Un homme qui achète une bassinoire à la foire, c'est quelqu'un qui a le sens de la famille, de l'intérieur; ce n'est ni un clochard, ni un carambouilleur, ni le premier venu. Il se moque du qu'en-dira-t-on; il soigne sa petite santé et évite les rhumes. Eh bien! ce gentleman qui a de l'instruction, — ça se voit aux palmes académiques qu'il ne porte pas par modestie mais que le Gouvernement lui a données, je vous le jure, ou bien ce serait de l'injustice; — Eh bien! parlons français, ce citoyen érudit, ce gentilhomme reçu dans les meilleures sociétés confirmera cette attestation, elle est lisible et sans ratures, authentifiera — je dis bien authentifiera la signature. »

Il me tendit la carte, à ma grande confusion; dans mon trouble je lâchai un peu Ursule qui heurta le crâne d'un

spectateur. Je lus à travers le mica un grimoire auquel je ne compris rien, car les lettres dansaient devant moi.

— Eh bien ! interrogea le bonisseur qui ne voulait sans doute pas me laisser le temps de respirer et de me reprendre, qui planta impérativement son œil dans le mien. Eh bien ! n'est-ce pas un brevet, un parchemin en bonne et due forme ?

— Oui, répondis-je faiblement, intimidé et sans résistance, oui.

Nous étions face à face, l'homme et moi. Et, tout à coup, un paysage s'éleva de mon inconscient. Je vis un marché de bourg, des platanes, des cravates, des chandails, des tomates et des pêches, des femmes à chapeaux de paille ou à mouchoirs de couleur noués, des parasols, des ânes et des camionnettes, des façades crépies, des toits de tuile culottée par le soleil et les hivers, un pan de ciel bleu, un dessin de montagne au bout de la ruelle, j'entendis un torrent mugir et rouler une vocifération patoise, sonore, caillouteuse.

— Et, continua mon tyran, pouvez-vous, sur votre honneur, certifier la signature de madame Edmond Rostand, la femme du fameux poète, de l'auteur de *Cyrano de Bergerac* et de l'*Aiglon*.

— Je la certifie, murmurai-je, accablé.

« Vous avez constaté, mesdames et messieurs. Je ne le lui ai pas fait dire. Ce citoyen connu pour son désintéressement et sa probité se porte garant de la qualité de ma marchandise. Mais toute peine vaut son salaire. Je lui remets donc, à titre gratuit et amical, à seule fin de le remercier de sa franchise, un lot de ma recette de famille, de ma graine de lin préparée selon le secret de feu mon papa, et, en plus, un ouvre-boîte à dents de requin, l'unique, l'incomparable, le seul employé par le président de la République à Rambouillet. »

Il enveloppa le paquet avec une dextérité surprenante et me le tendit. L'élan était donné ; le public, l'engrenage amorcé, se précipitait sur la marchandise, s'en emparait avidement et tirait ses sous, la décision de l'un déclenchant celle de l'autre, toutes les réticences et les hésitations fondues au creuset de l'enthousiasme. Mon homme n'y suffisait plus, empaquetait, recevait la monnaie, collait la prime à sa convenance, Napoléon, fixœuf ou ouvre-boîte, sans attendre

des choix qui l'eussent retardé. Nul ne songea à se plaindre, sauf un, le gros chauve, celui dont Ursule avait rencontré le crâne, un râleur qui me tenait rigueur, peut-être, de ma maladresse. Il refusa le fixœuf, celui-là, il voulait Napoléon, et il n'en restait plus.

— Et, d'abord, glapissait le renaudeur, faudrait pas essayer de m'empafer. Non, mais, des fois ! Et, d'abord — et il se tourna vers moi d'un air méchant — et, d'abord, monsieur est de mèche, c'est un compère.

— Un compère ! s'exclama le camelot d'un air indigné, sans cesser son rapide commerce, un compère ! Un citoyen qui promène une chaufferette, un décoré des palmes académiques.

— Où qu'elle est la décoration ? Je voudrais voir.

— C'est par modestie, je le répète. Et sa bassinoire, est-ce qu'il la cache ? Non. Alors, ne niez pas l'évidence. Soyez poli et de bonne foi.

— Poli... poli... Voilà-t-il pas que je suis pas poli maintenant, espèce de dégueulasse, de pouilleux. Mêle-toi de ton bisness...

La dispute menaçait de s'envenimer. Le vendeur demanda froidement :

— Êtes-vous marié, monsieur, ou célibataire ?

— Moi, répliqua l'autre un peu décontenancé, moi... je suis veuf.

— Vous voyez, reprit le marchand de graine de lin en prenant l'assistance à témoin, vous voyez, mesdames et messieurs, je l'avais bien prévu, elle en est morte...

Il lui avait rivé son clou ; les rires fusèrent ; l'interrupteur s'enfuit sous les persiflages. Les gardes, du reste, balançaient déjà les cloches qui annoncent la clôture ; les forains pliaient bagage ; les baraques abaissaient leurs ventaux ; les badauds s'égaillaient et, plus haut, les charcutiers protégeaient de papier glacé, plaqué étroitement, la tranche des jambons et des cervelas entamés afin qu'elle ne se dessèche pas. Nous demeurâmes seuls, Ursule et moi. Je profitai lâchement des circonstances, de la confusion de la fermeture, je la déposai contre la grille d'un arbre et je m'éloignai, affectant l'indifférence, la tranquillité de l'âme, sifflotant, les mains dans

les poches, le nez en l'air et considérant le génie de la Bastille, cet ange dédoré du faubourg et des révolutions plébéiennes qui, au sommet de la colonne, allait peut-être changer de pied pour la nuit.

## II. AFANAF

Quand on prononce le mot *faubourg* à Paris, il ne peut s'appliquer qu'au faubourg Saint-Antoine ou au faubourg Saint-Germain ; car il n'y existe, de véritables, que ces deux-là ; les autres ne sont que des excroissances ou des prolongements, des tumeurs industrielles de la ville. Les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Germain, eux, tiennent à sa chair même. Du reste, pas besoin de les désigner nommément. On dit : le faubourg. Cela suffit pour qu'on s'entende. Dans un salon, il s'agit du second, dans un bistrot, de l'autre ; pas de confusion possible. Leur antagonisme assure la variété, l'équilibre et, en définitive, l'unité de la cité. De la rue du Bac aux Invalides, une tradition sommeille et conserve ; de la Bastille à Reuilly, une autre bouillonne et fermente. Diffèrent-elles tant que cela, ces traditions ? Leur vieille inimitié ne les a-t-elle pas soudées indissolublement ? Deux antiques noblesses de sang et de métier, liées par les émeutes, la guillotine et les massacres. Pour moi, rue de Varennes ou de Charenton, je hume la même atmosphère, le même fond national tempéré, là par le communisme, là par l'émigration. Les hommes se ressemblent, en dépit de leurs conditions diverses ; certaines retombées de moustaches, certaines dignités de la face et du comportement, certaines manières de politesse ou de brutalité, certains préjugés sur la nourriture, la province ou l'éloquence ne se rencontrent pas ailleurs. Quand on s'est tellement haï et bagarré, il en reste quelque chose dans la forme et dans le suc. Les deux faubourgs sont des pays de matières honorables, de bois et de pierre, de portes cochères et d'encaustique, de travail ou de loisir individuel et héréditaire, de vicomtes mondains et d'ébénistes syndiqués. Nulle part on n'est plus français que là, on ne connaît mieux le vin, on ne sait mieux frire les pommes de terre, on ne fraternise plus

cordialement, entre deux guerres civiles, contre l'étranger. Les boulevards ont une âme plus superficiellement parisienne ; ici on touche le tuf ou les contradictions se résolvent ; ici se dénoue l'énigme sentimentale de notre histoire, l'âpre lutte entre deux castes séparées seulement par des nuances, quelques meurtres et décollations. Ainsi rêvais-je, accoudé au parapet qui domine le bassin de l'Arsenal et je m'écriai : « O Paris ! ville des urinoirs évidents et des fièvres cachées de l'intelligence... »

Le vent froid, la nuit tombante glacèrent mon élan. Un tâcheron attardé dépeçait à grands coups de masse un rail retentissant ; les bateaux de la Compagnie de navigation Le Havre-Paris-Lyon-Marseille fumaient de la soupe du soir ; l'eau pourrissait sous l'extrême crépuscule ; la péniche *Fraternité*, qui m'avait devancé, était amarrée depuis longtemps déjà, ses côtes de fer contre le quai ; le chien jaune courait sur le chemin de ronde et aboyait à quelque spectre. La femme-pilote, celle qui m'avait inspiré, à l'écluse, tant de songes, fourgonnait un poèle et grillait des harengs qui empuantissaient l'air. Aperçue de haut en bas, elle perdait sa poésie errante, se raccourcissait, devenait lourde ; il lui fallait le glissement, la fuite des champs et des arbres pour lui donner de la beauté ; l'immobilité la privait de ses fards ; hors de son action, comme nous tous, sa raison d'être s'évanouissait, elle encombrait la terre. Une grande paix s'élevait de ce port atone, engourdi, à peine nauséabond. Un homme enveloppé de sacs dormait à même les dalles, au débouché du tunnel. Un morceau de vie primitive, patiente, modelée sur les heures et le soleil, s'incrustait au cœur du quartier foisonnant, à l'éclairage artificiel. La nuit, si insultée et bafouée à moins de cent mètres, recevait ici l'hospitalité, se couchait tranquillement. Paris lui réserve ainsi, avec parcimonie, quelques coins d'asile. Une main frappa mon épaule.

— Hé ! cria-t-on derrière moi, j'ai fini par vous retrouver. Pas sans mal. Vingt minutes que je vous piste. Je vous rapporte votre bassinoire. Bonsoir. L'heure du frichti...

Mon camelot, l'homme de la graine de lin et de la signature authentique, me ramenait Ursule si lâchement trahie, dont le cuivre rougeoyait.

— Monsieur, répliquai-je froidement, je ne sais qui vous a autorisé à vous mêler de mes affaires.

Il fit une grimace de bouderie et, sa nature joviale l'emportant, il s'esclaffa.

— Monsieur ! il m'appelle monsieur ! Mon nom, c'est Afanaf, Jo Afanaf. Ça vient de l'anglais, il paraît. Ça veut dire moitié-moitié. Parce que j'aime partager la différence. Monsieur, ça me déprécie, c'est du tout-venant, c'est pas moi. Enfin, trève de bagatelles. J'entrepose l'engin contre le parapet ; débrouillez-vous.

— Afanaf, dis-je, radouci, voudriez-vous m'obliger ?

— Volontiers.

— Eh bien ! gardez Ursule.

— Ursule ?

— Oui, la chaufferette.

— Elle vous embête. Vous avez peur de votre femme, de votre concierge, vous canez.

— Précisément.

— Comme moi, avec la chambre en chêne ciré. Même qu'ils m'avaient fait crédit, un tiers comptant, le solde à trois, six, neuf mois. Et j'ai pas osé prendre livraison, j'ai filé comme un péteux, dans la montagne, vendre des cravates, des caleçons zéphyr, des barboteuses, tout le bazar de ma bagnole... Alors, votre bassinoire, l'orpheline, je l'adopte ?

Soudain, un double élancement de mon bras gauche me força à fermer les yeux ; un flot de mémoire jaillit en moi ; je me souvins, je vis. Puis, je repris mes sens.

— Afanaf, vous avez parlé de cravates, de caleçons zéphyr, de montagne, de tacot.

— Parfaitement.

— Et ça se passait ?

— Pas l'été dernier, l'autre.

— Et vous ne me remettez pas ?

— Attendez... Ah ! mais... Ah ! mais... maintenant je localise. Vous, l'amoché ! Quelle surprise ! Vous m'avez sauvé la vie.

— Pardon, vous vous trompez. C'est moi, qui vous dois tout.

— Non, y a pas d'erreur. Vous comprendrez quand je vous

aurai expliqué la complication. On dîne ensemble. Pas de refus, je vous emmène. Un petit bouchon derrière les arcades de la ligne de Vincennes ; tranquille et soigné. Je me trouve célibataire pour le moment ; la bourgeoise est à la foire de Troyes ; sa sœur accouche. Elle donne un coup de main à son beau-frère, le démonstrateur du tue-blattes-cafards, l'infaillible, l'antiseptique, le parfumé.

— Comment? Je ne saisis pas. Vous m'invitez et...

— Sans importance. Venez. Je me charge de la bassinoire. Vous, débarrassez-moi de ma valise, de mes locaux industriels. Ça ne se remarque pas ; ça ne vous fera pas de honte. Pas de façons ; on est des copains.

De ce jour date mon amitié avec Georges Larifle, dit Jo Afanaf. Que de chemins nous avons parcourus ensemble entre les entrepôts de Bercy et la Nation, les Quinze-Vingts et Picpus ! Que de tournées sur le zinc, avenue Daumesnil, de chopines d'Auvergne chez les Corréziens, pour arroser le graton, de coups de picolo *Au rendez-vous des Bugistes*, de pastis de Marseille, les jours de débauche, au voisinage de la gare de Lyon ! Je me souviens surtout d'un caboulot du passage Stinville, du côté de Reuilly, non loin de l'église Saint-Éloi, dans le quartier des menuisiers, de la varlope, du contreplaqué, du siège et de la moulure. Crépi à la chaux, d'un bleu verdi par le temps, une treille de vigne ornait sa façade basse ; le patron, un Piémontais, donnait aussi des leçons d'accordéon ; l'enseigne, rose et épinard, décorée de molles arabesques, portait cette belle raison sociale : *A l'amitié, Giuseppe, successeur*. Personne ne s'aventure, le soir, dans cette venelle de village. Les ateliers fermés ne se distinguent qu'à leur odeur de colle forte au bain-marie qui persiste bien avant dans la nuit ; des courettes s'ouvrent, où sèchent des faisceaux de planches appuyés au mur, des piles bien entassées, des tours carrées bien aérées, le fil de chaque rang perpendiculaire à celui de l'autre ; le vent y circule, se charge de baumes ligneux, de sève des forêts ; il y a même des troncs noueux, en grume, couchés sur le sol, comme à l'approche d'une scierie de campagne. De l'oreille on cherche le torrent, la morsure des dents d'acier sur la fibre et le cœur. D'autres fois, nous allions au *Canon de Charenton*, au *Zouave de Mont-*

*gallet* (il y en a deux, le *Vieux* et, en face, son concurrent, le *Vrai*), ou bien encore à *l'Artilleur d'Aligre*, aux *Vainqueurs de la Bastille*.

Car ce quartier antimilitariste fourmille d'évocations de guerres, d'insurrections, de barricades ; il n'a pas cessé d'être communard et cocardier ; on y a l'habitude d'entasser les pavés et de mourir par le sabre et les balles en criant des choses que personne n'entend, à cause du bruit et de l'embarras, et que recueillent les légendes. Dans l'intervalle des batailles de carrefour, des déportations, des cortèges à pancartes et à slogans belliqueux, pacifistes et humanitaires, on rabote, on tourne, on tape du maillet sur le valet d'établi, on s'enivre de phrases imprimées, d'affiches rouges, des exhalaisons des copeaux, de beaujolais et de térébenthine. Les murs parlent de Moscou, de la Chine émancipée, de l'Espagne républicaine et, aussi, au front des maisons, de Henri II, de Louis XIV, de Louis XVI. Ce ne sont plus des noms de rois, ce sont des styles que le moderne refoule peu à peu, mais qui s'accrochent et tiennent, qui chevillent le faubourg au passé. Partout le droit divin plonge aux sources du peuple ; la Bastille se dresse toujours devant ces hommes durs et débonnaires, railleurs et fanatiques ; ils entendent encore les tambours du brasseur Santerre et quand, après avoir bu, ils s'essuient la bouche du revers de la main, avec la satisfaction de *la belle ouvrage faite*, on se demande s'ils viennent de finir un bahut, une crédence ou de démolir une Restauration. Faubourg Saint-Germain, la monarchie épouse moins la rue ; les gens ont moins ses formes dans le sang et la sueur de leurs paumes ; ils la célèbrent, elle ne leur sort pas de la peau, fût-ce en émeutes.

J'ai reconstitué la biographie de Jo Afanaf, par bribes et morceaux, à l'arome des raphaël-citron. Ce qu'il ne m'a pas révélé, ce qu'il ne sait pas lui-même, je l'ai audacieusement interpolé. Tel quel, comme je l'ai bâti et achevé, il me paraît terriblement ressemblant à lui-même. Né aux environs de 1905, au *cintième* d'une grande maison tracassière et puante des Quinze-Vingts, au fond d'une cité manufacturière, il a joué, enfant, avec des bouts de planches, des déchets de baguettes d'encadreur et distingué la feuille d'érable de la loupe d'orme, le macassar du palissandre avant d'épeler ses

lettres. Il a appris à la laïque à lire et à se méfier de Dieu, allié des patrons, inféodé au clan des jaunes et briseur de grèves. La mère vernit, le père travaille à domicile ; le grand-père était *trôlièr*, offrait ses armoires à la foire aux jambons, boulevard Richard-Lenoir, ou les confiait, pour les grands magasins, aux commissionnaires auvergnats qui le pressuraient. Il avait fait le coup de feu à la Commune, avait été laissé pour mort rue de Lappe ; il appelait son pot de chambre le *Versaillais*, employait des mots anciens comme mastroquet, racontait des histoires de réfractaires, Dombrowski, Louise Michel, Garibaldi, Spartacus, crachait de biais quand il citait M. Thiers, le père Transnonain. On l'aimait et on se moquait de lui ; on le surnommait Sans-Quartier, le Blousier, le Choutier, le Fédéré, selon les jours, ce qui ne lui déplaisait pas. Il estimait les socialistes d'aujourd'hui froids et embourgeoisés, matérialistes, un peu séminaristes et cafards. Et l'aïeul, celui de 48, éborgné par un lignard de Cavaignac, et les autres, que j'imagine, le démolisseur de la Bastille, l'honnête incendiaire de la fabrique de Réveillon, Afanaf n'y pense pas, il les loge en lui. Son père a été tué à la dernière guerre, à la suite d'une bravade. Monté sur le parapet de la tranchée, il a hurlé : « Vive Wilson ! » Une mitrailleuse allemande l'a fauché. Il a agonisé, admiré par les copains, engueulé par l'adjudant, pour une idée vague et oratoire. Un vrai trépas d'homme du faubourg, le pendant du casoar des saint-cyriens.

Puis la misère, le cirage ; la mère succombe à cet ennui désespéré, à cette sombre acceptation du destin qui sont la neurasthénie, sans éclat et sans remède, du pauvre. Afanaf se débrouille. On ne lui a pas donné de métier ; la régularité lui inspire une sorte d'horreur ; la vieille chaîne des artisans, des manuels se casse ; il se détourne, malgré lui, de ses ancêtres, ne gardant que leur expérience séculaire du pavé de Paris. L'absence du père, le désordre de l'époque l'ont voué au hasard ; l'Europe souffre d'une crise du métier, de l'apprentissage, vogue à l'aventure ; les races se nient. Pourtant le garçon subsiste, par miracle. Il a le sentiment confus, à la fois d'une supériorité, parce que rien ne l'attache, et d'une déchéance, parce qu'il ne tient à rien. Un camelot le

prend en amitié et l'instruit. Il possède le sens inné du vocabulaire de grand vent, de l'image populaire ; il a percé d'outre en outre, grâce à sa carrière d'expédients, le public, sa vanité, sa ladrerie, sa méfiance, sa jobarderie, sa versatilité, la difficulté de l'ébranler et, ensuite, sa ductilité moutonnière. Il aiguise son œil, se fournit de lieux communs, de trucs, d'intonations et de prosopopées. Un jour, ayant tout appris, son maître à l'hôpital, il vole de ses propres ailes. Éblouissant de faconde, pathétique, irrésistible, il obtient sur parole, événement rare dans la profession, et surtout pour un débutant sans surface, d'un grossiste du Temple, un lot défraîchi, hors de mode, implaçable, de lapins sauteurs et d'hameçons radio-actifs. Il le place. Premier capital, premier succès suivi de hauts et de bas, de déroutes et de triomphes. Les aléas, les discussions avec la Préfecture de police, les tracasseries des flics, le travail à la sauvette, la pluie, la neige, la politique et les catastrophes qui plongent le client au sein du journal, le rendent aveugle et sourd au posticheur. Enfin, cahin-caha, ça boulotte. Comme dit l'autre, on se coupe, on se divise, on se ramasse, on aura toujours le temps et l'occasion de mourir.

Un soir, passage Stinville, nous fûmes pris tous deux d'une grande mélancolie. Du printemps et de la tristesse flottaient dans l'air. Giuseppe pompait sans courage la musique de son accordéon ; un chien aboyait ; les troncs d'arbres et les planches évaporaient doucement leur sève ; j'avais au fond de la gorge un revenez-y de parmesan et de chianti. On se sentait ballonné de soi-même ; on avait envie de déborder sur le monde. Afanaf, en dépit de l'apparence, est d'une nature plutôt renfermée ; il distribue son écorce brillante aux passants, aux gogos, mais son noyau intérieur, il le barde d'ombre, de silence. Il avait toujours évité de s'étendre sur soi-même, reculé l'explication qu'il m'avait promise et que je n'osais lui rappeler. Pourtant ce soir-là, où nul n'eût pu s'empêcher de se dégonfler, de se vider, il me prit par le bras et se confia :

— Vous ne pouvez pas deviner la chandelle que je vous dois.

J'étais à un moment noir ; je n'avais plus de prise. Une vraie chique. Des fois je ne trouvais plus la suite des mots, je laissais tomber le boniment en rendant la monnaie. Mauvais signe. Faut vous dire que ça ne marchait pas fort avec Lisa et que j'en avais cent kilogrammes sur la patate. J'étais au-dessous de moi ; tout tournait en vinaigre, en eau de boudin. Jusqu'à cette époque, j'avais jamais aimé une femme. Oh ! bien sûr, j'avais pas mis ma fleur sous globe. Mais rien de sérieux ; des femmes qu'on a à l'épate, au baratin ; après, bonsoir, on a frotté, on s'en va. Tout de même, le plus malin n'y coupe pas. Un jour, je suis tombé en arrêt, rue Saint-Antoine, près de l'église Saint-Paul, à l'endroit des boutiques de lingerie, de bonneterie, sur les quatre heures. Une vendeuse attirait les ménagères, les groupait, les excitait en essayant sur elle-même les attifiaux. Une femme-camelot, quoi ! à notre manière, pour magasins sédentaires et patentés. Ce que racontait Lisa, bien sûr, je ne pourrais pas vous le répéter. Elle faisait mousser sa salade, comme moi, rien de plus. Pourtant ça me sidérait ; je n'avais plus le cran de décoller. Le coup de foudre, on ne devrait pas rigoler de ce terme-là. Il me semblait que jamais de ma vie je n'avais guigné une femme, ou que celle-là c'était une à part, hors série, d'un autre sexe. Je me souvenais de ma mère et de sa photographie en mariée, du grand-père, le Blousier, de Wilson qui m'avait fait orphelin, d'une actrice de cinéma. J'étais plus seul. Je me souvenais de tout et je ne pensais à rien. J'aurais cru que toute ma vie, depuis le biberon, s'engrenait pour m'amener là, près de l'église Saint-Paul, devant cette fille qui enfilait ses bobards, qui déployait le linge, qui tentait les sous du petit monde, qui souriait, qui persuadait à toutes ces rombières, à toutes ces mochetés, qu'elles seraient aussi aguichantes que la bonisseuse quand elles auraient la blouse ou le coupon de crêpe-satin qu'elle drapait sur sa gorge, sur ses épaules. Je ne bougeais plus ; j'étais médusé, avec des jambes en chevingomme. Elle, elle paraissait pas me voir. Peut-être bien qu'elle me voyait tout de même. Les femmes voient tout et on ne voit jamais qu'elles voient. Voilà pourquoi nous sommes tellement handicapés par rapport à elles. Bref...

Il se tut. Nous avions descendu la rue Montgallet, traversé l'avenue Daumesnil, route jadis, aux temps préhistoriques, des mammouths, voie aujourd'hui des cortèges myriapodes, des rassemblements populaires, promenoir toujours des troupeaux monstrueux. Nous avions côtoyé la mairie du XII^e^, pris la rue du Charolais empouacrée de la fumée des locomotives, dévalé le large glacis du boulevard de Bercy, passé sous je ne sais combien de ces ponts de fer obliques, lancés au-dessus des chemins, sonnants de roulements de tonnerre, et qui barrent si sinistrement le ciel et les perspectives du quartier. Nous touchions aux Entrepôts, sombre et vaste parc d'arbres, de platanes surtout et de futailles. Les douves vineuses nous embaumaient, au lieu des madriers et des voliges au séchage. Afanaf continua :

— Bref... Vous avez remarqué qu'on se sert de ce mot quand on en a long et lourd au bout de la langue. Bref, je me sentais pincé, coincé ; je renâclais et je me soumettais d'avance. Saisissez si vous pouvez. Y a un bon Dieu. Pas celui des curés, bien sûr ; un autre, plus à gauche. Les maîtres d'école ne savent pas tout. Ou bien ça serait à se taper la tête au plafond. Lisa avait un tailleur à dessin de pied-de-poule, blanc et vert, dernier cri, un nez un peu à la retroussette, des yeux de cabri, un corps moulé, fin et à fossettes, bien balancé et mignon ; du doux et du vaillant. Et rien à lui reprocher pour le sérieux et le turbin ; elle n'escroquait pas le patron ; elle se jetait au boulot comme le canard à la rivière. Ça, ça ne trompe pas, ça prouve l'honnêteté et la gentillesse. La mode commençait à revenir au tandem ; j'essayais pas de m'empêcher de nous voir tous les deux, en chandail amande, avec des culottes bleu marine, une machine à émail d'un vert assorti, des bottes de fleurs des champs au guidon et au croupion de la selle. Ah ! ça filait, le macadam ! Et l'auberge, le saucisson, le rosé, le roupillon dans l'herbe, le muguet et le coucou, les bras blancs, la petite mèche à la brise... Des folies. On a un drôle d'engin dans la cervelle, une usine à fabriquer le bonheur et le cafard, selon qu'elle gaze ou qu'elle grippe. Bref... vous me croirez peut-être pas, mais, à cinq heures, j'étais planté au faubourg, accroché par les étalages de meubles. J'avais donc passé

la Bastille sans m'en apercevoir, en rêve, groggy. C'est pourtant pas le pays des songes, cet endroit là ! Je regardais les salles à manger, les cosy-studios, les chambres, les buffets, les canapés-divans. La rue du bois uni, ronceux ou ramageux ; il vient de partout, de France, de Norvège, d'Amérique. Les rabatteurs, toujours à l'affût du trottoir, me visaient. Ils ont le flair, ils devinent de loin le client, celui que l'idée asticote de se mettre chez soi, avec une femme naturellement. On pense choisir, et la femme choisit au dedans de vous, même si elle ne se doute de rien. Leur vie à toutes, aussi des traînées, ça se passe à rêver de la table de nuit-liseuse, du frigidaire perfectionné, du lit. Pour ça, peut-être, que, faubourg Saint-Antoine, on ne peut pas y baguenauder sans penser à une femme, à un amour qui ne serait pas express, comme à l'automatique, qui durerait. Le bois, quoique j'aie dégénéré, que je ne sois qu'un truand, c'est ma partie, à cause des vieux, à cause du sang. Une belle bille, un contour galbé, ça me donne du contentement. Je voudrais pas clamser dans la ferraille. Chacun son goût, ses préjugés. Les rabatteurs me zyeutaient ; ils font le tapin à leur manière. Sans être riche, j'ai de quoi, quelques billets, un petit matelas. Eh bien ! avant la fermeture, toujours sans me rendre compte, toujours groggy et dans les pommes, j'avais commandé une chambre moderne en chêne ciré, avec armoire à trois portes, dans les treize cents. Le patron avait fait travailler le grand-père, à l'époque ; il m'accordait des facilités de paiement, moitié comptant, moitié à trois, six, neuf mois, livraison à ma convenance et, en prime, un bateau de verre, garni de ses voiles et de ses cordages filés. Voilà ; il ne me restait plus qu'à me procurer un logement convenable et à décider Lisa, dont je ne savais pas encore le nom, que je devinais bien qu'il ne m'écorcherait pas les gencives. Mais le bonheur, ça serait trop beau s'il vous faisait tout de suite heureux ! Faut le gagner.

Nous remontions le fleuve, le long des grilles des Entrepôts de Bercy où des architectures de tonneaux gerbés, des cottages, asiles pour les crus fameux, se nichent dans la verdure épaisse, où les chemins ont des noms illustres, Pommard, Saint-Émilion. Une ivresse légère, assoupie, flottait entre les bar-

reaux de fer ; la fraîcheur de l'eau baignait notre droite. Les magnifiques rangées de platanes nous abritaient sous une nef ogive, basilicale. Les arbres du bord de la Seine s'abreuvaient à son flot ; ceux de notre gauche plongeaient leurs racines dans un sol trempé du vin des provinces glorieuses. Égaux en force et en beauté, ils ne fournissaient aucun argument à l'abstinence ou à la bouteille ; le vent de la nuit chantait impartialement parmi les feuillages les louanges de l'onde primordiale et du jus de la vigne.

— Ça boumait, poursuivait Afanaf. Oh ! pas un incendie, non, ça mijotait plutôt, à petit feu. Le détail, vous le devinez tout seul. J'avais appris le nom de Lisa, son domicile, près du marché d'Aligre. Un jour, à la Bastille, devant la gare de Vincennes, je lui avais parlé, après avoir manqué douze fois l'occasion. J'avais fini par me dépanner, par dominer ma frousse, ma tremblote. Bizarre, hein ! Moi, le culotté, le baratineur, le marchand de pianos, une femme me tranchait le sifflet, me rendait muet comme la carpe, timide comme le moineau sans plumes. Tout de même j'y étais allé ; j'y avais dit je ne me rappelle plus quoi. Puis on s'était retrouvé par hasard ; le hasard a bon dos. Tous les deux, des gens pourtant à la langue bien pendue, au filet bien coupé, on ne savait jamais quoi se raconter. Le temps, l'averse, une allusion au métier, un : « Ça serait dommage qu'il pleuve dimanche », un : « Cette chaleur n'est pas de saison », voilà tout ce qu'on tirait l'un de l'autre. Ça suffisait. Puisqu'elle ne pouvait rien sortir d'elle, pas plus que moi de moi, il se passait quelque chose à l'intérieur. Malgré cette idée, je ne me risquais pas à trop conclure. Je ne pipais guère. Des phrases qui servent pour le commerce, la matérielle, le bisness, comment les employer à un truc si différent ? Et je n'en connais pas d'autres. Elle non plus, peut-être. On évitait aussi de se regarder, sauf par erreur. Et si on se regardait, on rougissait comme des idiots. On ne se touchait pas ; par moments on se rapprochait peu à peu, mais il restait toujours un centimètre entre nous. Ce petit espace, c'était un gouffre ; il me donnait le vertige ; le jour où on ne le respecterait plus, où il fondrait de lui-même, le monde ne serait plus le monde. Naturellement je lui avais caché l'histoire de la chambre à

coucher à crédit. Ce mystère-là me ravitaillait de courage ; il m'obligerait un jour à demander à Lisa de se mettre en ménage avec moi. Le grand plumard en chêne ciré, je ne pourrais jamais l'occuper tout seul. Et la glace... Non, pratiquement, de sang-froid, maintenant il me fallait une femme. Et comme je n'en avais pas d'autre de possible que Lisa... Je m'embobinais moi-même, je m'influençais, je me cherchais des raisons raisonnables. La chambre à coucher, elle me servait de fétiche. Un matin, au faubourg, sans en avoir l'air, je la lui ai montrée.

« — Pas mal, hein ! Un vrai nid d'amoureux. Et ça dure toute la vie. »

» De prononcer ces quatre mots, j'en suais d'angoisse. Le rabatteur me surveillait du coin de l'œil. Ces gars-là, ils ont de l'astuce, de la psychologie ; ils ne gaffent pas souvent. A force de débiter des tables, des lits, ils comprennent l'appétit, le besoin, les rêves des hommes ; ils ne proposeraient pas du bois de rose à celui qui est né pour le noyer ; ils flairent le moment de parler et de se taire, de s'effacer et de se trouver là. Lisa n'avait pas bronché. Le chêne ciré ne l'impressionnait pas ; elle s'était assombrie. Un peu plus loin, elle me quitta en me fixant un rendez-vous pour le lendemain, square Trousseau.

Afanaf s'arrêta contre la grille des entrepôts. Un rayon de lune frappait un wagon noir égaré, le triangle blanc d'un pignon ; le parc où aboutissent les vendanges répandait une ombre et une tranquillité un peu saoulante de chai. Le nez me piqua, j'éternuai.

— A vos souhaits ! fit poliment mon compagnon afin d'enchaîner. Le lendemain vers dix heures, il n'y avait pas foule au square Trousseau. La presse des mômes et des retraités ne s'installe que l'après-midi. Lisa était assise sur un banc, près d'un tas de sable, et un enfant de quatre ans, un beau petit garçon râblé, jouait avec sa pelle et son seau. J'ai compris ; j'ai dû pâlir. Elle me dit à voix basse :

» — Un jour ou l'autre, il aurait bien fallu que vous l'appreniez.

» Je fourrageais la terre de mon pied. Un coup dur, un coup de massue ; il me semblait que tout s'abattait, les murailles

et le kiosque à musique ; les cornes des autobus, elles couinaient loin, au diable, dans un pays que j'aurais quitté. Je demandai machinalement :

» — Et le père ?

» Juste la question à ne pas faire. Elle haussa les épaules tristement :

» — Pourquoi me demandez-vous ça ? Enfin... Du reste, vous l'avez vu.

» — Où ?

» — A la foire du Trône.

» Je me rappelai un moment, un moment pas agréable. Cet individu, j'avais le pressentiment qu'il me vaudrait du malheur. Mais on oublie vite. C'était un soir que je promenais Lisa, place de la Nation, jusqu'à la porte de Vincennes, un lundi de Pâques. Nous entrions gratis dans les baraques, parce que j'ai, autrefois, travaillé pour les forains, que j'ai aboyé pour Mohammed, aux *Danses d'Orient*, pour les *Frères Lucifer*, que j'ai annoncé *Djita*, la femme aux yeux de velours et au nombril dévoilé, les motocyclistes du *Cylindre de la Mort*. Qu'est-ce qu'on n'a pas fait dans sa vie ? Les gens de l'entre-sort sont fidèles ; ils nous invitaient. Y avait aussi une *Belle au bois dormant*. Ça m'a toujours répugné, ce truc-là. Deux pauvres poules dans un pieu qui bascule ; des garçons qui s'acharnent avec des balles de bois sur la cible ; quand ils font mouche, la poule, la rose ou la bleue, chavire et on la voit qui se ramasse en liquette courte ; le populo rigole et se rince ; c'est sauvage et brutal. Un individu tapait comme un sourd et réussissait presque à chaque balle. Un tombeur, de la sale espèce. Des épaules carrées, une chemise violette à dessins rouges, un nœud papillon, un chapeau tabac, des souliers jaunes, tout le harnais, et une figure de gouape, un mouvement de guinche même quand il ne bougeait pas. A chaque dégringolade de la malheureuse il avait une façon de se rengorger, de bomber, de boire l'admiration qui vous déprimait le cœur, qui vous fadissait la salive.

» — Filons, que je déclarai, il me dégoûte.

» Lisa n'avait rien répondu, mais elle courait presque et elle était comme en transe. On avait cavalé jusqu'à hauteur de la parade du cirque, un spectacle bon enfant et attractif.

Lisa s'essuyait le front ; pourtant il ne faisait pas chaud. On se sentait gêné... Maintenant, là, square Trousseau, je comprenais. Le père, c'était lui. Elle en avait peur ; elle tremblait rien que de se souvenir. Je bredouillai :

» — Ah ! oui, celui de la *Belle*...

» Mais je ne continuai pas. Elle avait pris par la main le môme qui ne voulait pas lâcher son sable, ses pâtés.

» — Viens, mon Coco.

» J'aurais dû la retenir, je ne pouvais pas ; je l'ai laissée filer ; j'étais frappé, électrocuté. A mon garni, une lettre m'attendait. Un événement ; je n'en reçois guère. Le gros Charles, un copain, m'écrivait qu'il avait une bonne affaire dans le sud-ouest. Une Ford, un assortiment de marchandises, un tracé de marchés, de patelins de rapport, une clientèle d'indigènes et, à la saison, de baigneurs pas trop exigeants, pas trop arrogants, de touristes. Charles se trouvait remisé à l'hôpital de Carcassonne avec des côtes défoncées et une luxation du bassin, à la suite d'un méchant dérapage sur un terrain crottineux. Bien fadé, il ne serait pas d'aplomb et capable de tenir la fatigue du métier avant l'automne ; il me proposait une combine. Le marmot et l'histoire du tombeur des *Belles* m'avait retourné le sang. Le soir, je m'embarquais pour Carcassonne. Voilà comme je vous ai connu.

— Ah ! dis-je, j'ai eu de la chance que vous soyez là-bas. Sans vous et le fabricant de berlingots...

— Une sacrée saison, interrompit Afanaf. Je bossais, je gagnais du fric, je n'en avais pas d'agrément. Une idée fixe me turlupinait ; j'arrivais pas à la chasser ; elle me trottait. J'étais deux hommes, un qui soldait des cravates et des pull-over, un autre qui vivait comme engourdi par le malheur, l'obsession, qui avait du coton dans les oreilles et, dans les yeux, du vague, un brouillard de la forme de Lisa, avec un mioche accroupi sur le sable. Le voyou, le salopard se glissait aussi à travers ces visions. Je suis pas sanguinaire, mais j'aurais voulu le tuer, ou périr, moi. Ces montagnes, ces routes à précipices, à tournants en épingle à cheveu, qu'un pauvre diable de colporteur et sa bagnole y démolissent un parapet, se bousillent dans le trou, qui s'occupera de l'accident ? Un fait divers du journal local, un déplacement de

gendarmes, quelques potins de veillée et d'apéritif. Ça devenait mauvais pour moi. A la surface, on ne s'apercevait de rien. Mes boniments coulaient toujours comme l'eau de la fontaine, seulement je ne les entendais plus ; un autre les prononçait. Par bonheur — excusez — par bonheur vous avez glissé sur la plaque de fer où il y avait de l'huile. Je vous ai vu par terre, fracassé, au bas des marches de pierre, qui pouviez plus vous relever, et pâle comme la mort. Alors, avec le marchand de berlingots, on vous a chargé sur le tacot, on vous a conduit franco de port à la clinique, on vous a remis à la religieuse ; on n'avait pas gâché de temps. Représentez-vous ce que ça représente. Une décision, j'en avais plus pris depuis des semaines. Donc j'étais encore capable d'une décision. Et votre figure blanche, votre figure de bousillé qui veut vivre, qui n'a plus l'usage de ses membres, mais qui a encore celui de sa volonté, elle se mêlait à mon cauchemar, elle effaçait l'idée fixe. Comment vous expliquer ça ? Maintenant, j'entendais mes paroles. Quand j'empochais, quand je comptais la recette, à l'auberge, je pensais à la chambre à coucher à crédit que ça aiderait à payer, dont il faudrait bien prendre livraison, à Lisa. C'est pas la Lisa d'il y a quatre ans que j'épouserai, c'est celle d'aujourd'hui ; je ne me mariais pas à un passé, non, je me mariais à un avenir. Est-ce qu'elle fouinait dans ma vie, elle, est-ce qu'elle me reprochait les choses pas catholiques, les petits machins que j'avais sur la conscience ? Et parce qu'un salopard... Mais non, il n'existait pas. La vie, ça se recommence où on la prend. Les yeux de Lisa, sa manière de boulonner, près de l'église Saint-Paul, sa franchise, ça ne pouvait pas me tromper. Elle n'avait même pas eu la tentation de mentir, de me cacher quelque chose, de se dérober à l'obstacle. Alors... Un mois plus tard j'ai repassé par le pays où vous aviez ramassé votre gadin. Je vous ai observé, de loin ; vous ne vous doutiez de rien. Vous vous baladiez, vous aviez de la couleur et de la santé ; vous portiez gaillardement vos membres et tout ce platras qui vous chargeait ; vous vous recolliez en douce ; vous fabriquiez de l'os et de la vigueur ; vous aviez seulement la mine un peu ailleurs de ceux qui font un grand travail au dedans, une espèce de soudure autogène, des femmes qui portent ou qui nourrissent,

des inventeurs. La santé, c'est une épidémie contagieuse. Moi aussi, par imitation, mes fractures se consolidaient. Je n'avais plus peur des précipices ; ils ne m'attiraient plus ; les parapets ébréchés ne me souriaient plus. Vous avez regardé un moutard qui lançait un bout de carton, un navire pour lui, au ruisseau et courait après. Un moutard de quatre ans, râblé. Bref, en septembre, quand Charles a été guéri, et moi itou, on a partagé les bénefs et je suis rentré à Paris. Tout me paraissait beau après la province, la cambrouse. J'ai pas le cœur paysan; le bled ça ne me plaît que pour le dimanche, pour les sorties ; toute la semaine, ça devient languissant. Le métro varie. J'étais tranquille, résolu. A quoi? Je ne le savais pas encore. Un matin, le lendemain de mon arrivée, je flânochais au faubourg. J'ai rendu visite, sans préméditation, à mon fournisseur de mobilier ; je lui ai payé un bon acompte. Un peu plus loin, j'ai poussé le portillon du square Trousseau. Et si Lisa était partie, ne voulait plus de moi ! Cette inquiétude, ce tracassin me venaient pour la première fois. Ça m'a fichu une émotion ; je me suis appuyé à un arbre. Puis j'ai ouvert l'œil. J'ai respiré ; elle était bien là, avec le marmot. Je l'ai abordée comme si de rien n'était, je lui ai dit :

» — Bonjour, j'ai eu une tournée dans le Midi ; elle m'a retenu plus longtemps que je ne pensais. J'ai rapporté une babiole pour l'enfant...

» Alors j'ai tiré de ma poche un petit bateau. Parce que j'ai oublié de vous renseigner, mais j'avais acheté le navire, en passant, à un bazar, par distraction, sans supposer à qui je le donnerais. On a dîné ensemble, Lisa et moi ; je lui ai payé le cinéma. Deux jours plus tard, on est allé à la mairie. Et quand le scribouillard nous a demandé :

» — Avez-vous des enfants à légitimer?

» J'ai répondu :

» — Oui, m'sieu, un.

» Lisa m'a serré le bras. Ça signifiait beaucoup. Nous autres, n'est-ce pas, on jaspine à longueur de journée, alors, ensemble, on ne bavarde guère, on rattrape son arriéré de silence. Vous voyez ce que je vous dois, à vous et à votre culbute. Les choses, des fois, qui n'ont pas l'air d'avoir de rapport, elles se correspondent drôlement. On a pris livraison de la

chambre. Le bonheur, ça ne se raconte pas. Lisa revient la semaine prochaine de Troyes avec le petit. On le mettra dans le meuble ; il fera quelque chose de bien, un ensemblier peut-être ; il a du goût pour le dessin ; il copie déjà la verdure de carotte et le pot à moutarde, et ressemblant. Vous saisissez, la tradition de famille. Un truand comme moi toutes les trois ou quatre générations, ça suffit bien, pour l'intermède. Les jours de manifestation je le hisse sur mes épaules ; sa menotte tire ma casquette et mes cheveux ; il est accrocheur ; je lui montre les célébrités de la politique, les grandes gueules, les tribuns, comme on dit. Chez nous on fabrique des révolutions et des armoires, de père en fils ; on empêche les capitalistes de dormir dans les lits qu'on a assemblés. Le quartier veut ça. »

ALEXANDRE ARNOUX

---

# MÉRIMÉE ET RÉMUSAT

## (LETTRES INÉDITES)

C'EST à la fin de l'année 1824 que Charles de Rémusat, alors âgé de vingt-huit ans, vint se joindre au groupe d'écrivains et d'artistes que Delécluze réunissait, le dimanche matin, dans le « petit grenier » qu'il occupait au cinquième étage, rue Chabanais, n° 1.

Des publications sévères, au *Lycée*, aux *Tablettes universelles*, avaient porté le jeune homme à la tête de la jeunesse libérale, aux côtés de Royer-Collard, de Guizot et du duc de Broglie. Sa vivacité, comprimée dans ces dissertations doctrinaires, éclatait au contraire dans les salons, en fines railleries, apportant à la doctrine l'élément gai qui y manquait absolument, et Charles de Rémusat ne craignait pas de s'abandonner aux compositions légères où l'entraînait son naturel enjoué, moqueur et malicieux. « C'est un gamin sérieux ! », dira Balzac. Aussi, lorsqu'il paraît dans le grenier d'Étienne Delécluze, c'est pour y lancer les gais refrains de chansons, à la manière de Béranger, comme *le Vaudeville politique*, *le Néophyte doctrinaire*.

Momentanément éloigné de l'activité politique par le résultat des élections de 1824, qui avaient marqué l'écrasement du parti libéral, le jeune homme se donnait à la critique littéraire dans *le Globe*, qui venait de se fonder, et se jetait avec ardeur dans la lutte, contre le système dramatique et classique, que menait Stendhal, essayant sur l'auditoire réuni par Delécluze les effets de son *Racine et Shakspeare n° II*. Charles

de Rémusat devait ainsi nouer de solides amitiés avec les collaborateurs du *Globe* et rencontrer Prosper Mérimée. Il en a gardé le souvenir dans une page de ses *Mémoires inédits* [1] :

« Le maître de la maison [Delécluze], d'abord peintre, élève de David, sur lequel il a fait un ouvrage amusant et instructif, était un homme du commerce le plus sûr et le plus agréable, d'une instruction rare et variée, d'un goût élevé, délicat, un peu capricieux dans tous les genres, aimant tous les talents et tous les arts, écrivant surtout avec distinction dans un mauvais style. Malgré un fond de doctrines classiques, il tenait alors une sorte de cénacle de critiques romantiques, sans l'être précisément lui-même. Beyle aimait à y débiter, avec assez d'apprêt et un singulier mélange d'afféterie et de cynisme, ses paradoxes tour à tour fins et vulgaires. Un homme d'esprit, son ami, M. de Mareste, y parlait bien de peinture et de musique. Je crois que c'est Beyle qui y amena Mérimée, alors fort jeune, et qui nous y lut *les Espagnols en Fionie* avant qu'ils fussent imprimés. Le dirai-je? C'est là que je vis pour la première fois un jeune homme maigre, à traits fins, un peu maladif, à cheveux blonds, clairs et frisés, et dont les yeux faibles étaient encore éteints par ses lunettes. Il avait rencontré Beyle en Italie, appris, dans sa conversation, à raisonner sur les arts et la poésie et débitait avec précision, avec justesse et un peu d'acharnement, des théories absolues et des condamnations *au maximum* contre le genre classique. Il me parut un disciple servile et un peu sec de l'école de Stendhal, un dilettante de romantisme qui ne se souciait pas d'autre chose. Ce petit jeune homme frêle et crépu n'était pas moins que mon intrépide ami Duvergier de Hauranne... »

Stendhal avait, en effet, lu chez Delécluze, le 13 février 1825, la deuxième partie de son pamphlet sur le romantisme, bousculant les traditions de la tragédie classique. Faire des drames en prose devint alors une passion, une mode même, et Charles de Rémusat lisait bientôt (22 février 1825) chez Dubois, le directeur du *Globe*, un drame en cinq actes : *l'Insurrection de Saint-Domingue*. Mérimée n'assistait point à cette lecture. C'est le 13 mars que le jeune homme, accompagné de

1. Communiqué par madame la comtesse de Coral.

J.-J. Ampère et de Sautelet, vint pour la première fois rue Chabanais, porteur d'un « ouvrage dramatique fait d'après les principes dits communément romantiques ». *Les Espagnols en Danemark* et *le Ciel et l'Enfer* furent produits en petit comité (14 et 27 mars), puis devant un auditoire plus nombreux, le dimanche de Pâques 3 avril 1825. Rémusat, présent à une troisième lecture, « parut très frappé du talent de son rival », qu'il rencontrait probablement pour la première fois ; car Mérimée, avant le succès du *Théâtre de Clara Gazul* (27 mai 1825), n'apparaît guère dans les salons où fréquente assidûment « l'élégant » Charles de Rémusat ; on ne le voit pas chez M. de Tracy, par exemple, en compagnie des frères Thierry, de Victor Jacquemont et de Stendhal.

Jeune homme de vingt-deux ans tout à fait inconnu, Mérimée n'est pas de ceux que l'on remarque dans le salon du duc de Broglie, dans celui de M. de La Fayette, et peut-être même n'y a-t-il point encore accès. Dans ces salons, en revanche, Charles de Rémusat tient le premier rang : brillant, impétueux, ouvert hardiment aux idées nouvelles, un peu « musqué » toutefois au gré de Stendhal, qui lui trouve « beaucoup d'esprit et encore plus d'affectation ».

Entre Mérimée et Rémusat, durant les dernières années de la Restauration, il n'y eut pas de contact étroit. On ne peut parler ni d'amitié, ni même de camaraderie. Au *Globe*, où Rémusat collabore activement, Mérimée n'a guère écrit. Il connaît M. Dubois « tout juste de vue » et n'est point convié aux réunions de la rue Saint-Benoît. Certes, Rémusat suit avec intérêt la marche du « jeune écrivain », mais il marque la distance, et, quand il rend compte de *la Jaquerie* et de *la Famille de Carvajal*, sa critique tombe d'un peu haut et ne ménage pas les reproches « pour la recherche de l'ignoble et l'affectation du laid ».

Puis Rémusat est repris et absorbé par la lutte politique, pour laquelle Mérimée a peu de goût. La révolution de juillet, qui fait de l'auteur de *Mateo Falcone* le secrétaire du comte d'Argout, met Charles de Rémusat à la direction des affaires publiques. Il est, avec Ludovic Vitet, l'auxiliaire habile et écouté de Casimir Perier, puis le conseiller discret, mais influent, du duc de Broglie, de Thiers et de Guizot, tandis que

Mérimée mène la vie joyeuse, scandalise les gens moraux, écrivant ses meilleurs contes.

Pendant plus de dix ans, les deux hommes vont vivre dans la même société, fréquenter les mêmes salons, nouer des amitiés communes sans que naisse l'occasion d'un rapprochement plus intime. Charles de Rémusat, sous-secrétaire d'État (1836), puis ministre de l'Intérieur (1840), ne compose plus de chansons et ne s'occupe de théâtre que pour interdire le *Vautrin*, de Balzac. C'est à peine si le nom de Ch. de Rémusat, accolé à quelque malice, se rencontre dans la correspondance de Mérimée. Pourtant, lorsque celui-ci, au cours de ses inspections des monuments historiques, traversait la Haute-Garonne, il lui advenait de rendre visite à M. de Rémusat, qui passait le temps des vacances en son château de Lafitte.

Charles de Rémusat fut ministre pendant huit mois. C'était peu de temps pour l'époque. Lorsque, le 29 octobre 1840, Guizot remplaça Thiers, Rémusat fut rendu à l'opposition et, fort dégoûté de la politique, revint à ses études littéraires. Il publia, en 1842, ses *Essais de philosophie*, comme quoi les lettres ont toujours eu grand profit aux incertitudes du pouvoir. C'est environ le temps que Mérimée préparait sa candidature à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, se plongeait dans l'histoire romaine et déclarait à qui voulait l'entendre qu'il ne s'occupait plus que de travaux d'érudition. Son essai sur *la Guerre sociale* lui ayant ouvert les portes de l'Institut, il entreprit, après Salluste, de raconter la *Conjuration de Catilina*. Deux volumes d'*Études sur l'Histoire romaine*, c'était, pour l'impertinent auteur de *Clara Gazul* et de *la Guzla*, faire amende honorable et laisser croire à son repentir de quelques compositions légères. On lui sut gré de sa sagesse et l'ouvrage n'avait pas encore paru que Mérimée fut élu, le 14 mars 1844, à l'Académie française.

Charles de Rémusat reçut un exemplaire des *Études sur l'Histoire romaine* et en donna un compte rendu élogieux. Mérimée le remercia par la lettre suivante, la première de celles qui ont été conservées :

22 *juillet* [1844].

*Vous êtes trop aimable, monsieur, et vous gâtez les gens. Ce n'est rien que de les louer comme vous faites ; vous leur donnez encore des conseils dont ils feront leur profit. Vous m'avez très justement repris de l'excès de mes reproches contre les mœurs romaines.*

*En y réfléchissant, je crois que vous avez raison et que nous ne valons pas mieux. Si nous sommes moins fermes, cela tient peut-être seulement à ce que nous avons des romans et des théâtres tous les jours, et à ce que le préfet de police défend les combats de gladiateurs.*

*Mon erreur vient de ce que, aimant trop les Romains et César en particulier, je voulais me mettre en garde contre ce qui me semblait de la partialité. J'ai versé du côté où je ne penchais pas : cela arrive bien souvent. Je tâcherai d'être plus juste dans mes volumes suivants* [1]. *Quant à Cicéron, je persiste à le trouver un peu bien sournois à l'endroit de Lentulus et C^le^. C'est, croyez-moi, un assez vilain homme* [2]. *Lisez sa correspondance pendant l'invasion de l'Italie par César — et après la mort de ce même César, sur le nez de qui il avait cassé plus d'un encensoir — ses lettres* Utinam Idibus Martiis adessem, etc.

*Adieu, monsieur, veuillez agréer, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments dévoués.*

P^r^ MÉRIMÉE

*Me permettrez-vous de vous rappeler certaine promesse, que vous avez bien voulu me faire, de me prêter un manuscrit dont j'ai entendu dire tout le bien possible.*

Le post-scriptum de cette lettre s'explique ainsi : M. de Rémusat vivait alors dans la solitude du cloître et s'entretenait avec Abélard sur les catégories d'Aristote. Son travail sur *Abélard*, qui faisait beaucoup de bruit dans le monde, n'était pas encore fort avancé (il ne paraîtra qu'en mai 1845)

1. Ces volumes ne parurent jamais.

2. Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, Didier, 1846), t. II, p. 381, n. 1, fait à Mérimée le même reproche de n'avoir pas saisi et rendu au vrai la figure de Cicéron.

et Mérimée ne put le lire qu'en décembre 1844. Il en écrivit à l'auteur, le 28 décembre :

*Monsieur, votre* Abélard *me paraît excellent. Vous avez été juste pour votre héros et cependant vous le faites aimer. Je n'ai rien lu depuis longtemps qui m'ait autant intéressé. Voilà mon jugement en toute franchise. Vous verrez par les annotations que j'ai mises sur de petits papiers que je vous ai lu avec grande attention, et presque avec malveillance. J'ai cherché à faire la guerre aux virgules, et vous verrez que je n'ai pu trouver à mordre. Ma plus grave critique est contre le mot* exceptionnel, *que vous avez employé deux fois, et je suis d'autant plus autorisé à vous le reprocher que M. Villemain m'a privé de sa voix pendant quatre tours pour m'en être servi. Voyez ce qu'il en coûte. J'ai noté encore quelques légères inexactitudes archéologiques; mais pour le bien que j'aurais à dire, il me faudrait plus de temps que vous ne voudriez m'en accorder. Je termine donc comme j'ai commencé, en vous disant que cela me semble excellent.*

*Veuillez agréer, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments dévoués.*

P^r^ MÉRIMÉE

*
* *

Le 5 août 1845, Mérimée partit pour sa tournée d'inspection dans le sud-ouest de la France [1]. Par Poitiers, Angoulême, Périgueux et Cahors, il arrive à Toulouse le 18 août et se rend à Lafitte chez ses amis Rémusat. Sur le chemin du retour, à Semur, le 13 septembre, il apprend la mort de Royer-Collard. Aussitôt il écrit à madame de Rémusat, la priant de déterminer son mari à se présenter au fauteuil vacant à l'Académie française. Cette lettre n'a pas été retrouvée, mais la réponse de madame de Rémusat nous est en partie connue :

« Votre lettre, écrit-elle, m'a fait grande joie. Je vois que vous songez encore à une chose à laquelle je mets grand prix et grande importance. Je ne sais si d'autres auront cette même pensée et cette même bonté ; je sens qu'il faudrait de grands

1. Cf. *Lettres aux Antiquaires de l'Ouest*, Poitiers, 1937, p. 29.

efforts pour réussir. Charles, qui est fort loin de ne pas apprécier un semblable honneur, n'y pense pas. Il a quelques raisons de rester ici tard.

» Il arrivera donc à Paris à une époque où cette nomination sera faite ou décidée. J'ai un vif regret de ne pas lui voir le désir d'être un des vôtres. Je crois que ce n'aurait pas été impossible ; aussi j'ai du chagrin d'y renoncer. »

Mérimée ne se tint pas pour battu. De retour à Paris, le 16 septembre, il alerte ses amis, écrit à Vitet et à Victor Cousin et il envoie à madame de Rémusat « quatre pages d'injures » :

*Paris*, 26 *septembre* 1845.

*Madame, permettez-moi de ne pas considérer comme irrévocable la résolution dont vous me faites part, et de la discuter un peu avec vous. Avant tout, je dois vous dire que je prends au pied de la lettre ce que vous m'avez dit des dispositions de M. de Rémusat à notre endroit.*

*Vous savez que je n'ai pas tellement d'esprit de corps que je ne puisse entendre les objections qu'on pourrait faire contre l'Académie française. Je pars de cette idée que si M. de Rémusat ne se présente pas, ce n'est pas parce qu'il nous trouve de trop mauvaise compagnie. Cela posé, je ne puis trouver que trois motifs qui l'empêcheraient de prendre un fauteuil qui lui tend les bras : 1° La concurrence de M. le duc de Broglie ; 2° Celle de M. Leclerc ; 3° L'annonce très ancienne de sa candidature, annonce qu'il n'a pas faite lui-même, et le plaisir de donner un démenti à tous les salons de Paris.*

*A quoi je réponds : 1° Le duc de Broglie ne se présentera pas. Il ne veut pas être de l'Académie, et, surtout, il ne veut pas succéder à M. Royer-Collard* ; *2° M. Leclerc ne se présentera pas contre M. de Rémusat. En lui faisant la place libre, M. Leclerc sait qu'il arrangera ses affaires pour l'avenir, et je pourrais lui garantir des voix importantes pour une autre occasion qui ne peut tarder. D'ailleurs, si, par impossible, M. Leclerc se présentait, il ferait* fiasco *et ruinerait ses affaires pour le futur contingent ; 3° Je comprends qu'il n'est pas très agréable de faire ce que tout le monde veut, et d'entendre annoncer que,* à la demande du public, *M. de R. fera l'éloge de M. Royer-*

*Collard. Mais, d'un autre côté, il faut considérer que la voix du peuple est la voix de Dieu, et qu'il y aurait de la faiblesse à refuser une mission pour laquelle on est désigné. Que dirait-on d'un grenadier qui, désigné pour monter à l'assaut, refuserait et prétendrait que c'est à tort qu'on le traite de grenadier. Il est certain qu'on attend de M. de Rémusat un discours* un peu chouette, *comme dit madame Dudevant. Entre vous et moi, craignez-vous, par hasard, que son discours ne soit pas tel que le public l'espère et que ses amis le désirent. En résumé, si M. de Rémusat ne se présente pas, il offensera l'Académie et le public. Il passera pour un poltron. Je vous dis les choses tout crûment, parce que je crois nécessaire que vous connaissiez toute la vérité. De Semur, je vous ai écrit ma pensée à moi; de Paris, je puis vous dire celle de tous les gens à qui j'ai parlé d'Académie. L'opinion de toutes les personnes que j'ai consultées est que la candidature de M. de R. éloignera tous les concurrents. Voulez-vous savoir quelles seront les voix sûres au premier tour de scrutin? Les voici — N. B. que je* [*ne*] *vous donne ici que des voix* certaines, *sur lesquelles vous pourriez compter, même dans le cas (impossible) d'une contestation et d'un candidat tombant du ciel — : MM. Lebrun, de Barante, Ségur, Cousin, Viennet, Dupin, Thiers, Salvandy, Guizot, Mignet, Flourens, Molé, Saint-Aulaire, Tocqueville, Pasquier, Ballanche, Saint-Marc, Sainte-Beuve, Mérimée, Vitet. Voilà vingt voix, madame, de première qualité. Vous pouvez y ajouter encore les voix qui ne se perdront pas si, comme cela est très probable, ni M. Aimé Martin, ni M. Deschamps ne se présentent, c'est-à-dire MM. Droz, Lacretelle, Feletz, Lamartine, Pongerville, Jay, Ancelot, Patin. Bref, c'est une porte ouverte qu'il s'agit d'enfoncer. Toute la question est de savoir si M. de Rémusat a peur de faire l'éloge de M. R.-C.*

*Croyez bien que, s'il ne se présente pas, on dira qu'il a eu peur et ce n'est jamais bon de laisser dire ces choses-là. M. Molé a dû vous écrire. M. Pasquier m'a chargé de* vous *offrir sa voix,* à vous. *J'ai même mission de Sainte-Beuve. Mignet, Cousin, et beaucoup de vos amis sont à la campagne, mais je connais leurs votes comme je connais le mien.*

*En résumé, madame, je n'ai fait part de votre lettre à personne. Il n'est pas extraordinaire que je n'aie pu vous convaincre,*

*mais vous vous laisserez persuader, je l'espère, par de plus éloquents.*

*Dès que les absents seront de retour, vous aurez leurs offres et, au besoin, leurs menaces et leurs reproches. Pour moi, je canvasse et canvasserai malgré vous. Je ne crois pas nécessaire que M. de Rémusat hâte par trop son retour. Qu'il fasse le mort, qu'il cultive en paix les soleils de Lafitte pendant quelques semaines encore. Puis qu'il écrive à M. Cousin ou à M. Thiers et qu'il nous laisse faire. Enfin, quand il en sera temps, qu'il vienne déposer trente-neuf cartes chez autant de portiers et tout sera dit. Je compte demander que l'élection soit ajournée après la réception des deux nouveaux élus, c'est-à-dire après février. Si M. de Rémusat veut se faire dire toutes les injures du monde, il n'aura qu'à persévérer dans son refus pendant les deux mois qui se passeront entre l'élection et son retour à Paris.*

*Adieu, madame, votre lettre m'a fait faire un décalitre de mauvais sang, mais je suis entêté et j'espère bien l'être plus que vous.*

P^r MÉRIMÉE

*Pourquoi donc avez-vous de l'encre violette?*
*Vous servez-vous de teinture de tournesol?*

Cependant, ayant publié *Carmen* le 1^er octobre, Mérimée s'apprête à partir le 1^er novembre pour Madrid, et cherche à entraîner M. de Rémusat qui, sans soucis d'immortalité, cultive ses tournesols et fait preuve, à l'endroit de l'Académie française, d'une indifférence qui devient presque scandaleuse.

Mérimée lui écrit, le 30 octobre 1845 :

*Mon cher monsieur, c'est pour l'acquit de ma conscience que je vous préviens que je me mets en route le 1^er novembre pour Madrid. Je serai vers le 5 à Bayonne et je n'ai pas besoin de vous dire tout le plaisir que j'aurais à vous y trouver. Mais j'ai bien peu d'espoir. C'est un voyage encore plus long et plus fatigant que les courses académiques qui vous effrayent. Vous trouveriez pour la peine de très beaux tableaux, quelques églises magnifiquement décorées, des montagnes horribles et, ce qui est plus amusant, un peuple très singulier, qui vous*

*plairait sans aucun doute. En un mois, vous pourriez voir Madrid, Tolède et Burgos. Vous dépenseriez en tout un millier de francs, supposé que vous soyez prodigue. Je compte rester quinze jours à fureter dans la bibliothèque, pour une histoire de Don Pèdre le Cruel, qui est mon héros maintenant.*

*J'ai fait l'autre jour une nouvelle immorale dans la* Revue *et je vais la manger de l'autre côté des Pyrénées. Si, par aventure, vous étiez d'humeur de passer les monts, et que vous voulussiez de moi pour trucheman, écrivez-moi un mot à Bayonne et dites-moi où je dois vous attendre. On commence à s'inquiéter fort à l'Académie. M. Molé a dit que vous ne vouliez pas de nous pour confrères. Je n'ai montré votre lettre à personne, car je garde toujours un peu d'espoir. On cherche cent motifs à votre refus, car il sera constaté que vous avez refusé. Nous avons trop de vanité pour admettre le motif véritable que vous m'avez dit, c'est-à-dire que vous ne vous souciez pas de l'Académie. Les uns disent que vous ne voulez plus faire que de la politique; les autres, que vous ne voulez pas faire trente-neuf visites à cause d'une seule qui vous ennuierait trop. Personne ne se présente. Nous nous inquiétons et nous vous en voulons beaucoup de nous mettre dans cet embarras. Si pourtant vous changiez de résolution, vous ne trouveriez que des bras ouverts. Ce qui me paraît positif, c'est que l'élection sera remise après les réceptions, c'est-à-dire à l'année prochaine. Alors vous serez à Paris et peut-être vous prendra-t-on de force. Pour éviter ce malheur, vous feriez bien de venir avec moi en Espagne.*

*Adieu, monsieur, veuillez présenter mes respectueux hommages à madame de R. et croire à l'expression de tous mes sentiments dévoués.*

P^r^ MÉRIMÉE

Le 15 décembre 1845, Mérimée était de retour à Paris et, le 8 janvier 1846, votait pour M. de Rémusat, de qui la résistance avait fléchi.

L'animation de Mérimée dans cette affaire pourrait s'expliquer par la gentillesse de notre homme, que nous voyons toujours fort emporté au service de ses amis. En vérité, tout devient beaucoup plus clair quand on sait que le zèle de

Mérimée était stimulé par madame Delessert. Sans doute aurait-il mis moins de chaleur à pousser au succès de Charles de Rémusat s'il avait deviné la nature des sentiments qui agitaient sa maîtresse ; mais il aimait et, naturellement, il ne voyait rien de ce qu'on lui cachait, d'ailleurs, avec une aisance de bon ton.

Hôte assidu de la maison de Passy, M. de Rémusat avait, en effet, subi peu à peu le charme de Valentine, de sa coquetterie rêveuse et un peu mélancolique. Attentive, clairvoyante et fine, elle attirait surtout par l'intelligence et par l'esprit. Les traits forts, la bouche un peu dure, le regard froid et pénétrant, le nez trop gros, elle n'était pas jolie. La beauté ne lui venait que dans le sentiment et l'émotion, lorsque ses yeux étaient tristes, que « ses lèvres s'ouvraient en pâlissant, dans les mouvements passionnés, dans les transports d'une forte nature ».

Voici, d'ailleurs, une page que Charles de Rémusat a laissée sur elle, et qui en dit plus long que tous les commentaires.

« Béatrix Donato fut le doux nom de celle... Je ne sais s'il faut continuer, mais que dire et comment la peindre? La réalité défie ici cet art si menteur dans son exactitude. Quelqu'un lui a dit :

*Sur ton front pur, Dieu mit une beauté,*
*Une beauté que n'ont pas les plus belles!*

» Et, en effet, si la beauté est indéfinissable, c'est quand on parle d'elle. J'ignore encore comment des traits qui n'ont, ce semble, ni grandeur, ni régularité, arrivent à produire l'impression la plus profonde, une sorte de ravissement sérieux qui prend toute l'âme, et qui ne ressemble en rien à la séduction d'un joli visage. Je crois que cela tient à la grandeur du front, à la ligne du nez, et surtout à la tristesse pénétrante du regard quand il est sérieux. Les yeux semblent tout sentir et tout comprendre, et l'émotion donne à ses traits une expression supérieure à leur forme et à sa physionomie ordinaire, qui n'est que bonne et spirituelle. Sa grâce qui couvre tout pourrait cacher bien des défauts ; chez elle, elle trompe sur ses qualités. Ceux qui ne la connaissent pas (et pour connaître une femme il faut l'aimer) ne croient et ne savent d'elle

que cette grâce incomparable de la personne. On ne la trouve que charmante. C'est la méconnaître. »

Ces lignes que Charles de Rémusat avait jointes à une photographie de madame Delessert ne laissent guère de doute sur le malheur de Prosper Mérimée. *Béatrix Donato fut le doux nom de celle...* Il n'est que de relire le sonnet de Musset :

*... Passant, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer,*
*Regarde ma maîtresse avant de me blâmer*
*Et dis si, par hasard, la tienne est aussi belle!*
*Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas,*
*Puisque tout beau qu'il est ce portrait ne vaut pas*
*(Crois-m'en sur ma parole) un baiser du modèle!*

Mérimée, qui « se souvenait de se méfier », ne fut pas longtemps dupe. Au début de l'année 1846, ses lettres se teintent de mélancolie et il s'efforce, sans trop y parvenir, de se distraire par le travail. Mais M. de Rémusat était un galant homme et Mérimée n'était pas un sot. Au demeurant, celui-ci aurait eu mauvaise grâce à se plaindre qu'on lui rendît la monnaie de sa pièce. Il lui restait à prendre avec esprit son parti de la mésaventure. C'est ce qu'il fit, en glissant dans une nouvelle : *l'Abbé Aubain*, ces quelques lignes malicieuses sur l'*Abélard* de M. de Rémusat :

« Un jour, elle me prêta un ouvrage qu'elle venait de recevoir de Paris et qui l'avait transportée : *Abélard*, par M. de Rémusat. Vous l'aurez lu, sans doute, et aurez admiré les savantes recherches de l'auteur, malheureusement dirigées dans un mauvais esprit. Moi, j'avais d'abord sauté au second volume, à la *Philosophie d'Abélard*, et c'est après l'avoir lu avec le plus vif intérêt que je revins au premier, à la vie du grand hérésiarque. C'était, bien entendu, tout ce que ma grande dame avait daigné lire. Mon cher maître, cela m'ouvrit les yeux. Je compris qu'il y avait danger dans la compagnie des belles dames tant amoureuses de science... »

La révolution de 1848, provoquant le départ, pour Londres, de madame Delessert, n'arrangea point les affaires de Mérimée. M. de Rémusat, « le visage bouleversé », était de ceux qui assistaient la famille Delessert au moment de son départ, aux côtés de Mérimée, « qui sanglotait comme un enfant ».

L'année se passa fort tristement et madame Delessert n'écrivait pas à Mérimée. Le jour de Noël, il était découragé et sans espoir pour l'avenir : « J'ai éprouvé, écrivait-il à madame de Montijo, dans ces derniers mois, toutes les misères de cœur qu'il est donné à un être humain de souffrir. »

Après le 2 décembre 1851, ce fut au tour de M. de Rémusat de partir en exil pour l'Angleterre. Entre lui et madame Delessert, il n'y aura plus bientôt qu'une tendre amitié qui durera jusqu'à la fin et, en mai 1852, madame Delessert pouvait écrire à M. de Rémusat : « Je suis sûre que vous ne m'aimez plus assez pour me raconter vos impressions quand elles se trouvent pareilles aux miennes ; mais qu'importe si vous conservez réellement cette tendresse de souvenirs et de regrets ; je n'ai pas à me plaindre et l'avenir, qui changera encore tant de choses, vous ramènera au même point de déception sur les choses et les personnes. Il est vraisemblable que si l'affection reste encore vivante en votre cœur, elle survivra à tous les événements, qui ont pu momentanément troubler la douce entente qui a traversé tant d'années. »

C'est alors que Maxime Du Camp entra pour six années dans la vie de madame Delessert, la séparant de Mérimée.

*
* *

Nommé sénateur en 1853, rallié à l'Empire, ami personnel de l'Impératrice, Mérimée était séparé politiquement de M. de Rémusat. Les deux hommes restèrent pourtant en relations d'amitié et se rencontraient cordialement aux séances de l'Académie. En 1858, Charles de Rémusat soumettait à son confrère le manuscrit d'une nouvelle ou roman qui n'a jamais été publié et qui s'intitulait : *l'Ambitieuse*. Mérimée lui écrivit à cette occasion :

*Samedi*, 30 *janvier* [1858].

*Mon cher confrère, voici le Ms. Sans compliments, je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, et je ne doute pas de son succès auprès de toutes les personnes qui font cas d'un style naturel, de caractères bien tracés, bien suivis, d'une action habilement*

*développée et de mille traits excellents, sur cet inépuisable sujet de méditation : le cœur humain.*

*Maintenant, je me demande si les personnes que je dis, et qui étaient nombreuses à la fin du siècle dernier, existent en nombre suffisant aujourd'hui pour faire un succès. J'avoue que j'ai des inquiétudes. MM. Dumas et consorts nous ont habitués à leur système à la vapeur. Ne trouvera-t-on pas des lenteurs dans ce qui me semble, à moi, un développement habilement gradué?*

*Je remarque que le style de l'amour est autre que celui de mon temps, lequel* était *très différent du style d'aujourd'hui. S'il y a un style aujourd'hui pour cela. Je crains que ce mélange de passion, de galanterie et de politesse raffinée ne soit pas du goût de MM. les membres du Jockey-Club.*

*Mais est-ce pour eux qu'on a écrit? Ne suffit-il pas qu'il y ait quelques gens qui comprennent? Beyle mettait en tête de ses livres :*

To the happy few.

*Comme couleur locale, il est aisé de s'apercevoir que l'auteur n'est jamais allé en Espagne. Il y a des rencontres particulièrement malheureuses. Ainsi on fait aller en hiver une malade, d'Aranjuez à Saint-Ildefonse, c'est-à-dire du chaud au froid, précisément le contraire de ce que fait tous les ans S. M. Catholique, qui passe l'été à la Granja (Saint-Ildefonse) et la fin de l'automne et le comm[encement] du printemps à Aranjuez.*

*Les noms ont été pris dans de vieux livres espagnols et plusieurs ne sont plus guère en usage. Ainsi :*

*Personne ne s'appelle plus Alonso. Je n'ai jamais entendu le nom de Constance et je ne sais pas bien même comment on le traduirait en espagnol. Bernadille n'est pas un nom de femme, c'est Bernardina qu'il faut dire, c'est un nom de baptême.*

*Mendoz n'est pas un nom espagnol, mais Mendoza; mais c'est un nom trop célèbre qui appartient à plusieurs très grandes familles.*

*Alovera est possible à la rigueur. Il faudrait placer le château de ce nom dans le voisinage d'Aranjuez, sur les bords du Tage. Il y a là des arbres et de la verdure (surtout beaucoup de taureaux).*

*Fanez est ce qu'on appelle en espagnol un* apellido, *un nom patronymique, non un titre. C'est une forme très ancienne qu'on ne trouve que dans les romances du Cid.*

*Le couvent de Sainte-Marie n'est pas probable. Il y a tant de couvents dédiés à la Vierge qu'on les désigne ordinairement par une épithète : N.-D. des Douleurs, des Grâces, du Rosaire, du Carmel, etc.*

*Il ne faut pas dire seigneur un tel, mais monsieur. Señor n'a pas d'autre sens. En parlant de quelqu'un, on dit ordinairement* don *avec son nom de baptême. On supprime le* don *dans l'intimité. Il est rare qu'on donne le titre quand on parle de quelqu'un. On dit el de Alba, La de Frias, etc.*

*La formule constante des fins de lettres est pour les hommes, après la signature :* Q.S.M.B. quien sus manos besa, *si l'on s'adresse à un homme;* Quien sus pies besa, *si c'est à une femme. On lui dit :* A los pies de V. *(à vos pieds), en la saluant. Elle répond : « Je vous baise les mains. »*

*Je crois que dans le roman les jeunes gens sont trop ensemble. Au siècle der[nier] les jeunes personnes n'allaient pas dans le monde avant leur mariage. Mais toutes, comme aujourd'hui encore, causaient au balcon avec les jeunes gens.*

*Je crains que l'amour délicat ne fût pas très connu au* XVIII^e^ *siècle à Madrid. La mère du comte de Montijo avait une petite maison de campagne à Romanillos, près de Madrid, où venaient tous les philosophes et toutes les belles dames de son temps. On lui demandait comm[en]t elle avait pu loger tant de monde. Elle répondit : qu'elle donnait autant que cela se pouvait une chambre à chaque femme et que, quant aux hommes, elle ne s'en était jamais inquiété, et qu'aucun ne s'était plaint.*

*Je vous ai mis en note, sur de petits morceaux de papier, les belles observations relatives à la couleur locale dont j'ai pu m'aviser. Rien de plus facile que d'arranger cela sur les épreuves. Les deux points difficiles sont : la délicatesse de sentiments, qui peut paraître incompréhensible à cette génération touchée de la baguette de Circé — comme dit très académiquement notre confrère Augier — et la lenteur de l'action. Quand je dis lenteur, j'entends le développement très naturellement gradué des caractères et des passions, qui pourra paraître*

*trop gradué aujourd'hui. Quant au temps pendant lequel se passe l'action, il est trop court, vu les distances et les difficultés de communication particulières à l'Espagne.*

*Je crois vous avoir dit tout ce que j'avais sur la conscience. Excusez le désordre de mes critiques, qui ne se succèdent pas dans un arrangement logique. Il me paraît tout à fait improbable que le Saint-Office se mêle de l'enlèvement d'une fille au couvent. Le plus simple serait de faire intervenir l'archevêque de Tolède, à qui appartient, je crois, la police des couvents de Madrid. Le Saint-Office n'instrumentait que pour les cas d'hérésies. A la rigueur il peut se mêler de la sœur Dorotée, mais non de Constance.* Dixi.

*Excusez tout ce fatras et agréez l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.*

P^r^ MÉRIMÉE

*
* *

Avec les deux fils de Charles de Rémusat, Mérimée n'eut que peu de rapports. Sur Pierre de Rémusat, on trouve, dans sa correspondance avec madame Delessert et avec M. de Lagrené quelques lignes à propos de la blessure que le jeune homme reçut, en juillet 1848, à l'attaque du Clos-Saint-Lazare. Quand Pierre de Rémusat mourut en janvier 1862, Mérimée écrivit au comte Léon de Laborde : « Je suis consterné de la mort de ce pauvre Pierre. A-t-il des enfants? Comment Rémusat et sa femme ont-ils reçu cette nouvelle si terrible? »

Paul de Rémusat [1] est bien connu. Collaborateur scientifique du *Journal des Débats*, avant de devenir l'homme de confiance de Thiers au lendemain du 4 septembre, c'était aussi un romancier délicat, mais discret, car il ne publia que peu de temps avant sa mort, à très petit nombre, et sans nom d'auteur, une nouvelle qu'il avait écrite vers 1860 et qui s'intitule : *Un cas de jalousie.*

Le sujet, pour l'époque, était un peu scabreux.

Un homme du monde, né sentimental, ayant mal usé de la

1. Né à Paris, le 17 novembre 1831, mort le 22 janvier 1897. Sur sa vie et ses œuvres, voir *Notice sur la vie et les travaux de M. Paul de Rémusat*, par G. Monod, lue à la séance de l'Académie des Sciences morales du 31 mars 1900. Paris, Didot, 1900.

vie, ne se croit plus digne d'aimer. Dans l'entraînement d'un bal masqué, il abuse de la défaillance involontaire, ou presque, d'une inconnue. Plus tard, il rencontre une jeune veuve, madame de Coursay, et s'éprend d'elle. La jeune femme, attirée et troublée, se dérobe à la passion qu'elle a inspirée et qu'elle partage. Le héros du récit la presse de questions sur son étrange attitude et elle finit par avouer la scène du bal qui la rend, à ses propres yeux, indigne du bonheur.

Le jeune homme reconnaît aussitôt qu'il est lui-même le coupable, mais il éprouve une jalousie bizarre pour ce séducteur qu'il est seul à connaître et il s'enfuit.

La nouvelle fut soumise à Prosper Mérimée, qui envoya ses remarques. Le jugement intimida Paul de Rémusat, qui ne se décida à produire son récit que trente-cinq ans plus tard [1].

17 *février, au soir* [1861].

*Mon cher collègue, tout m'a paru charmant, caractères, analyses de cœur humain, dialogue, tout jusqu'au fatal secret. Là commencent les critiques.*

1° *Une femme avoue-t-elle qu'elle a été violée? Je dis une* femme, *non une demoiselle : car, vous aviez commencé par nous donner des doutes sur les facultés viriles de feu M. de Coursay ; or, il est évident qu'il a été calomnié, puisque le héros n'a pas rencontré plus d'obstacles que n'en offrait mademoiselle Juliette. Donc M. de Coursay avait consommé son mariage ;*

2° *Le héros, qui est présenté comme un garçon honnête et fort amoureux, devient d'une dureté abominable en ne retournant pas sur le champ auprès de cette pauvre femme pour lui dire : « Puisque c'est fait, recommençons. » Je ne nie pas que l'aventure ne doive lui être très désagréable, mais c'est non seulement un cas de jalousie, c'est un cas de probité. Prévenu comme je l'étais par vous hier, j'ai cru que le héros aurait épousé, mais aurait gardé toute sa vie des inquiétudes sur sa femme, et l'aurait rendue bien malheureuse en conséquence. Il me semble qu'il n'y a qu'un cas où il aurait pu refuser le mariage, c'est s'il avait à ce même bal gagné une maladie honteuse, comme cela est arrivé à quelques-uns.*

1. *Un Cas de Jalousie.* Illustrations de A. Lunois. Paris, Conquet, 1896.

*Je connais un homme qui, la nuit de ses noces, fut surpris de trouver que sa femme avait un tempérament de diablesse. D'un côté il en était flatté ; de l'autre, très inquiet. Il fit plusieurs bêtises, d'abord de communiquer cette découverte à plusieurs personnes dont il excita la curiosité ; puis d'être jaloux très ridiculement, aussi fut-il cocu.*

*Mon verdict dans toute sa brutalité est qu'il faut changer le dénouement. Je crois, d'ailleurs, qu'autant la première partie de la nouvelle est de nature à vous procurer des femmes, autant la fin doit les empêcher de s'exposer à vos témérités. Je suis sûr que vous arrangerez cela au mieux et ce serait vraiment dommage de perdre les quatre cinquièmes du roman, qui sont excellents.*

*Une dernière observation sur la forme. L'envoi d'un Ms. par un mourant est un peu banal, voyez* Adolphe, *etc. Puis, le récit à la première personne a l'inconvénient d'avertir, dès le commencement, que le dénouement est triste. Outre que cela arrête quelques lecteurs, on perd le plaisir de la surprise.*

*Avez-vous lu une nouvelle de Nodier, intitulée le* Dernier chapitre de mon roman? *C'est un homme qui a couché trois fois avec sa femme avant le mariage sans le savoir. Elle est somnambule et somniloque et lui fait ses confidences en dormant. Il trouve avec satisfaction que les trois fois il a été le ravisseur.*

*Il y a, page 4, un mot qui a excité mes susceptibilités archéologiques. Vous dites :* « le rapport *des toits légers des tours avec l'énorme couverture du bâtiment principal* » *j'aimerais mieux contraste* [1]. *Vous parlez de l'architecture du temps du château de Blois, mais l'énorme couverture servait de grenier et la toiture des tours de retraite pour les gens qui montaient la garde.*

*Mille compliments et amitiés.*

P^r MÉRIMÉE

*
* *

Dans les dernières années de l'Empire, la vie de Mérimée et celle de M. de Rémusat sont à peu près séparées. Le seul lien qui subsiste entre eux est l'Académie française, où Méri-

1. Paul de Rémusat a fait cette correction.

mée vient d'ailleurs de moins en moins, car il passe la plus grande partie de l'année à se chauffer au soleil de Cannes.

C'est de Cannes qu'est datée la dernière lettre de Mérimée à Rémusat. Victor Cousin, ami et voisin de Mérimée, est mort le 14 janvier 1867. Celui-ci fut fort affecté et les lettres qu'il écrivit à cette occasion sont nombreuses ; aucune, ce me semble, n'est aussi émouvante que celle qu'il adresse à Charles de Rémusat :

*Cannes*, 19 *j*[*anvi*]*er* [1867].

*Mon cher confrère, je reçois votre lettre un peu retardée par les neiges qui entourent, dit-on, notre oasis. La mort de Cousin a été sans douleur et inattendue, comme César la désirait. J'ai tort de dire inattendue, car Cousin m'avait plusieurs fois parlé de la probabilité d'une apoplexie. Il disait que Laennec la lui avait prédite, il y a plus de quarante ans, et, comme je le félicitais, il ajouta qu'il aimerait à se voir mourir. Ce vœu n'a pas été exaucé.*

*Dimanche dernier, après avoir déjeuné très gaiement avec Barthélémy-Saint-Hilaire, il éprouva une invincible somnolence. Elle paraissait très naturelle, car il s'était plaint de n'avoir pu dormir la nuit précédente. Il s'étendit sur son canapé. L'oreiller paraissant le gêner, Saint-Hilaire l'arrangea ; Cousin lui fit un petit signe de remerciement. Quelque temps après, ses domestiques s'étonnèrent que son sommeil se prolongeât, malgré le bruit qu'on faisait autour de lui. Ils essayèrent de le réveiller, puis inquiets, appelèrent un médecin, le docteur Buttura. Le docteur Maure était à Grasse, mais ne tarda pas à arriver. Le docteur Buttura trouva qu'une congestion cérébrale de la pire espèce s'était déclarée. En entrant dans sa chambre, vers six heures, je perdis tout espoir. La prostration était complète. C'était un corps sans force, qui laissait échapper des râlements horribles à entendre, mais qui, probablement, ne sentait rien. Il avait les yeux fermés et tous ses traits avaient conservé l'expression du calme le plus parfait. Le sommeil d'un enfant, avec les râlements d'un moribond. Sa figure avait cette espèce de beauté que donne souvent l'approche de la mort. On a essayé sans succès tous les remèdes possibles. L'ago-*

*nie s'est prolongée jusqu'à cinq heures du matin. Il a expiré sans avoir repris connaissance et sans avoir ouvert les yeux.*

*Quelques jours auparavant, notre confrère, l'évêque d'Orléans, était venu voir Cousin, qui avait du goût pour lui. Quelqu'un proposa de l'envoyer chercher à Nice. Saint-Hilaire et moi, nous nous y opposâmes. Il aurait voulu faire du zèle. Un abbé, Blampignon, qui venait souvent causer avec Cousin, était arrivé. Il a proposé, fort doucement, d'aller chercher le curé. Nous dîmes que, pour le moment, c'était inutile et que si le malade revenait à lui, et le demandait, nous l'irions chercher. Le curé a d'abord montré beaucoup de mauvaise humeur, surtout, je crois, parce que l'enterrement ne devait pas avoir lieu ici ; pourtant, il a envoyé son vicaire pour accompagner le corps au chemin de fer, et tout s'est passé décemment sans mômerie et sans scandale. B. Saint-Hilaire est parti hier avec le corps, retardé par la neige qui a interrompu pendant deux jours nos communications avec le nord. Il est, avec Mignet, légataire universel de Cousin. Vous savez que la plus belle partie de la succession, la bibliothèque, a été donnée à la Sorbonne.*

*Bien que j'aie encore sous les yeux l'horrible spectacle de cette agonie, je trouve qu'après la mort d'Ellice, il n'y en a pas de plus heureuse. Je crois fermement qu'il n'a pas souffert et que la congestion s'est opérée insensiblement pendant son sommeil, sans qu'il l'ait soupçonnée.*

*Je connais Mrs Holland, mais je la vois peu, car elle demeure fort loin de chez moi. Elle a une jolie villa, avec une des plus belles vues d'un pays où il n'y en a pas de médiocres. Elle bâtit ici et doit rester jusqu'au mois de juin. Je pense qu'elle a un bon logement à vous offrir. A son défaut, j'ai une mauvaise chambre à vos ordres et la jouissance d'un salon d'où l'on voit la mer, les îles et les montagnes; plus, de très bon mouton. Vous êtes assez philosophe pour que ce gîte ne vous empêche pas d'admirer un des plus beaux pays du monde.*

*Je suis ici toujours un peu souffreteux, respirant tellement quellement. Quel sera le successeur de Cousin? Je dis,* à l'Académie. *Ne serait-ce pas le cas d'ajourner l'élection, afin de donner à son successeur le temps d'apprendre un peu le fran-*

*çais, pour faire l'éloge d'un homme qui a le mieux su cette langue morte.*

*Adieu, mon cher confrère, je pense être à Cannes au moins jusqu'à la fin de février.*

*Veuillez présenter mes respectueux hommages à madame de Rémusat et agréer l'expression de tous mes sentiments dévoués.*

P^r^ MÉRIMÉE

*
* *

Ainsi se termine la correspondance de Mérimée avec Charles de Rémusat. Il y eut entre eux de l'estime et de la sympathie, mais ces deux hommes étaient trop dissemblables pour qu'une amitié véritable pût s'établir. Leurs vies ont été, pendant un moment, étroitement mêlées, auprès de madame Delessert, et l'un et l'autre sans doute en ont souffert, sans rien laisser paraître, en hommes de bonne compagnie.

Madame Delessert, après l'erreur de Maxime Du Camp, rendit son affection à Mérimée et elle a conservé toujours à Charles de Rémusat une tendresse singulière. C'est à lui qu'elle écrivait, après la mort de Mérimée : « Je ne suis pas gaie, mais vous ne l'êtes pas beaucoup non plus, de sorte que je ne crains pas de vous ennuyer et je puis vous affirmer que le seul bon sentiment heureux dans mes souvenirs est celui de votre douce et constante affection... »

Pauvre Mérimée ! Il est vrai que madame Delessert était remplie de délicatesses et qu'elle connaissait bien le cœur des hommes. Elle en a peut-être écrit tout autant à celui qui l'a si profondément aimée et qu'elle a beaucoup fait souffrir.

MAURICE PARTURIER

# BLANCHE[1]

La jeune fille s'en alla le cœur serré. Cette pente tant de fois dévalée en courant pour aller retrouver son amie, aujourd'hui elle la suivait lentement, l'esprit inquiet d'avoir fait du mal et de souffrir elle aussi. Elle se demandait ce que Blanche allait dire en la voyant, si elle serait contente ou contrariée de sa visite. Cette incertitude lui fit de la peine, tant elle faisait sentir combien tout avait changé entre elles deux.

Simone se rappela qu'elle s'était assise bien des fois sur ce talus en été, avec Blanche, quand il faisait bien chaud. Aujourd'hui, il ne paraissait pas vraisemblable que ces arbres eussent jamais été couverts de feuilles, ces fossés pleins de fleurs, le ciel sans nuages. La belle saison n'était plus qu'un souvenir, et la paix dans les âmes était loin, elle aussi.

Lorsque Simone arriva dans la cour des Maisons Rouges, elle n'y vit personne ; seuls les chiens s'avançaient vers elle en jappant. Elle fut déconcertée, parce qu'elle avait imaginé d'avance que Blanche serait là pour l'accueillir ; au lieu de cela, c'étaient les chiens qui venaient à elle, et encore Tambelle, qui l'eût reconnue, ne se trouvait-elle pas parmi eux. Cependant la porte de la maison finit par s'ouvrir, et ce fut justement la personne la plus aimable de la famille qui parut. André devina aussitôt ce que Simone venait faire chez eux.

— C'est-y que vous voulez voir Blanche ? demanda-t-il en s'avançant au-devant d'elle.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1938.

Personne d'autre que le jeune homme n'eut la curiosité de voir ce qui se passait ; pourtant il y avait du monde dans la salle, puisque Simone avait entendu parler, tandis que la porte était entr'ouverte.

— Je vas vous montrer le chemin pour aller la retrouver, parce qu'al est pas là, al est allée aux champs ; mais c'est pas loin d'ici, disait André en faisant taire les chiens.

Les deux jeunes gens traversèrent la cour, puis ils prirent un chemin creux entre deux haies.

— Y a bien de la boue tout à l'heure, disait André, qui aurait préféré, pour plaire à Simone, que le chemin fût lisse et les haies fleuries comme au mois de juin.

Mais c'était Noël, elles étaient nues, noires, et il pleuvait.

— Quand y fait pas si mauvais temps, c'est loin d'être aussi laid que ça, par ici, disait-il encore, parce que, lui, il avait toujours aimé particulièrement ce petit chemin frais, qui descendait doucement vers la forêt.

— Oui, c'est sûrement bien joli quand y fait beau temps ; ça doit y faire bon en été, répondait Simone pour être aimable à son tour.

Bientôt ils arrivèrent à un grand champ où paissaient les vaches.

— Blanche est sûrement assise là-bas au coin, dans la bouchure, dit André en tendant le bras vers une petite chose sombre que l'on voyait à peine parmi les broussailles.

Simone se dirigea seule, le cœur agité, vers cet endroit. Blanche ne se dérangeait pas ; pourtant elle devait bien l'avoir aperçue, puisque Tambelle accourait en jappant. Ce fut seulement quand son amie fut tout près que Blanche se leva. Ainsi qu'elles le faisaient naguère, elles s'embrassèrent, mais Blanche se rassit aussitôt, comme si elle n'eût pu supporter de rester plus longtemps debout. Elle ne disait rien, elle oubliait même d'inviter son amie à s'asseoir près d'elle. Simone le fit, pourtant, et tandis qu'elles étaient là, l'une à côté de l'autre, à regarder simplement l'herbe humide à leurs pieds, elles paraissaient n'avoir plus rien à se dire. Simone cherchait à retrouver les mots dont elles se servaient si facilement autrefois ; mais, à mesure qu'ils se présentaient, elle les repoussait, parce qu'aujourd'hui ils n'avaient plus

de sens. Il semblait même que tout ce que Blanche et elle avaient aimé ensemble fût mort; leurs jeux, leurs petites joies, tout ce qui les intéressait naguère n'existait plus. A la place, il y avait maintenant de la gêne, de la peine, rien que des choses dont il n'était pas possible de parler. Ainsi, elles se taisaient toutes les deux, et entre elles il se trouvait comme un grand vide qui les séparait de plus en plus. Simone dit :

— Je suis venue te voir parce que c'est Noël aujourd'hui et que je voulais pas que tu passes ce jour-là toute seule.

— Oui, t'as bien fait, répondit Blanche, sans paraître s'en réjouir beaucoup.

Elle parlait le regard attaché au sol, et Simone remarqua que ses mains amaigries, croisées sur son châle, tremblaient un peu. La vue de ces pauvres mains de malade lui faisait si mal qu'elle eût voulu les prendre dans les siennes pour les réchauffer, les caresser, les calmer. Blanche portait ses habits de tous les jours; elle devait avoir froid, car elle serrait autour d'elle un vieux châle noir que la maîtresse lui avait sans doute donné. Elle se tenait toute recroquevillée sur elle-même, comme si elle avait eu de la peine à surmonter le froid, bien qu'il fît doux. Telles qu'elles étaient placées l'une à côté de l'autre, Simone ne pouvait voir qu'un peu du visage de son amie; mais, sans trop savoir pourquoi, elle redoutait de le découvrir tout entier. Cette pose pelotonnée, ce corps frileux, qui paraissait si diminué, lui donnaient l'impression que Blanche avait beaucoup changé et qu'elle pourrait peut-être mourir.

— Dis, Blanche, pourquoi que tu viens plus jamais chez nous? Moi, je t'ai attendue tous les dimanches.

— Oh! moi, je voulais pas vous déranger, tu comprends.

Simone n'osait pas passer son bras sous celui de sa compagne, comme elle le faisait toujours; elle n'osait pas non plus lui parler de Pierre, parce qu'elle sentait bien que c'était lui qui était là entre elles et que son souvenir était plus puissant que tout ce qu'elle eût pu dire. Il avait suffi qu'il vînt, lui, pour que Blanche fût ainsi transformée.

Le temps passait, et Simone se disait avec inquiétude qu'elle avait promis à sa mère de revenir tôt. Cependant, il lui était

impossible de partir sans que Blanche et elle se fussent rien dit ; car tout ne pouvait finir ainsi. Elle n'avait pas le courage de prononcer tout haut ces mots qui tournaient dans sa tête : « Est-ce que tu ne m'aimes plus, Blanche ? Est-ce que tu veux toujours rester toute seule comme maintenant ? » C'étaient de petits mots de rien du tout, qui lui venaient en foule et qu'elle aurait dits autrefois sans même y penser ; mais aujourd'hui, ils ne signifiaient plus rien, et ceux qu'il eût fallu employer lui échappaient ou bien lui paraissaient trop graves.

— Blanche, faudra que tu viennes dimanche chez nous, fit-elle tout à coup.

Blanche ne répondit pas d'abord, mais les larmes se mirent à couler le long de sa joue creuse.

— Oh ! Blanche, ma petite Blanche chérie, dis-moi pourquoi que tu pleures, dis-moi ce que tu as, dis-moi ce qui te fait de la peine ?

— Plus rien m'intéresse à présent, et j'aimerais autant mourir tout de suite.

— Non, c'est pas vrai, dis, ces choses-là ; c'est mal.

— Si tu savais comme ma tête est lourde, reprit Blanche. J'y pense toute la journée ; jamais ça s'arrête et c'est toujours les mêmes choses qui me reviennent. Souvent, je pense que je vas devenir folle. Ça m'est égal à présent qu'y soit parti, si seulement je pouvais m'empêcher de penser rien qu'à ça tout le temps.

Soudain, elle se laissa tomber vers Simone, qui la reçut dans ses bras.

— Je suis lasse, Simone, je suis lasse à mourir, sanglotait-elle.

Simone se mit à la bercer tout doucement, à lui dire à peu près les mêmes choses que sa mère lui avait dites à elle-même quand elle était enfant. C'était merveilleux de lisser les cheveux mouillés de Blanche, de lui parler indéfiniment de cette manière qui peu à peu endort la douleur. Elles restèrent ainsi jusqu'au moment où, la nuit approchant, il fallut se séparer. Péniblement, Blanche se leva.

— Faut que je ramène les vaches à la maison, à présent, dit-elle.

Avant de la quitter, Simone lui fit promettre tout bas de

venir la voir le dimanche, puis elles se séparèrent. Aucune des deux ne se retourna pour voir s'éloigner l'autre ; Blanche, suivie de Tambelle, poussa ses bêtes hors du champ, tandis que Simone, à travers les labours, se hâtait vers la route. Tout en marchant, elle pensait à son amie : « Maman et moi, on la soignera bien quand a viendra à la maison, comme ça faudra bien qu'a finisse par aller mieux, par plus penser à tout ça. » Elle était si heureuse de l'avoir revue, bien que le souvenir des mains tremblantes et du châle noir lui fît mal. « Oh ! Blanche, ma petite Blanche ! », faisait-elle tout bas, avec le sentiment d'avoir retrouvé quelque chose d'indispensable à son cœur.

## V

## LE MARIAGE DE SIMONE

Le temps passa sur la peine de Blanche, et il finit par l'user. Cependant, une fois le mal oublié, il se trouva manquer quelque chose dans l'âme de la jeune fille. Elle devint avec autrui encore moins expansive qu'elle ne l'avait jamais été. Il semblait que désormais plus rien ne l'intéresserait, qu'elle resterait toujours ainsi repliée sur elle-même. A force d'être seule, à force de se taire sur ce qui se passait en elle, il lui vint d'étranges habitudes. Elle n'aimait pas qu'on lui adressât la parole, ni qu'on s'occupât d'elle en aucune façon. Quand les gens parlaient entre eux, leurs propos l'ennuyaient, et elle se tenait à l'écart afin de ne point entendre. Tout ce qui n'était pas simplement son travail de chaque jour, tout ce qu'elle ne pouvait accomplir machinalement la fatiguait, lui faisait mal. A certains moments, elle aspirait tant au silence, à l'oubli qu'elle aurait facilement consenti à mourir. Elle souhaitait alors quelque chose de plus fort que toute pensée, tout regret, toute souffrance. Souvent, du reste, elle ne sentait plus rien, et si le mal renaissait à nouveau, cela ne durait jamais longtemps. Elle souffrait comme autrefois, pendant un instant, puis soudain, sans qu'elle sût comment, son esprit redevenait libre.

En la voyant ainsi, le maître se disait : « Ça a pas été une petite affaire pour elle que ce vaurien. » Un jour qu'il en parlait devant sa femme, elle répondit :

— A va finir par devenir folle, si a continue comme ça.

La maîtresse disait cela comme si ç'avait été sans importance, comme si le destin de Blanche n'avait pu intéresser personne. Le maître fut scandalisé des propos de sa femme. « C'est pas vrai qu'a veut perdre la raison », songeait-il, et en lui s'élevait une protestation, comme pour protéger Blanche contre ce nouveau malheur. Pendant quelque temps, il se mit à observer la jeune fille plus attentivement qu'il ne l'avait jamais fait. Parfois, à table, il s'adressait à elle, pour voir comment elle allait répondre, et il cherchait, dans les brèves et calmes paroles de Blanche, ce qu'il pouvait bien y avoir d'inquiétant pour sa raison. A la fin, il se jugea un peu fou lui-même d'agir de la sorte. Blanche voulait simplement qu'on la laissât tranquille, voilà tout. C'était vrai, elle le voulait par-dessus toute chose, et elle y tenait davantage encore qu'à la vie.

Elle allait tout droit devant elle, inconsciemment, sans s'inquiéter de paraître bizarre ou de déplaire, mais espérant ainsi retrouver la paix. Maintenant, elle préférait à tout mener ses bêtes aux champs, parce qu'elle se trouvait de longues heures seule, installée dans un coin avec Tambelle ; et elles restaient là jusqu'au soir sans bouger. Suivant les saisons, il y avait des arbres pour se mettre à l'ombre, d'autres pour se garantir de la pluie, des haies touffues derrière lesquelles on s'abritait des grands vents. L'hiver, Blanche faisait souvent du feu dans les champs, mais elle finissait toujours par le laisser mourir, parce qu'elle oubliait d'y remettre du bois, ou bien parce qu'elle n'avait plus l'énergie de se lever pour en ramasser. Ainsi passait-elle son temps, sans impatience, sans désir, à regarder la pluie tomber ou à écouter le vent mugir dans la campagne.

Elle n'aimait plus travailler ; elle, qui naguère avait été si soucieuse de n'être jamais ni déchirée, ni salie, n'arrivait même plus à raccommoder les accrocs de ses robes ou l'usure de ses bas. Tout son linge était en lambeaux, mais plus il se déchirait, plus Blanche se sentait incapable d'y remédier,

tant la couture l'ennuyait. Le temps lui paraissait long lorsqu'elle cousait ou tricotait, tandis qu'à ne rien faire, il passait sans qu'elle s'en rendît compte. Le soir venu, elle quittait les champs avec regret ; il lui semblait que son abri dans la haie humide était plus chaud, plus paisible, plus sûr que n'importe quel endroit au monde. Souvent Tambelle, qui se lassait de tant d'immobilité, se levait brusquement et partait au grand galop jusqu'au milieu du champ ; puis elle revenait s'enrouler frileusement dans la capote de sa maîtresse. Quelquefois, elle voulait aussi qu'on la caressât, qu'on lui parlât, que l'on fût tendre avec elle ; alors, elle posait sur les genoux de Blanche sa charmante petite tête jaune.

Ainsi passaient les heures, les saisons, sans que Blanche s'en aperçût trop. Mais elle préférait l'hiver à l'été, parce que les grands travaux des champs l'épuisaient maintenant ; durant les dernières moissons, elle avait eu beaucoup de peine à remplir sa tâche. Elle s'était efforcée de ne le laisser voir à personne, par crainte qu'on ne voulût plus d'elle aux Maisons Rouges si elle n'arrivait pas à faire son ouvrage comme autrefois. L'idée que les maîtres la renverraient peut-être l'épouvantait. Jamais elle n'avait pensé qu'elle pourrait trouver ailleurs des gens meilleurs qu'eux, entrer dans une famille où l'on aurait vraiment de l'amitié pour elle. Non, ce qui comptait avant tout, à ses yeux, c'était de ne point quitter les Maisons Rouges. Peut-être se serait-elle séparée des maîtres sans trop de peine, mais pas de leurs champs, de leurs étables, de leurs bêtes, ni de leurs habitudes. Tout cela lui était cher, parce qu'elle en avait pris le pli et qu'elle redoutait l'inconnu.

Blanche retournait de temps à autre chez Simone, mais beaucoup moins souvent qu'autrefois. Maintenant, c'était plutôt son amie qui se dérangeait pour venir la voir. Les cinq années écoulées depuis cette après-midi de Noël où les deux jeunes filles s'étaient retrouvées après l'aventure de Pierre n'avaient pas réussi tout à fait à rétablir leur amitié. Blanche ne paraissait pas se réjouir vraiment de revoir Simone ; il semblait qu'elle n'eût plus rien à éprouver pour elle. Simone le sentit bien, mais elle continua de venir, tant

ce qu'elles avaient été l'une pour l'autre restait vivace en elle, tant elle y tenait fort. Elle n'aurait pu admettre non plus la mort de ce passé chez son amie. Elle fut entièrement fidèle, jusqu'au jour où elle changea à son tour.

Elle était demeurée enfant beaucoup plus longtemps que Blanche ; elle le comprit lorsque Michel, son cavalier de l'assemblée, peu à peu entra plus avant dans sa vie. C'était arrivé sans qu'elle s'en rendît compte ; un beau jour, Michel lui avait parlé de mariage, d'enfants, d'une maison qu'ils pourraient avoir ensemble, et alors tout avait changé pour Simone. A partir de ce jour-là, le jeune homme était venu tous les dimanches ; tant que madame Martin se trouvait avec eux, il se tenait bien sagement assis sur une chaise, mais ensuite Simone et lui allaient s'installer au jardin, sous le lilas, et là, il l'embrassait. Ces choses qu'on lui disait, elle en avait entendu parler maintes fois sans éprouver pour elles ni nostalgie, ni désir ; mais maintenant qu'on les lui adressait, leur sens devenait exactement celui de ses premières aspirations au bonheur. Il suffisait que Michel parlât de leur avenir ; aussitôt, tout ce que Simone avait deviné, désiré, de l'amour, remplissait de mystère les mots, si simples pourtant, dont se servait le jeune homme. Quand Michel passait un bras autour de ses belles épaules, elle avait le sentiment que ce bras et ses propres épaules n'étaient plus les mêmes ; ils devenaient méconnaissables, ils prenaient quelque chose de plus beau, de plus poignant que tout ce qu'elle avait connu jusqu'ici. Dans ces moments-là, le petit jardin si familier se transformait lui aussi ; il se revêtait d'un prestige nouveau, les choses les plus humbles devenaient éclatantes, comme si en elles il s'était produit une sorte de féerie. Chaque dimanche, ils venaient là, sur ce banc où Blanche et Simone s'étaient reposées le jour de leur première communion. Mais, auprès de Michel, la jeune fille oubliait que ce jour-là, elle avait souhaité de demeurer toujours uniquement attachée à Blanche. Blanche aussi l'avait espéré, plus fort encore, et pourtant, elle avait été la première à oublier ; cette idée eût attristé Simone, si elle lui fût venue, mais elle n'y pensait pas. Michel effaçait tout ; c'est avec lui que Simone désirait s'unir à présent ; tout son esprit était nourri de cette espérance.

Quelquefois, pourtant, vers le soir, quand les deux jeunes gens étaient restés longtemps ensemble, Simone soudain se mettait à parler de son amie.

— Faudra que tu la connaisses toi aussi, tu sais, parce qu'on a toujours été amies toutes les deux.

— Mais je la connais bien déjà, je l'ai vue souvent.

— Oh non ! tu peux pas la connaître, c'est pas possible, y a que moi pour ça, parce qu'al est pas comme tout le monde, elle. Y a que moi qui peut s'en rendre compte.

Michel ne disait rien, mais il se demandait bien pourquoi Simone trouvait Blanche si différente des autres gens. Un jour, elle lui dit :

— Viens avec moi, on va aller la voir, j'ai vu qu'a gardait ses vaches dans le champ le long de la route.

Il s'y laissa entraîner facilement, et c'est ainsi qu'ils prirent l'habitude d'aller retrouver la jeune fille dans les champs le dimanche.

Une après-midi d'août qu'elle attendait les deux jeunes gens, ce fut Simone seule que Blanche vit arriver. C'était une très belle journée, brillante, pleine, mais où l'on sentait déjà l'œuvre d'un léger déclin. Comme l'heure était très avancée, la grosse chaleur commençait à tomber et les ombres s'allongeaient dans la campagne tranquille. Quelque chose de léger, de bleu, de mélancolique, émanait de dessous les arbres encore intacts. Les moissons étaient faites, de sorte que le pays ainsi rasé paraissait beaucoup plus vaste. Le soleil redescendait dans le ciel doux, et tout Saint-Pierre baignait déjà dans la lumière du soir.

Simone s'assit près de son amie et dit :

— Tu sais pas pourquoi je suis venue toute seule, aujourd'hui ? C'est parce que je voulais t'annoncer que je vas me marier avec Michel à la fin de cet automne. Il en a parlé avec ma mère aujourd'hui, et maintenant c'est convenu comme ça, mais j'ai mieux aimé venir te le dire une fois qu'il a été parti.

Elle voulut savoir tout de suite ce que Blanche en pensait.

— Moi, je trouve que c'est bien comme ça, dit Blanche.

— Il est gentil pour moi, Michel, tu sais, reprit Simone. Y m'a dit que pour qu'a reste pas toute seule ma mère avait qu'à venir habiter avec nous, puisqu'il y aurait bien assez

de travail et de place pour elle chez nous. Pour commencer, on prendra seulement une petite locature, mais après, il m'a dit qu'on pourrait facilement affermer un grand domaine.

— Oui, je sais bien que vous voulez pas être malheureux plus tard, ni à présent non plus, disait Blanche.

— Je suis contente que ça te plaise, que je me marie avec Michel. J'ai voulu te le dire tout de suite, ma Blanche, et aussi t'inviter à nos noces. On fera une grande fête, tu sais, ce sera joli.

Ainsi parla-t-elle jusqu'au soir, racontant les choses comme elle les voyait se présenter à elle, si faciles, si neuves, si bien disposées pour le bonheur et la réussite. Blanche attentive écoutait ce beau récit. Tout ce que son amie disait lui paraissait possible et vrai, parce qu'elle croyait aisément à la chance pour autrui. Mais, quand elle se retrouva seule, elle se sentit le cœur encore plus vide que de coutume. Toute la soirée, en faisant son ouvrage, elle se répétait : « C'est fini, à présent qu'a va être mariée, moi je la verrai plus, a viendra plus me trouver dans les champs. » Le chagrin que lui donnait cette pensée lui fit sentir combien son attachement pour Simone était encore profond malgré tout. Maintenant, toutes ces années passées, toutes ces choses vécues ensemble lui revenaient. Comme il y avait longtemps que Simone et elle s'étaient vues pour la première fois, se disait la jeune fille, et elle s'étonnait de n'avoir pas plus de vingt-quatre ans, puisque le temps de leur enfance était si loin en arrière.

Le mariage de Simone fut célébré à la fin de septembre. Blanche se fit faire une robe pour l'occasion ; elle la voulut bleue, parce que, cinq ou six ans plus tôt, elle avait vu son amie porter une toilette de cette couleur.

— Ça t'allait si bien, à toi, cette teinte-là, disait-elle à Simone qui essayait de lui faire comprendre que pour elle ce ne serait pas la même chose.

— Vaut mieux que tu prennes du rouge, parce que t'es brune, ça t'ira mieux, disait-elle.

Mais ce fut en vain. Blanche choisit tout de même une étoffe bleue. Ensuite, elle n'aima jamais cette robe, qui lui servit pourtant pendant des années pour le dimanche.

Les noces durèrent deux jours, et rien n'y manqua. Non pas que ni l'un ni l'autre des mariés fussent riches, mais ils étaient enfants uniques tous les deux, et les familles n'avaient rien épargné pour que la fête fût réussie. Elle eut lieu à l'auberge du village, et l'on dansa dans cette même salle où, sept ans plus tôt, Blanche avait vu Pierre pour la première fois. Rien n'avait changé ; c'étaient toujours les mêmes glaces aux parois, les mêmes bancs de bois le long des murs ; les mêmes lampes pendaient au plafond jaune, mais on avait mis partout des guirlandes et des fleurs en papier. Il y en avait des blanches, des bleues, des roses, des vertes, attachées les unes aux autres avec du ruban blanc. Tout le monde portait, accroché à son corsage ou à son veston, des nœuds de tulle. Blanche en avait un aussi, sur sa robe bleue, mais beaucoup plus gros que celui des autres, pour marquer qu'elle était la fille d'honneur. Comme la première fois qu'elle avait assisté au bal dans cette salle, elle ne dansait pas. Elle restait assise au fond, à peu près à la place qu'elle occupait lorsque Pierre s'était approché d'elle pour lui parler. Cependant, elle ne pensait pas à son enthousiasme d'alors, ni à la révélation que ç'avait été pour son âme. L'espoir et la douleur qui en étaient nés ensuite n'existaient plus. Comme c'était loin, cet enchantement ! Comme partout, autour d'elle et en elle-même, les choses avaient bien repris leur aspect tranquille ! Cette petite glace encadrée de noir, là-bas, dans laquelle elle avait vu Pierre regarder son beau visage, n'avait rien conservé de ce prodige ; elle était maintenant, comme tout le reste, sans mystère. Pourtant un jour, des cheveux blonds merveilleux, des yeux pâles, quelques mouvements d'un grand corps mince, vêtu de gris, avaient suffi à tout bouleverser dans la petite pièce sombre. Ce qui s'y trouvait s'était multiplié, agrandi, éclairé ; et cette heure unique, à présent, était oubliée, perdue pour tout le monde.

Le cavalier de Blanche lui tenait compagnie. Depuis le matin, ils ne s'étaient guère quittés ; mais, maintenant que tout le monde dansait, Blanche était gênée qu'il y renonçât à cause d'elle. De temps en temps il tentait de la décider, mais elle disait :

— Non, merci, je sais bien d'avance que je pourrais pas.

— Mais puisque je sais, moi, faisait-il.

Cependant elle ne céda pas, tant elle avait peu, ce jour-là, le cœur à s'amuser. D'abord, par crainte qu'il ne s'ennuyât, elle poussa son compagnon à danser avec d'autres jeunes filles.

— Oh ! non, c'est pas la peine, moi, j'y tiens pas tant que ça non plus, vous savez, à danser.

C'était un ami de Michel ; il ne devait pas être loin d'avoir trente ans, et cela se voyait sur son beau visage déjà un peu usé. Ses cheveux très noirs grisonnaient sur les côtés, et il se tenait légèrement penché en avant, comme si la fatigue l'eût empêché de rester bien droit. Il était beau, d'une beauté secrète que lui-même ignorait et que bien peu découvraient. Son grand corps sec, sans raideur, avait beaucoup de finesse. Il était vêtu comme tout le monde d'un costume foncé, mais sur lui, ce vêtement ne ressemblait plus à ceux des autres. De coutume, Henri ne parlait guère, mais aujourd'hui il ne tarissait pas. Comme il ne pouvait encore confier à Blanche qu'elle lui plaisait, il racontait simplement qu'il était fermier, qu'il habitait avec sa mère un domaine à eux, assez loin du village. Blanche répondait sans gêne, parce que ces choses, elle les connaissait aussi. Tandis qu'ils bavardaient dans leur coin, ils oubliaient que c'était la noce et que tout le monde dansait autour d'eux. La jeune fille, qui ne pensait jamais à s'amuser, cessa bientôt de se dire que son compagnon s'en privait pour elle ; elle ne se demanda pas non plus pour quelle raison il préférait demeurer avec elle, plutôt que de se divertir avec les autres. De temps en temps, Simone venait les rejoindre :

— Blanche, trouves-tu que je suis belle, dans ma robe de mariée? demandait la jeune femme.

— Oh ! oui, Simone, t'es belle comme ça, c'est la première fois que je te vois si belle. Elle te fait grande, ta robe blanche, grande, t'es plus la même.

De joie, Simone se jetait en riant sur les genoux de son mari. Ils restaient là un petit moment, tous les deux, à s'embrasser, puis ils se remettaient à danser comme deux fous.

Le second jour, Henri ne fut plus aussi tranquille. La fête battait son plein, le monde s'amusait de plus belle, de sorte qu'il voulut absolument entraîner Blanche à en faire autant. Il l'avait tant regardée depuis la veille que maintenant

il désirait la prendre dans ses bras, la voir gaie comme tout le monde, la pousser à être un peu heureuse.

— Oh ! vous savez, avec moi, vous pouvez bien danser, ça craint rien, je suis pas si savant non plus, disait-il en la maintenant solidement contre lui.

Sous sa main, à travers l'étoffe, il sentait l'épaule mince de la jeune fille, et il se rappelait tous les méchants propos qui couraient sur son compte. Il s'étonnait de la trouver si différente de l'idée qu'il s'était faite d'elle, quand Michel l'avait averti qu'elle serait sa cavalière de noce. Il ne la connaissait pas encore, mais il avait souvent entendu parler d'elle. « C'est rien du tout que cette fille-là ; c'est une sauvage qui veut voir personne, mais qui trouve bien quand même à s'amuser quand elle en a envie. » Jamais Henri ne s'était intéressé à Blanche, de sorte que ce que l'on racontait à son sujet ne le touchait pas ; toutefois, maintenant qu'il l'avait là, à danser avec lui, il s'en souvenait. « Les gens sont méchants, voilà tout » se disait-il. Ces pensées le troublaient, et il s'en voulait de les avoir. A cause d'elles, Blanche lui paraissait bizarre, sans cesse il cherchait à se rendre compte de ce qu'elle pouvait bien être au fond. Par moments, il s'enthousiasmait, et l'envie le prenait d'embrasser Blanche, de lui dire qu'il trouvait ses yeux et ses cheveux noirs très beaux ; mais, sitôt la danse finie, il n'osait même plus retenir sous le sien le bras brun de la jeune fille. Une fois qu'ils étaient revenus à leur place, il lui montrait Simone riant et s'amusant avec son mari.

— Les voilà contents d'être mariés, ces deux-là, et y prennent pas la peine de le cacher à personne, faisait-il.

Blanche souriait : oui, Simone était heureuse, elle avait été belle hier dans sa robe blanche, et elle l'était aujourd'hui encore, bien qu'elle n'eût plus sa parure de mariée. La joie l'embellissait, la grandissait ; son mari l'aimait, tout à l'heure ils partiraient ensemble dans leur maison, où ils s'enfermeraient seuls avec leur bonheur. De sorte qu'à présent Simone apparaissait comme quelqu'un à qui tout était dû, et Blanche se sentait joyeuse d'être parmi ceux qui aimaient son amie et qui sacrifiaient quelque chose pour elle.

La jeune fille imaginait sa solitude, quand Simone, installée

dans sa nouvelle maison, cesserait de venir la voir; elle songeait aussi à madame Martin, qui avait tant redouté le départ de sa fille, mais qui y avait tout de même consenti par amour pour elle. Il lui semblait que leur jeunesse à toutes les deux, leur attachement l'une pour l'autre, tout ce qu'elles avaient connu ensemble d'unique, de particulier, était contenu dans ce moment suprême où Simone allait la quitter. « A pensera plus à tout ça, elle à présent », se disait-elle, sans que cette idée lui fît de la peine. Sans y avoir jamais réfléchi auparavant, elle comprenait tout à coup que le mariage, une maison, des enfants, l'amour, étaient ce qu'il y avait de plus nécessaire à la vie d'un être comme Simone. Pour elle-même, il en allait autrement, parce qu'elle avait échoué dès le début et que la souffrance l'avait mise à part. Tandis que Simone, elle, n'avait pas eu le cœur immobilisé par une trop grande peine; aussi pouvait-elle entrer aujourd'hui, pleine de confiance, de joie, de courage, dans une existence nouvelle. « Moi, si je me mariais, ça pourrait pas être pareil, je pourrais pas être contente la même chose », se disait Blanche.

Quand la fin de la seconde journée arriva, les mariés quittèrent le bal les premiers. Blanche et Henri les suivirent, parce qu'il avait été entendu d'avance que, seuls, le garçon et la fille d'honneur souperaient ce soir-là chez madame Martin, en compagnie des nouveaux mariés.

Dans sa maison, madame Martin attendait, assise au coin de son feu, en robe noire des dimanches. Elle n'avait pas reparu à la noce depuis la veille au soir, préférant s'enfermer chez elle, pour méditer plus à son aise.

On se mit à table aussitôt; c'était un bon petit repas, qui fut vite fini, parce que personne n'avait envie de manger.

Blanche attendit que les mariés fussent partis pour se lever à son tour.

— Faut que je m'en aille, moi aussi, parce qu'il est tard à présent.

— C'est vrai qu'il est pas bien de bonne heure, et y vaut mieux pour tout le monde qu'on s'en aille au lit, parce qu'après deux journées comme celles-là, on se sent bien fatigués, répondit madame Martin.

Maintenant que Simone n'était plus là, elle n'aspirait plus qu'à être seule. Cependant, au moment où Blanche ouvrit la porte, la vieille femme l'attira dans ses bras.

— Toi non plus, t'as personne, ma pauvre enfant ; c'est qu'on peut rien à ça, vois-tu, mais faudra penser un peu à venir me voir, moi aussi, dit-elle en embrassant la jeune fille avec plus de tendresse qu'elle ne l'avait fait depuis longtemps.

Une fois dehors avec Henri, Blanche marcha en silence. Son cavalier lui tenait le bras, et elle s'aperçut qu'il s'efforçait de ralentir le pas. Après un moment, il dit, comme pour la rassurer sur le sort de son amie :

— Avec lui, y a rien à craindre, c'est un bon travailleur et un bon garçon ; seulement ils vont avoir un peu de peine pour commencer, parce qu'y n'ont rien ni l'un ni l'autre.

Il faisait une très belle nuit d'automne, venteuse, violente ; de temps en temps, entre les nuages noirs, la lune pendant une seconde éclairait la campagne agitée. Ensuite l'obscurité redevenait complète, mais Blanche connaissait si bien cette route, qu'en le dépassant elle sentait chaque arbre. Elle savait la distance exacte qui les séparait les uns des autres, et à combien de là se trouvait la forêt. Henri désirait parler encore, parce qu'il lui restait beaucoup à dire, mais Blanche semblait faire si peu de cas de sa présence que ses paroles manquaient de poids. Elle allait à côté de lui, si menue qu'à peine on entendait son pas. Maintenant que ce n'était plus possible et que la nuit. au lieu de leur être favorable, les séparait, il aurait voulu revoir le visage de la jeune fille tel qu'il lui avait tant plu durant deux jours. Si peu de temps encore auparavant il l'avait vu, et pourtant voici qu'à force d'y penser, à force de l'évoquer, les traits s'étaient perdus. Mais Blanche ne disait rien, et le grand vent semblait fait exprès pour achever de tout dissiper.

— Y fait noir comme terre, vous allez avoir peur, mademoiselle Blanche, pour vous en aller comme ça toute seule le long de ce bois, dit-il, quand ils furent parvenus à l'endroit où il fallait quitter la route pour prendre le chemin des Maisons Rouges.

— Oh ! non, moi j'ai jamais peur ; je suis trop habituée par ici pour craindre quelque chose.

— Vous voulez pas que je vienne avec vous jusqu'au domaine?

Il ne pouvait se séparer ainsi d'elle; il eût voulu, avant de s'en retourner, qu'il y eût quelque chose de plus entre eux. Blanche refusa de se laisser accompagner plus loin.

— Alors, vous savez que quand on a été amis de noces, on s'embrasse pour se dire au revoir; c'est l'habitude comme ça.

La jeune fille s'éloigna brusquement de lui.

— Moi, je veux pas que vous m'embrassiez, fit-elle.

La manière dont elle dégagea son bras l'offensa. Pour la première fois de sa vie, en pareille circonstance, il fut méchant.

— Moi, je ne vous voulais pas de mal, mais je sais bien que vous faites pas toujours tant de façons quand ça vous plaît.

— Vous feriez mieux de laisser tranquilles des affaires qui vous regardent pas, répondit-elle sèchement quand, une seconde après, elle se rendit compte qu'il avait voulu parler de Pierre.

Puis elle s'en alla en courant vers les Maisons Rouges. Henri eut envie de partir derrière elle pour lui demander pardon, pour lui dire qu'il avait été fou d'agir ainsi, puisqu'au fond tout ce qui s'était passé lui était égal. C'était telle qu'elle était à présent qu'elle lui plaisait, le reste n'avait aucune importance. Il renonça pourtant à la rejoindre et retourna au village ponr y prendre sa bicyclette et rentrer. La manière si brusque dont Blanche s'était écartée lui donnait l'impression d'avoir déplu tout le temps qu'ils avaient passé ensemble. Cela le décevait, l'appauvrissait, le rendait malheureux. Pendant ces deux jours, il n'avait cessé d'imaginer qu'ils s'entendaient bien tous les deux, qu'il y avait déjà entre eux quelque chose qui les éloignait et les différenciait merveilleusement des autres. Il s'en voulait d'avoir cru à ce bonheur et d'en souffrir à présent.

L'automne prit fin tout doucement, puis vinrent les pluies incessantes de novembre. Bientôt la forêt fut entièrement dépouillée, et les corbeaux recommencèrent à crier méchamment au-dessus des champs labourés. Un soir, comme on venait

tout juste d'achever le souper, quelqu'un frappa à la porte des Maisons Rouges. Tout le monde leva la tête en même temps, car c'était une chose inattendue.

— Ça va encore être un de ces mauvais rôdeux, dit la maîtresse.

Mais, lorsque le maître eut crié : « Entrez ! » et que la porte s'ouvrit, on fut bien étonné de voir paraître Henri, à la place d'un voyageur inconnu. Jamais encore il n'était venu au domaine, mais, quoiqu'on le connût peu, on le reçut très bien. Le maître le fit asseoir devant la table desservie, puis il commanda à Blanche, occupée à essuyer la vaisselle, d'apporter le marc et des verres. Dehors il pleuvait, de sorte que le vieux manteau d'Henri était trempé. André dit qu'il fallait le suspendre devant la cheminée, où il ne mettrait pas longtemps à sécher. Ce fut Blanche qui, soigneusement, l'étala sur le dossier d'une chaise.

Personne ne savait pourquoi le jeune homme était venu, aussi attendait-on tranquillement, en parlant d'autre chose, qu'il s'en expliquât lui-même. Mais Henri ne semblait pas pressé de le faire. A la fin, cependant, il dit qu'il était venu à cause d'un charron très adroit, dont on lui avait raconté que le maître des Maisons Rouges connaissait le nom.

— Oui, c'est vrai, disait le vieil homme, je le connais bien, moi, je vas que là pour mes charrues, parce que y en a pas un autre dans toute la contrée pour travailler aussi bien que lui ; tous ceux que j'ai envoyés là-bas ont jamais voulu aller ailleurs après.

Le maître, qui avait la manie des outils bien faits, était enchanté d'en parler avec quelqu'un qui eût les mêmes goûts que lui. Henri l'écoutait, sans penser au charron ; il regardait Blanche. Elle était là, non loin de lui, en train de repriser des chaussettes avec la maîtresse. Il ne pouvait la contempler tout à son aise, mais de temps en temps il s'arrangeait tout de même à jeter un petit coup d'œil vers elle. Il voyait qu'elle ne prenait pas garde à ce qui se passait autour de la table ; elle ne devait même pas écouter ce qu'on disait ; parfois seulement, elle levait la tête vers la lampe, comme si elle avait manqué de lumière pour faire son travail. Henri se disait que c'était étrange de la revoir ainsi, si simplement,

après avoir tant pensé à elle durant plus de deux mois. A force de l'imaginer, son esprit en avait fait quelque chose de fabuleux, et pourtant Henri ne s'étonnait pas de la retrouver si modeste, si familière, assise là à coudre devant la cheminée. La place qu'elle occupait devait être la sienne toujours, et les ciseaux, les aiguilles, tous ces objets, elle avait dû les toucher des milliers de fois déjà. Ainsi, c'était cela, Blanche, celle qui depuis des jours et des jours ne quittait plus son esprit. Quand elle se tournait un peu vers le feu, elle avait ce mouvement doux du cou, dont il s'était souvenu plus que d'aucun de ses traits. Toujours il revoyait l'ombre autour de l'oreille, cette sorte de glissement vers la nuque si fine, si ténébreuse. Il en était de même pour le visage de Blanche, pour toute sa personne ; davantage que leur forme réelle, Henri se rappelait leurs mouvements. Des détails secrets avaient pris une grande importance, des proportions extraordinaires, une mesure à la fois outrée et parfaite. A présent, Blanche était devant lui ; au premier moment la différence entre ce qu'il avait deviné et l'apparence de la jeune fille lui avait donné un choc ; mais peu à peu tout se confondit, et celle qui était assise paisiblement au coin du feu ne fut plus qu'une avec celle du souvenir. « Dire qu'a s'en doute même pas, que je suis venu ce soir uniquement pour la voir, elle », pensait Henri.

Non, Blanche ne croyait pas qu'il fût là à cause d'elle. Elle remarqua simplement qu'il tenait toujours sa tête penchée en avant et que ses cheveux humides s'emmêlaient en bouclant sur le sommet de son crâne. « On s'est fâchés ensemble l'autre fois » se disait-elle. Aussi n'eût-elle point aimé se retrouver seule avec lui.

Henri, au contraire, eût donné beaucoup pour qu'il en fût ainsi. Déjà, il commençait à se désoler, parce qu'il faudrait repartir sans pouvoir lui adresser la parole. Ce qui l'agitait le plus, c'était de ne pas savoir comment il s'y prendrait pour revenir une autre fois, car il y tenait absolument. « Si j'étais tout seul avec elle maintenant, pensait-il, je lui dirais que c'est à cause d'elle que je suis venu ce soir et que je viendrai encore souvent. » Mais il dut s'en retourner sans lui avoir dit un mot, car ce ne fut point elle, comme il l'avait espéré, qui sortit dans la cour avec le falot pour l'éclairer.

## VI

## LES MOISSONS

Ce jour-là, il pleuvait à nouveau depuis le matin. C'était peu de temps après la visite d'Henri aux Maisons Rouges; Blanche gardait ses vaches dans le champ aux peupliers. Elle était installée comme d'habitude à l'abri d'une haie, sous un poirier sauvage; Tambelle, couchée en rond tout contre elle, avait froid. De temps en temps, quand, en bougeant un peu, sa maîtresse la dérangeait ou qu'une rafale de vent retroussait le poil de son dos maigre, elle gémissait et cherchait à s'enfoncer dans la capote de la jeune fille.

— Dis donc, Tambelle, tu m'ennuies à la fin, faisait Blanche, sans jamais la chasser.

Parfois l'une des vaches, levant son large museau pacifique, humait profondément l'air. Quand c'était la grande blonde, elle ne se remettait pas à brouter sans avoir fixé un bon moment, de ses yeux tranquilles, Blanche sous le poirier. Elle était la seule du troupeau qui se tournât ainsi, de temps à autre, vers sa gardienne, qu'elle aimait à sentir là, non loin d'elle. Une fois rassurée, elle se remettait à promener son bon museau pâle dans l'herbe mouillée.

Blanche ne s'attardait plus comme autrefois pour attendre Simone, puisque son amie ne venait plus jamais la retrouver à ces heures-là, mais elle gardait l'habitude de rentrer le plus tard possible au domaine. « Je suis mieux là, toute seule, avec mes bêtes, que n'importe où ailleurs », pensait-elle. Elle n'avait pas repris goût aux travaux de couture, de sorte qu'elle passait son temps à regarder devant elle, vaguement, sans même faire attention au paysage, qui se transformait un peu plus tous les jours. La campagne était nue et semblait morte. Les branches fines des peupliers balançaient de grosses boules de gui, et la forêt était devenue une ligne transparente sur le ciel gris.

Soudain, Tambelle bondit; elle courut un moment en aboyant le long de la haie, puis elle devint menaçante en voyant

quelqu'un sauter le fossé, pour s'approcher de sa maîtresse. Blanche crut d'abord que c'était un chasseur attardé ; mais, lorsqu'il fut tout près, elle reconnut Henri.

— On peut dire au moins que vous n'êtes pas facile à trouver, mademoiselle Blanche, fit-il en s'arrêtant devant elle. J'ai quasiment fait le tour de tous les champs des Maisons Rouges avant de pouvoir vous découvrir. J'aurais jamais cru que vous sauriez si bien vous cacher.

— Je me cache pas, je me mets là sous ce poirier, à cause de la pluie.

Elle ne pensa même pas à se demander pourquoi il la cherchait ; il ne lui faisait pas peur non plus, bien qu'elle fût seule avec lui et qu'il fût tard. Rien en lui n'était inquiétant, ni ne rappelait les façons louches que Blanche avait vues si souvent aux hommes qui la rencontraient dans la campagne. Ceux-là, ils lui faisaient horreur ; quand elle était encore enfant, sitôt qu'elle en voyait un se diriger de son côté, elle partait en courant vers les Maisons Rouges. Maintenant elle savait les éloigner sans se donner tant de peine. Henri demanda :

— Ça vous ferait rien que je reste un petit moment en votre compagnie, mademoiselle Blanche ?

— Non, dit-elle, ça me fait rien.

— Je suis content de vous voir, parce que, vous savez, si je suis venu l'autre soir aux Maisons Rouges, eh bien ! c'est pas à cause des socs de charrues, c'est à cause de vous. Je voulais vous revoir.

— Moi, j'aurais jamais pensé que c'était ça, dit-elle.

— Oh ! ça, je l'ai bien vu, allez, que ça vous faisait pas bien plaisir que je sois là.

— Non, mais je pouvais pas me douter que vous veniez à cause de moi, voilà tout.

— Écoutez, mademoiselle Blanche, j'ai pas bien agi avec vous, le soir des noces. J'y ai souvent pensé depuis, que j'aurais pas dû vous parler comme ça. Vous savez, je voulais simplement vous embrasser. J'en avais grande envie, vous comprenez, depuis deux jours qu'on s'était pas quittés et que j'y pensais. C'était pas du mal, de vouloir vous embrasser, puisqu'on fait toujours comme ça dans les noces. J'avais point d'autres intentions.

— Si vous en aviez eu, ç'aurait été pareil, répondit-elle froidement.

— Oui, seulement j'en avais pas ; c'est pour ça que je me suis tant contrarié quand vous m'avez enlevé votre bras. Je voulais vous embrasser, Blanche, parce que vous me plaisiez bien fort. Et maintenant aussi, vous me plaisez, j'ai pas changé d'idées, au contraire, sans ça je serais pas là. Je suis venu exprès pour vous dire tout ça. Je voulais que vous le sachiez et qu'après vous me disiez si vous voulez que je revienne vous voir.

— Je pourrais guère vous empêcher d'aller où vous voudrez, mais moi je peux pas bien m'occuper de vous, répondit-elle.

— C'est parce que vous ne me connaissez pas encore bien, mademoiselle Blanche, mais moi je vous veux pas de mal. J'ai seulement besoin de vous voir, puisque je pense si souvent à vous. Ça peut toujours bien pas vous faire de tort que je vienne vous trouver de temps en temps dans les champs. Juste un petit moment, comme ça le soir avant que vous vous en alliez.

— Ma foi non, bien sûr que ça peut rien me faire que vous veniez.

Au fond, elle était surprise et touchée de découvrir quelqu'un qui l'aimait tant ; cela lui semblait étrange, d'avoir inspiré de tels sentiments. « Je me serais bien jamais doutée d'une chose pareille, moi », songeait-elle, tandis qu'Henri, assis sur une pierre en face d'elle, continuait à lui parler de son amour.

Puis l'heure où il fallait rentrer les bêtes arriva, et Blanche se leva pour partir. Henri se mit debout aussi.

— Moi, c'est pareil, faut que je m'en retourne, mais j'en ai pas pour longtemps à faire mon chemin, parce que j'ai ma bicyclette que j'ai laissée au bord de la route.

Il n'osa pas lui tendre la main au moment où ils se quittèrent. Il se contenta de regarder la jeune fille rassembler son troupeau et, tandis qu'elle s'éloignait, il se dit que, sauf pour lui, elle tenait peu de place dans le monde.

Blanche ne vit point Henri pendant quelques jours ; elle n'y fit guère attention, car elle ne pensait presque jamais à lui. Le premier jour seulement après qu'il lui eut parlé, il

avait occupé son esprit tout le reste de la soirée. Tandis qu'elle tirait les vaches à la lueur des falots, en compagnie d'André, au lieu de bavarder avec lui comme chaque soir, elle se taisait. Elle revoyait Henri assis sur cette pierre dans le champ. Il n'avait pas craint de l'étonner, ni de lui déplaire ; il était confiant, au contraire, comme s'il l'avait connue depuis toujours. C'était surprenant, tout de même, qu'il fût venu exprès pour lui dire ces choses ; était-il possible qu'il tînt tellement à elle, puisqu'ils étaient presque des étrangers l'un pour l'autre ? Le lendemain déjà, cet événement devint lointain pour Blanche. Elle eut bientôt le sentiment d'avoir inventé elle-même les paroles qu'on lui avait dites.

Les jours suivants, elle mena ses bêtes dans le même champ où Henri l'avait trouvée. Mais ce n'était pas elle qui choisissait d'y aller, le maître le lui commandait. Chaque jour, il décidait lui-même de l'endroit où les bêtes paîtraient, et jamais Blanche ne partait sans lui demander : « Où faut-il que je les mène aujourd'hui, les vaches, maître ? » Quand elle était encore enfant, elle redoutait qu'il ne l'envoyât trop loin de la maison, mais maintenant, au contraire, plus les lieux étaient écartés, et plus elle s'y plaisait. L'isolement la mettait à l'aise, lui rendait la liberté dont elle avait tant besoin sans se le dire. Elle se sentait alors, plus que jamais, un être à part qu'il ne fallait point tenter de mettre à l'unisson des autres, et elle acceptait sans souffrir cette sorte de fatalité.

Cependant, un soir, à peu près à la même heure que la première fois, Tambelle aboya de nouveau. Blanche ne bougea pas, mais elle reçut un petit choc, et elle sut aussitôt qui était là. Cette certitude lui parut singulière, mais elle était sûre que c'était Henri. Quand le jeune homme lui dit en la rejoignant : « Votre chienne ne me reconnaît pas encore », elle faillit lui répondre : « Non, mais moi je vous ai bien reconnu tout de suite ».

Il s'assit à nouveau sur une pierre, à une petite distance de Blanche. Cet espace, il le mettait entre eux parce qu'il ne voulait pas éveiller la méfiance de la jeune fille. Il s'était promis d'avance de ne point essayer de la toucher ni de l'embrasser, se disant qu'elle le prendrait mal sans doute et que tout serait à recommencer ensuite. Il remarquait bien qu'elle n'était point

mécontente de le voir, mais elle restait assez indifférente tout de même.

Tant qu'Henri était là, ce qu'il disait, et même ce qu'il ne formulait pas, existait réellement, mais à peine Blanche se retrouvait-elle seule, qu'elle n'y croyait plus. Jamais elle ne se rappelait qu'elle avait elle-même éprouvé ces sentiments une fois et qu'ils avaient été au moins aussi vrais et aussi mystérieux que ceux d'Henri. C'est qu'elle ne les avait jamais exprimés, elle, parce qu'on ne l'eût point écoutée. Autrefois, quand Pierre était là, elle ne cessait pas de l'aimer, mais la présence du jeune homme arrêtait ses pensées, les paralysait, les amoindrissait. Tandis qu'Henri, lui, racontait son amour, et elle était attentive, comme si ce récit merveilleux l'avait tenue sous le charme. Du reste, même quand Henri ne disait rien, le silence restait plein des résonances de sa voix. Il suffisait qu'il fût là, sur sa pierre, à la regarder, pour que Blanche comprît qu'il était heureux. Il la considérait longtemps, les yeux levés vers elle, parce qu'il se tenait toujours très penché en avant. Souvent, tandis qu'il la contemplait ainsi, il songeait : « Si je voulais bien l'embrasser, j'aurais qu'à me lever, je la prendrais dans mes bras, je la forcerais un peu à se laisser faire ». Cependant, il ne bougeait pas. Quand il ne l'entretenait pas de son amour, c'était quand même d'elle qu'il était occupé, car l'image de Blanche ne le quittait jamais. Quelquefois elle reposait tranquillement en lui, puis tout à coup elle reprenait la première place. Cette petite fille assise là, dans sa capote, sous ce poirier nu, qui eût cru qu'en lui elle agissait avec tant de puissance? Toujours elle était présente, et Henri demeurait inlassablement attentif à ce même événement, qui ne cessait pourtant de se renouveler.

Ainsi vivait l'amour d'Henri. Il grandit de lui-même, mystérieusement, jusqu'au jour où tout se fondit. Ce fut comme si la vie elle-même avait pris cette nouvelle forme. Ce qui arrivait, les mots que l'on disait, les gestes que l'on faisait, les petites et les grandes choses, tout fut empreint de l'esprit de Blanche. C'est pourquoi, en la voyant si menue devant lui, Henri s'étonnait. Il vint la retrouver de plus en plus souvent le soir dans les champs, et il s'arrangeait toujours à la rejoindre, même si elle n'était pas là où ils s'étaient quittés la veille.

L'hiver passa, puis ce furent les premiers signes du printemps. Le mois d'avril arriva sans que rien eût changé entre Blanche et Henri, si ce n'est que maintenant ils se voyaient tous les jours. Blanche n'était ni plus émue ni plus enthousiaste qu'au début et Henri ne parlait pas davantage de ce qui l'occupait. Mais un soir, avant de la quitter, il lui dit :

— Écoutez, Blanche, donnez-moi votre main, parce que j'ai quelque chose à vous dire. Voilà l'été qui va bientôt arriver, et moi je pourrai plus venir vous trouver aussi souvent. Pendant la belle saison, j'ai de l'ouvrage plus que je peux en faire, jamais j'ai fini avant qu'y fasse tout à fait nuit ; comme ça, vous seriez quand même plus là si je venais. Après le souper non plus je peux pas, y sont trop sauvages, ceux des Maisons Rouges, y vaut mieux pas que je vienne là-bas pour le moment. Peut-être bien même qu'y m'empêcheraient de vous voir ; tout le monde dit que la maîtresse est pas commode.

— Non, c'est vrai qu'al est pas toujours bien aimable, répondit Blanche, comme si elle s'en rendait compte pour la première fois.

— Comme ça je pourrai plus venir vous voir le soir, Blanche, mais je viendrai tous les dimanches tantôt, sans faute.

Il lui tenait la main et, tandis qu'il parlait, peu à peu il l'attirait à lui. Soudain, il l'entoura de ses bras. Blanche ne se défendit pas ; elle restait bien droite, un peu raide, et détournait simplement la tête, parce que le visage d'Henri se rapprochait irrésistiblement du sien.

— Blanche, ma petite Blanche chérie, laissez-moi vous embrasser la joue, simplement la joue, y a tellement longtemps que j'y pense, faisait-il.

Blanche ne répondit pas ; l'angoisse la paralysait, et elle avait une envie nerveuse de pleurer. Il l'embrassa tout doucement, sur la joue d'abord, puis il se mit à lui couvrir le visage de baisers. Elle sentait la bouche d'Henri sur la sienne, et ses bras durs se resserrer autour d'elle.

— Je vous aime, Blanche, c'est vrai, je vous le jure. Je ne pense plus qu'à vous, même en travaillant, en causant, je ne fais bien que ça. Ce que les autres disent, ça ne m'intéresse pas, j'entends pas, c'est toujours vous que je vois. Je vous

cause, Blanche, je vous dis des mots même quand vous n'êtes pas là et que je suis tout seul.

Elle était si frêle, tout contre lui, qu'instinctivement il faisait le geste de la bercer. Blanche ne disait rien ; elle aurait voulu lui avouer qu'elle ne l'aimait pas autant que lui, qu'elle ne pourrait jamais l'aimer ainsi, mais elle n'osait pas lui faire de la peine. Du reste, il reprenait :

— Je sais bien que ce n'est pas tout à fait la même chose pour vous, Blanche, mais à la longue vous finirez par vous attacher aussi à moi.

Il était sûr que son amour pour elle serait le plus fort, qu'il triompherait aisément de tout.

— Vous trouverez bien un petit peu le temps long de ne plus me voir durant la semaine.

— Oui, dit-elle, c'est vrai que je trouverai bien le temps long. Avant que vous veniez me voir, j'étais toujours toute seule, parce qu'y s'occupaient pas beaucoup de moi, aux Maisons Rouges.

Elle ne disait pas cela pour se plaindre de ses maîtres, mais simplement pour répondre la vérité. Pourtant, ces mots, cette plainte inconsciente, firent de la peine à Henri. Il sentit, mieux qu'elle ne l'avait jamais fait elle-même, combien la vie de la jeune fille avait été humble jusqu'à ce jour, combien Blanche était une petite chose silencieuse et négligée par tout le monde.

— Moi je vous aime, Blanche, faisait-il presque involontairement, tant en cette minute sa tendresse pour elle était grande.

— Y faut que je m'en retourne à présent, voilà la nuit, disait Blanche.

— Oui, moi aussi, répondait-il, sans pouvoir se décider à la quitter.

Debout au milieu de la salle, la maîtresse des Aubris regardait, hésitante, vers la porte grande ouverte de la chambre où son fils Henri achevait de s'habiller pour partir. Elle avait résolu de ne point le laisser s'en aller, cette fois encore, sans qu'ils se fussent expliqués ; mais, au moment de faire cette démarche depuis si longtemps méditée, le courage lui manquait.

C'était une très haute femme, vêtue de noir ; elle se tenait droite, malgré son âge avancé et la tâche maintenant accomplie. Elle se vantait elle-même de ce que le travail ne l'avait jamais rendue malade ni fatiguée. « Voilà que les jambes commencent à me faire mal, mais c'est l'âge qui veut ça, autrement c'est rien », répondait-elle quand on lui demandait de ses nouvelles. Elle était toujours mise avec soin, le dimanche particulièrement, parce qu'elle s'habillait de noir, même si elle ne devait pas quitter sa cour.

Des deux enfants qu'elle avait eus, il ne lui restait qu'Henri. Sa fille était morte quelques années auparavant. Ce malheur l'avait beaucoup touchée ; sans cesse elle y pensait ; quand elle était seule, elle en parlait à haute voix et, depuis ce jour-là, l'inquiétude s'emparait d'elle au moindre événement imprévu.

Elle savait qu'Henri voyait souvent Blanche et qu'il tenait à elle au point de laisser son travail pour aller la retrouver. C'était arrivé plus d'une fois l'hiver dernier ; maintenant, il ne partait que le dimanche, mais sans jamais y manquer. Durant la matinée, la maîtresse le voyait se hâter de faire son ouvrage, afin d'être prêt sitôt après le déjeuner. Jamais il n'avait parlé de Blanche à sa mère, parce qu'il préférait attendre encore. Cependant, depuis qu'on lui avait dit du mal de cette fille, à laquelle son fils s'attachait de plus en plus, la maîtresse se tourmentait. Et voici qu'elle était prête à parler la première, sans toutefois oser le faire. C'était une femme un peu sombre, dont le caractère sage était sans méchanceté ni injustice réelle. Pourtant, ce qu'on lui avait dit de Blanche lui donnait une impression défavorable, et elle n'était plus maîtresse de ses sentiments hostiles.

Elle entendait son fils refermer les tiroirs ; cette fois encore il s'en irait sans qu'elle eût le courage de rien dire.

— Écoute, mon garçon, fit-elle en apparaissant dans l'encadrement de la porte, je voudrais pas faire de tort à personne, mais je suis quand même ta mère et j'ai bien le droit de savoir ce que t'as l'intention de faire de cette fille que tu vas voir si souvent depuis un an bientôt. D'abord, c'est une enfant abandonnée et çà, c'est jamais bon signe, et puis t'es pas le premier non plus, s'y faut croire ce que l'on raconte.

— Je tiens pas à ce que vous me renseigniez vous-même

là-dessus, mère. Je sais pas encore ce que je ferai avec Blanche. Je peux même pas penser à me marier avec elle, parce que je suis pas sûr qu'a voudrait de moi pour le moment ; mais tout ce que je peux vous dire, c'est qu'y en a pas une autre qui compte pour moi. A m'a jamais dit ce qu'al avait fait avant de me connaître, et moi je lui ai jamais demandé non plus. Seulement, vous êtes pas la seule à me renseigner, y en a d'autres qui ont voulu le faire aussi et que j'ai pas écoutés.

— Pourtant, c'est quand même vrai, tout ça ; moi, je te le dis seulement pour ton bien, pour t'empêcher de tomber sur une mauvaise femme.

— N'en parlez pas, mère, puisque vous la connaissez pas.

— Non, c'est vrai, je la connais pas, mais moi je suis pas au monde d'hier, et j'ai eu assez de malheur dans ma vie pour tenter d'empêcher le seul enfant qui me reste de faire le sien. C'est pas à moi de te dire du mal de ton père ; pourtant si j'ai été si malheureuse, c'est à cause de lui. Moi non plus, j'aurais jamais cru du mal de lui, quand il venait me voir chez nous. Il était jeune, y me parlait de tout comme jamais personne l'avait fait avant lui. Après ça, y m'a laissée quand on a été mariés. Je l'ai jamais revu, et c'est bien comme ça, mais c'est quand même des chagrins, mon garçon. T'aurais peut-être pas tout à fait les mêmes que moi, mais la différence serait quand même pas grande.

— C'est pas une raison, parce que vous avez été malheureuse, pour que je le sois moi aussi, mère.

— Non, c'est pas une raison, bien sûr, mais t'en prends quand même tout droit le chemin. Si tu voulais, tu pourrais pourtant te marier comme y faut ; y te manque rien pour trouver une bonne femme. Avec le bien qu'on a, t'aurais pas de peine à trouver une fille qu'en aurait autant que nous.

— Oh ! bien sûr, si c'est ça que vous appelez être une bonne femme !

— Non, c'est pas ça que j'appelle être une bonne fille, mais si on travaille, c'est pas pour rien non plus.

— Écoutez, mère, j'ai rien décidé avec Blanche, mais tout ce que je peux vous dire, c'est que c'est une fille comme y en a pas beaucoup. Les gens causent mal d'elle parce qu'ils aiment ça et qu'y savent bien qu'al a personne pour la défendre. Moi

je suis sûr qu'al a jamais fait de mal ; je sais pas au juste ce qui s'est passé, y a cinq ou six ans, avec ce voyou, mais à ce moment-là, al avait dix-sept ans, et personne pour s'occuper d'elle.

Henri souffrait que sa mère l'eût obligé à donner de telles explications sur Blanche. C'était affreux de penser à tout cela maintenant. Ainsi, Blanche en avait aimé un autre, beaucoup plus qu'elle ne l'aimerait jamais lui-même. Cet amour existait encore, puisque tout le monde en parlait. Sa souffrance l'exaspéra, et il se mit à crier en agitant ses grands bras devant la glace. La maîtresse se taisait ; elle se tenait toujours à la même place, dans l'encadrement de la porte, d'où elle regardait dans la chambre en désordre. Là-bas au fond, le lit de métal doré, dans lequel avait reposé sa fille morte, semblait si tranquille maintenant. Rien n'avait été enlevé ni même touché de ce que la jeune fille avait aimé dans cette pièce. Sainte Thérèse était là, les bras pleins de roses ; Notre-Dame de Lourdes, le Seigneur Jésus sur sa croix, beaucoup de petites choses roses et bleues ornaient les murs blancs. Aujourd'hui, Henri se déchaînait à son tour, au milieu de tous ces menus objets.

La maîtresse s'en alla. « On a pas grand empire sur les enfants, quand on est femme et que l'on devient vieille », pensait-elle tristement, tandis qu'elle se dirigeait vers son jardin. Elle s'assit sous un prunier. Les grandes chaleurs duraient depuis bientôt deux mois, de sorte que tout était brûlé. Les légumes, que l'on n'avait plus le temps d'arroser, retombaient jaunis sur la terre sèche, les feuilles des arbres devenaient sombres, presque noires. Appuyée au tronc du prunier, la maîtresse contemplait, par delà les petites haies du jardin, le désert du plein été ; sur tout le pays immobile, le silence vide des dimanches régnait. « Je vais encore rester toute seule », pensait-elle amèrement. Elle avait fortement envie de pleurer, mais comme cela ne lui arrivait jamais, elle se mit simplement à se plaindre à Dieu de son sort trop dur.

— J'ai toujours été malheureuse, moi, Seigneur. J'ai été jeune sans que personne m'aime ; c'est toujours moi, au contraire, qui a aimé les autres. Le temps passe et rien change. Vous ne changez plus rien dans notre vie, mon Dieu, une fois

qu'on l'a mal commencée. Je voulais pas de mal à personne, moi, et pourtant, j'ai toujours été malheureuse.

Ainsi gémissait-elle tout bas. Elle entendit son fils ouvrir les portes de la grange pour y prendre sa bicyclette. Maintenant qu'il s'en allait, elle regrettait de lui avoir fait de la peine. Si cela avait été possible, elle lui aurait parlé de Blanche d'une autre façon ; elle l'aurait écouté, lui, au lieu de se fier à ce que les autres racontaient. Mais elle ne pouvait aller rejoindre Henri, ni lui avouer qu'elle souffrait de lui avoir fait du mal. Voici qu'elle était sans personne à nouveau, et il fallait passer ainsi cette interminable journée. Pourquoi Dieu l'avait-il engagée sur cet étroit chemin, toujours désert, où jamais personne ne s'était trouvé pour la soutenir, pas même ses enfants, puisque Henri la délaissait et qu'Henriette n'était plus de ce monde ? En méditant longuement sur ses malheurs, la maîtresse, qui se sentait innocente, ne comprenait pas pourquoi ces épreuves lui étaient infligées.

Cependant, c'était de sa mère qu'Henri était préoccupé, tandis qu'il pédalait vers les Maisons Rouges. Il savait bien qu'elle souffrait d'être délaissée si souvent mais il ne pouvait se retenir d'aller retrouver son amie sitôt que c'était possible. D'habitude, les remords qu'il en éprouvait s'en allaient vite, mais cette fois il n'en fut pas de même. Les paroles échangées tout à l'heure le tourmentaient encore. Pour la première fois, à cause de Blanche, il était profondément troublé, il doutait. Il fut épouvanté de s'apercevoir que les propos de sa mère avaient suffi à l'éloigner de la jeune fille. Pourtant, tout ce qu'elle lui avait dit, il le connaissait d'avance ; il en savait même beaucoup plus long qu'elle. Une grande colère montait en lui contre Blanche. Il se rappela dans quel état il l'avait connue, combien elle paraissait triste, indifférente. C'était l'amour qu'elle ressentait pour un autre, qui l'avait rendue ainsi. Plus nettement qu'il ne l'avait jamais fait, Henri se représenta à quel point Blanche avait aimé Pierre ; elle avait dû faire pour lui infiniment plus qu'elle ne ferait jamais pour personne d'autre. « Pas pour moi non plus », se disait-il avec amertume. C'est à peine si elle se laissait embrasser par lui, alors que pour Pierre rien n'avait été de trop. Ce retour sur le passé de Blanche le découragea complètement. Il oublia tout ce qu'il y avait eu

de tendresse réelle entre eux, il oublia qu'il était résolu à l'aimer jusqu'à ce qu'elle le lui rendît. Tout à coup, il s'imaginait qu'elle ne l'aimerait jamais, qu'il n'y avait pas de raisons pour qu'elle s'attachât à lui, puisque l'autre comptait encore pour elle. Ce fut un moment très pénible pour Henri : il faillit s'arrêter, jeter sa bicyclette quelque part dans le fossé, et s'aller cacher derrière une haie jusqu'au soir.

Blanche, assise sous les peupliers au bord de la route, attendait. Tambelle, étendue de tout son long, dormait aux pieds de sa maîtresse, tandis que dans le champ les vaches broutaient paisiblement, malgré la chaleur. Les moissons n'étaient pas encore faites, mais aux Maisons Rouges tout était prêt pour les commencer. Les faucheuses, les faux, les râteaux, les scies, tout était réparé et attendait dans un coin de la grange. Blanche pensait justement à l'énorme effort qu'il faudrait encore fournir, comme tous les ans à cette même époque. Sans savoir au juste ce qu'elle avait, elle se sentait un peu malade, et elle éprouvait de l'appréhension à l'idée des fatigues que lui causerait cette longue tâche. Installée au pied de son peuplier préféré, elle regardait devant elle les champs de blé mûr qui descendaient en pente douce jusque vers Saint-Pierre. C'était comme une mer blonde, lourde, immobile, et là-bas, tout au fond, le clocher de la paroisse dominait, sur le ciel presque blanc.

Henri n'allait pas tarder à arriver, se disait la jeune fille avec une joie calme. Il y avait maintenant quelque chose d'infaillible dans le retour d'Henri. Quelquefois, Blanche ressentait de la honte à donner si peu en échange, mais la paix lui revenait vite.

Sur le chemin des Maisons Rouges, André passa à bicyclette ; il était en habits des dimanches, et il pédalait allègrement vers l'assemblée de Saint-Pierre. Il fit des signes joyeux vers la jeune fille, qui agita son bras en le regardant s'éloigner sur la petite route blanche. Toujours il partait seul, car Jean n'allait pas aux fêtes. Depuis quelque temps, André sortait tous les dimanches ; il avait pris cette habitude sans en demander la permission à personne, et on n'avait pas osé le lui défendre. En ce moment, il était heureux ; Blanche s'en rendait compte

rien qu'à sa façon de faire avec sa bicyclette de brusques embardées à chaque fois qu'il rencontrait l'ombre d'un arbre. C'était beau de le voir s'éloigner sur la route déserte, à cette heure que Blanche préférait entre toutes, celle où l'on est bien seul dans la campagne qui mûrit sous le soleil rouge.

Aussitôt qu'Henri fut là, elle remarqua qu'il n'était point comme de coutume. Il la prit dans ses bras, ainsi qu'il le faisait toujours depuis ce soir de printemps où il l'avait embrassée pour la première fois. Puis il s'assit près d'elle dans l'herbe, et demeura taciturne. Blanche se dit qu'il était peut-être fatigué ou malade, mais elle n'osait pas parler la première. Cependant, elle devina peu à peu qu'il devait s'être passé quelque chose de grave, tant le silence lui-même était particulier. L'apparence de ce long corps immobile, étendu à ses côtés, n'était plus la même, il s'en dégageait une sorte de trouble ; les mains surtout, ces mains brunes et longues, si tendres d'habitude, restaient muettes aujourd'hui. Blanche n'imaginait pas qu'elle pût être la cause de ce changement ; elle supposait plutôt qu'Henri avait des ennuis, qu'on l'avait contrarié pour un motif qu'il ne voulait pas dire. Ainsi elle se taisait, attendant que ce moment passât, ou qu'Henri parlât de lui-même. Mais, après être resté calme un instant, il commença à s'agiter, puis il se souleva sur les coudes et, se tenant en face de la jeune fille, il se mit à la regarder. Blanche s'inquiéta :

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda-t-elle.

Il abaissa ses regards vers le sol et les tint attachés au défilé des fourmis rouges qui sillonnaient en tous sens la terre sablonneuse.

— Dites, Blanche, fit-il tout à coup, vous l'avez jamais revu, l'autre ?

— Quel autre ?

— Ce gars, qui venait vous voir, il y a six ans.

Blanche, habituée à ce qu'Henri fût généreux et doux avec elle, ne supposa pas qu'il pût lui en vouloir de ce qui lui était arrivé autrefois.

— Non, je crois bien qu'il est jamais revenu par ici.

— Mais après, quand il a été parti, vous avez bien continué longtemps à penser à lui ?

— Oui, j'ai continué longtemps à penser à lui, avoua-t-elle simplement.

— Pendant combien de temps? Blanche, il faut que vous me le disiez.

— Ça, je pourrais pas le dire au juste, c'est pas possible.

— Vous pouvez si vous voulez; mais vous voulez pas, voilà tout.

RAYMONDE VINCENT

*(A suivre.)*

---

# LES HORMONES VÉGÉTALES DE CROISSANCE

Il est curieux de constater que c'est au moment où le fumier commence à se raréfier dans les campagnes, à la suite de la motorisation, de plus en plus répandue, de l'agriculture, que l'on commence à comprendre le mode d'action de cet engrais ancestral. On se rendait bien compte, en effet, que le fumier a un effet sur la croissance qui est plus grand que celui de ses constituants minéraux seuls, mais on était loin d'en saisir le mécanisme. Ce n'est que très récemment que l'on s'est rendu compte que les éléments de déchet du fumier contiennent des principes qui ne sont autres que des hormones végétales de croissance, hormones qui ne font que passer dans l'organisme des animaux herbivores ou omnivores pour reparaître inchangées dans leurs excrétions.

Mais ce résultat pratique n'est que l'aboutissement de longues et minutieuses recherches entreprises uniquement dans l'espoir d'élucider quelques aspects obscurs de la physiologie des plantes, notamment leur phototropisme ou courbure vers la lumière. Ce phénomène a, en effet, intrigué de tout temps non seulement les botanistes, mais encore les horticulteurs et tous ceux qui avaient à manier de jeunes plantes.

En 1889, Brown-Séquard eut la divination de l'endocrinologie moderne en posant que les glandes à sécrétion interne déversent dans le sang des animaux des principes nécessaires

à sa constitution, que tous les tissus ont une valeur secrétoire pour le sang, et qu'enfin les diverses parties de l'organisme animal sont rendues solidaires les unes des autres par le milieu intérieur constitué par le sang, donc par un mécanisme différent du système nerveux, un mécanisme humoral. Plus tard, en 1902, Bayliss et Starling, dans une expérience classique, ont montré le pouvoir qu'a un extrait chlorhydrique de muqueuse intestinale de provoquer la sécrétion du suc pancréatique. Ils créaient ainsi la notion d'hormone (du grec ορμάω, j'excite) : substance chimique élaborée par un tissu glandulaire, déversée dans le sang et amenée par lui au contact de certains éléments ou organes réactionnels sur lesquels elle exerce une action spécifique. Les hormones agissent d'ailleurs à très faibles doses ; des concentrations du millième ou du millionième de milligramme sont couramment employées dans les laboratoires.

Parmi les nombreuses hormones qui furent étudiées par la suite, Gley proposait, en 1920, d'isoler un groupe spécial de substances qui agissent au cours de la croissance en assurant aux êtres vivants un développement harmonieux. Ce sont les harmazones (du grec άρμόζω, je règle, je dirige).

Pendant qu'était ainsi élaborée la science des hormones animales, s'édifiait, tout à fait indépendamment, celle des hormones végétales, hormones qui, jusqu'à présent, ne peuvent être assimilées qu'à ce dernier groupe d'hormones animales, celui des substances de croissance. Déjà, en 1758, Duhamel du Monceau a étudié le phénomène de la corrélation chez les plantes, et a conclu de ses expériences que cette corrélation est due à l'action de deux sèves, dont l'une descend des feuilles vers les racines, et l'autre monte des racines vers les feuilles. En 1880, Sachs a modernisé cette conception en élaborant la théorie des substances organo-formatrices. D'après cette théorie, les différences entre les divers organes des plantes sont dues à des différences dans leur composition matérielle, déjà présentes aux stades initiaux de leur développement, même si à ces stades on ne peut les déceler par des réactions chimiques ou autres méthodes grossières. Il y aurait ainsi des substances formatrices de racines, de fleurs et d'autres organes, substances qui circuleraient à travers la plante

dans différentes directions. D'après Sachs, il existerait ainsi des substances organo-formatrices qui, présentes en quantités très faibles, commanderaient le développement ; la distribution polaire de ces substances pourrait d'ailleurs être modifiée par des forces externes telles que la lumière et la gravité.

Vers la même époque (1880) les biologistes ont commencé à entrevoir que les tropismes, ou courbures provoquées des plantes, ne sont qu'un aspect spécial du phénomène de la corrélation végétale. C'est ainsi que le grand Darwin a montré que, dans les tiges et les racines des plantules, c'est la pointe ou extrémité qui perçoit les effets de la lumière et de la gravité, et que ces excitations sont transmises aux régions plus basses, plus éloignées du bout, régions qui réagissent alors. Il y aurait donc chez les plantes des zones de perception et des zones de réaction, et nécessairement une polarité. Tout ceci tendait donc vers la notion de substances diffusibles qui seraient transmises de la pointe vers la base des plantules.

C'est à Boysen-Jensen que nous devons une expérience fondamentale qui a orienté ce problème dans une direction nouvelle, très riche en résultats.

On sait que dans la germination des graminées, telles que l'avoine ou le maïs, il se développe, vers le bas de la graine, une, puis des racines, et, vers le haut, un organe cylindrique, creux, fermé à sa partie supérieure ; c'est la coléoptile, dans la cavité de laquelle se forme la première feuille. La feuille perce plus tard la coléoptile, et, à partir de ce moment, la croissance de celle-ci cesse. Cette croissance est due à l'allongement de cellules produites par prolifération avant ou tout de suite après la sortie de la coléoptile de la graine. La croissance de la coléoptile, dont nous allons parler maintenant, concerne donc uniquement l'allongement ou la différenciation cellulaire, et non pas la prolifération.

Or, Boysen-Jensen a montré, en 1910, que lorsqu'on décapite la coléoptile d'une plantule d'avoine, la croissance de l'embryon végétal est arrêtée. Mais la croissance reprend si l'on replace la pointe amputée, ou une autre pointe de coléoptile, sur le tronc, même si l'on interpose un peu de gélatine entre le tronc et la pointe. Qui plus est, l'excitation provoquée

par la lumière, ou stimulus phototropique, peut être transmise à travers cette brèche traumatique. En effet, si seule la coléoptile ainsi séparée du tronc par de la gélatine est illuminée, une courbure phototropique se produit non seulement à la pointe, mais aussi à la base de la plantule. Il y a donc transmission de l'irritation lumineuse à travers la brèche, transmission qui est nécessairement de nature matérielle.

Ces expériences fondamentales ont été reprises par Paál. Ce savant a montré que la transmission de l'excitation lumineuse n'est plus possible si, au lieu de gélatine, on interpose une lame de mica ou de platine entre la pointe et le tronc de la plantule. Mais, même sans lumière, on peut provoquer une courbure de la base de la plantule simplement en coupant sa pointe et en la replaçant sur un côté du tronc. Cette expérience montre que la pointe d'une plantule est le siège d'un centre qui règle la croissance. A son intérieur doivent se former, par sécrétion interne, une substance ou un mélange de substances, normalement distribuées également de tous les côtés, et passant vers la base de la plantule à travers ses tissus. Dans la zone de croissance, cette ou ces substances provoqueraient alors une croissance symétrique. Mais si, à la suite de l'expérience de Paál, le centre régulateur de la croissance, c'est-à-dire la pointe, se trouve sur un côté du tronc, et non plus à son bout, cela provoquera une distribution asymétrique des substances de croissance et, par conséquent, une courbure du tronc ainsi traité. Nous avons ainsi la mise en évidence d'une hormone de croissance végétale, semblable aux hormones de croissance animales.

Paál a de plus conçu le mécanisme de la courbure phototropique en imaginant que la substance de croissance, qui, normalement, descend de la pointe vers la base également de tous les côtés, est inhibée dans sa formation ou dans son écoulement, du côté éclairé, par la lumière même. Le côté opposé de la plantule, le côté sombre, où la substance de croissance serait moins inhibée, continuant à subir l'effet de celle-ci, son élongation, plus grande que celle du côté éclairé, provoquerait une courbure de la plantule.

L'expérience suivante devait logiquement être celle de

l'extraction de la ou des substances de croissance à partir des pointes de coléoptiles. Plusieurs expérimentateurs s'y sont essayés. Mais les pointes broyées ne cèdent pas de substance de croissance, pas plus que d'autres extraits tissulaires végétaux. L'isolement des hormones de croissance n'a été finalement obtenu que grâce à une expérience extrêmement ingénieuse, due à Went.

On décapite le dernier millimètre de jeunes tiges d'avoine. Les pointes isolées sont placées quelque temps sur des plaques d'agar-agar solidifié. Puis ces plaques sont découpées en petits cubes et chacun d'eux est placé au sommet d'une autre plantule décapitée. La croissance, supprimée chez ces sujets à la suite de leur décapitation, reprend dès qu'ils reçoivent le cube d'agar imprégné de substances de croissance. Si ce cube est placé un peu de côté, la tige se courbe, et toujours dans le même sens. La pointe de coléoptile a donc abandonné, par diffusion dans l'agar, des produits solubles qui ont été ensuite cédés à une autre plantule. Ils ont provoqué sa croissance régulière, ou bien unilatérale lorsqu'on met le cube d'agar sur un côté. Went et ses collaborateurs sont ainsi arrivés à extraire, transporter et mettre en évidence les substances de croissance produites par l'extrémité de la tige.

En mesurant l'angle de la courbure qui est provoquée lorsqu'on place le cube d'agar imprégné sur le côté de la coléoptile décapitée, on peut évaluer l'activité du produit qui a diffusé dans l'agar-agar. On détermine ainsi l'*unité-Avoine*, définie par Went et Kögl. C'est la plus petite quantité susceptible de provoquer, en deux heures, une déviation de dix degrés de la coléoptile d'avoine décapitée une heure avant l'essai, dans des conditions bien déterminées de température, d'éclairement et d'humidité.

Cette méthode quantitative, très délicate à exécuter, mais très précise, a permis le dosage des substances végétales de croissance ou des substances présumées telles. La quantité de substances de croissance contenue dans les coléoptiles des plantules est très faible, et malgré toute l'habileté des expérimentateurs, la question aurait peu progressé si l'on n'avait découvert des sources de ces substances en dehors des plantules. Seubert en a trouvé dans la salive et dans la maltase, même

bouillies. Mais la source la plus accessible des hormones végétales de croissance est sans contredit l'urine humaine, source découverte par Kögl, Haagen-Smit et Erxleben. Si, en effet, un milligramme de poids sec de pointes de maïs a une activité de trois cents unités-Avoine, la même quantité d'urine de cheval ne représente que deux cents unités-Avoine, tandis qu'un milligramme de poids sec d'urine humaine égale deux mille quatre cents unités-Avoine.

A partir de l'urine humaine, les trois savants que nous venons de citer ont isolé, à l'état cristallisé, deux substances qu'ils appelèrent auxines *a* et *b* (du grec αὐξάω, je fais croître). Ces composés possèdent l'activité énorme de cinquante milliards d'unités-Avoine par gramme, ce qui signifie que la déviation de dix degrés de la coléoptile décapitée est réalisée par une dose de cinquante millionièmes de milligramme ! A côté de ces deux composés, Kögl et ses collaborateurs ont isolé, également de l'urine, un autre produit très actif, l'hétéroauxine. Comme les auxines *a* et *b*, c'est un acide organique ; mais l'hétéroauxine présente l'avantage d'être aisément reproduite par synthèse. Elle possède une activité de vingt-cinq milliards d'unités-Avoine par gramme.

Les auxines *a* et *b* et l'hétéroauxine agissent toutes sur l'élongation des cellules embryonnaires végétales, et non pas sur leur prolifération. Non spécifiques, elles résistent à la chaleur et à la lumière. Elles conditionnent absolument la croissance végétale. Sans elles aucune croissance n'a lieu, et leur effet de croissance est proportionnel à leur concentration, comme nous l'avons déjà indiqué. Dans la cellule on trouve un autre facteur antagoniste qui limite leur action. Ainsi la taille d'une cellule jeune, à un moment donné, résulterait de l'équilibre, à ce moment, des concentrations de ces deux groupes de substances.

On sait que les plantules d'avoine sont particulièrement sensibles à la lumière, vers laquelle elles se courbent. Afin d'étudier ce phototropisme, Went a décapité une plantule courbée, et a recueilli séparément, sur deux blocs d'agar, séparés par une lame de rasoir, les substances de croissance de la moitié éclairée et de la moitié sombre de la pointe. En reportant chacune de celles-ci sur une autre plantule

décapitée et droite, il a provoqué une forte courbure de celle qui a été coiffée du cube d'agar ayant absorbé les substances de croissance produites par la moitié sombre de la plantule. Il n'a obtenu qu'une très faible courbure de la plantule coiffée du cube ayant absorbé les substances de croissance produites par la moitié éclairée de la plantule. Went en conclut que lorsque la lumière vient de tous les côtés sur une plantule, les substances de croissance sont transportées également de tous côtés, de la pointe à la base, et la plantule pousse droite. Mais lorsque la lumière vient d'un côté seulement, alors les substances de croissance passent surtout du côté de l'ombre ; ce côté de la plantule pousse alors plus vite que le côté éclairé, et la plantule se courbe par conséquent du côté de la lumière.

On voit à quel point ces résultats expérimentaux sont une confirmation de l'hypothèse émise par Paál quelques années auparavant, et que nous avons citée plus haut. Ainsi le phototropisme des plantes serait le résultat de l'action plus ou moins forte des hormones de croissance, action qui serait affectée elle-même par la lumière. Jusqu'ici on n'a pas encore élucidé le mécanisme même de l'action de la lumière sur ces hormones, mais on peut se rendre compte que cette réaction physico-chimique doit être d'une extrême sensibilité.

Ce n'est pas le phototropisme seul qui trouve son explication dans les hormones de croissance. Un autre tropisme, le géotropisme, ou courbure provoquée par la pesanteur, de la racine vers le bas et de la tige vers le haut, rentre parfaitement dans le cadre de cette conception hormonale. On a pu montrer que si l'on couche horizontalement une tige, les substances de croissance s'accumulent dans la partie inférieure et diminuent dans la moitié supérieure. Il en résulte un allongement plus grand des cellules de la moitié inférieure, d'où redressement.

En effet, lorsqu'on a placé une jeune tige en position horizontale, il est possible de décapiter le sommet et de recueillir séparément sur agar, comme dans le cas du phototropisme, les substances de croissance des moitiés inférieure et supérieure. En les reportant sur d'autres plantules décapitées et droites, on provoque des flexions très différentes, montrant, sans conteste possible, qu'elles sont beaucoup plus abondantes

dans la moitié inférieure. Donc, la pesanteur agit par l'intermédiaire des substances de croissance qu'elle accumule dans la moitié inférieure de la tige placée horizontalement. Dans la tige ou la racine normale, ces substances seraient distribuées de façon symétrique. Si, sous l'action des forces extérieures, leur répartition vient à être modifiée, il en résultera nécessairement des courbures ; celles-ci, par le mécanisme que nous venons d'exposer, conduiront la plante dans une position telle que leur distribution redeviendra symétrique et la flexion prendra fin. Un nouvel équilibre de la croissance sera ainsi réalisé dans les conditions imposées par l'intervention du facteur étranger.

Ainsi, si, dans la plante normale, les substances de croissance sont régulièrement réparties, l'excitation géotropique provoque une distribution inégale de ces hormones, d'où flexion. Une question qui se pose immédiatement est celle de savoir pourquoi la tige et la racine réagissent d'une manière inverse. Mais ici nous sommes forcés d'attendre le résultat d'autres recherches, car ce problème n'est pas encore élucidé.

De toutes façons, nous voyons que l'étude des auxines a été un trait d'union entre les travaux sur la croissance et ceux concernant les tropismes, et que, dans les deux cas, elle s'est montrée très féconde. De plus, le fait que ces phénomènes ont un rapport exact avec le taux ou la concentration des auxines, et en sont fonction, place ces problèmes sur un terrain quantitatif, et non plus seulement qualitatif. Or on sait que le but de toute recherche scientifique est précisément de transposer les problèmes qu'elle étudie dans le domaine exact des mesures, domaine qui permet, en dernière analyse, la prédiction. On sait, en effet, que toute science, l'astronomie par exemple, a passé ou passe par les phases successives de l'observation, de la mesure, enfin de la prédiction. Les problèmes de la croissance et des tropismes végétaux ont, grâce aux auxines, pris cette voie.

Mais le rôle des auxines ne se borne pas à provoquer l'élongation cellulaire dans la croissance normale ou dans les tropismes. Il semble bien que les auxines ont de multiples fonctions, qui ont été plus ou moins complètement étudiées, et dans lesquelles on peut ranger la formation des racines et

l'inhibition de leur croissance, l'inhibition de la croissance de certains bourgeons, l'activation du cambium, qui n'est autre que du tissu embryonnaire persistant chez la plante adulte, enfin certains phénomènes, d'ordre pathologique, qui comprennent à la fois la division et le développement cellulaires, et dont nous allons maintenant dire un mot.

Certains savants ont constaté que l'application ou l'injection d'hétéroauxine dans des tiges de diverses plantes ou plantules, décapitées ou normales, provoquent des processus de tuméfaction, qui aboutissent rapidement à la formation de véritables tumeurs. L'examen de ces tumeurs au microscope montre que le cambium fonctionne anormalement ; il présente des cellules géantes et prend un développement sinueux. Il se forme des nodules dans l'écorce et la moelle. Ces modifications anatomo-pathologiques sont semblables à celles que produisent certains microbes chez les plantes, et notamment le *Bacterium tumefaciens*, qui donne chez elles la galle de la couronne, véritable cancer végétal. Il est donc fort possible que l'action de ce microbe soit due aux auxines qu'il produit, et qu'on a pu d'ailleurs isoler de son milieu de culture. On voit l'importance de ces constatations dans le domaine de la pathologie végétale et comparée.

Mais quel est le mode d'action des auxines sur les cellules végétales? Entrent-elles directement dans une réaction cellulaire ou bien n'agissent-elles que comme stimulants qui provoquent la mise en route de réactions latentes? Il semble bien que la première hypothèse cadre avec la réalité et que les auxines prennent une part directe à une première réaction cellulaire, qui provoque elle-même une série de réactions qui aboutissent à la réponse physiologique observée : croissance, tropisme, etc. Mais il faut se rappeler que ces réponses ne dépendent pas des auxines seules et qu'il existe dans les cellules, ainsi que nous l'avons déjà dit, des facteurs antagonistes. C'est le jeu des facteurs positifs (auxines) et négatifs ou inhibiteurs qui détermine à un moment donné ce que sera une réponse physiologique donnée.

Nous nous sommes étendu sur le rôle des auxines, car, parmi les hormones végétales, ce sont elles qui ont été le plus étudiées. Mais, à côté de ces hormones, dont le rôle essentiel est

de provoquer l'élongation cellulaire, existent d'autres excitants chimiques qui ont affaire à la multiplication cellulaire des plantes inférieures.

En 1901 Wildiers a indiqué le rôle vital et les multiples propriétés d'un élément qu'il dénomma le « bios » en attendant que sa nature se précisât au point de vue chimique. Le « bios » est indispensable à la levure de bière *(Saccharomyces)* pour se reproduire et provoquer la fermentation alcoolique en culture sur milieu artificiel.

Wildiers apportait ainsi, trente ans plus tard, la solution du différend mémorable qui avait éclaté, en 1870, entre Liebig et Pasteur au sujet de la possibilité indiquée par ce dernier de cultiver la levure en présence seulement d'un sucre fermentescible (sucre candi), d'une substance azotée (tartrate droit d'ammoniaque) et de traces de matières minérales phosphatées (cendres de levure).

Liebig ne put répéter ces expériences. Wildiers établit que si Pasteur avait réussi, c'est qu'il avait utilisé « gros comme une tête d'épingle de levure », tandis que Liebig, ensemençant avec une quantité moindre, introduisait en proportion insuffisante l'élément chimique indispensable à la reproduction des cellules de levure. Le mémoire de Wildiers eut un retentissement considérable et suscita un grand nombre de recherches contradictoires. Mais ce n'est que depuis une dizaine d'années que, grâce aux progrès réalisés dans les techniques biochimiques, la question du « bios » put être reprise sur des bases nouvelles. Les travaux les plus importants sont dus à Miller, à Kögl, et à leurs écoles.

En réalité le « bios » peut être scindé en plusieurs constituants. On en compte au moins quatre avec certitude. Le « bios I » a été isolé et chimiquement identifié au mésoinositol. Le « bios II », ou biotine, possède une activité considérable qu'on exprime en « *unités-Saccharomyces* » ; c'est la plus petite quantité de bios qui, agissant sur vingt-quatre centièmes de milligramme de levure produit une augmentation de 100 p. 100. Son isolement est laborieux et coûteux. Il faut des quantités énormes de levure pour en obtenir quelques milligrammes, puisqu'un gramme serait contenu dans trente-six tonnes de levure fraîche. On est dans un domaine voisin de celui de

l'extraction du radium à partir de ses minerais. En réalité, la quantité totale isolée ne semble pas encore atteindre le milligramme.

Le « bios II », dont la constitution chimique est encore inconnue, possède l'activité phénoménale de vingt-cinq à trente milliards d'unités-Saccharomyces par gramme.

Le « bios III » serait compris dans le groupe de la vitamine B antinévritique et provoquerait une multiplication rapide d'une race déterminée de levure.

Il apparaît de plus que les bios I et III seraient inactifs par eux-mêmes, mais qu'ils exciteraient considérablement l'activité du bios II et agiraient comme ses co-facteurs de croissance.

Enfin un « bios IV » a été récemment isolé par Miller.

Il résulte de ces recherches que le « bios » de Wildiers est en réalité un groupe de substances qui provoquent la multiplication de races déterminées de levure dans les milieux artificiels chimiquement définis. Ces corps ne sont pas strictement indispensables, mais ils sont de puissants stimulants de la reproduction. Nous avons donc là, surtout dans le cas du « bios II », ou biotine, des hormones au sens étymologique du mot, quoique physiologiquement elles ne semblent s'apparenter que d'une façon assez lâche avec les hormones animales, telles qu'elles ont été définies par Bayliss et Starling : des messagers chimiques.

Par contre, les auxines peuvent être plus facilement mises en parallèle avec les hormones animales. Dans les deux cas, nous avons affaire à des messagers chimiques envoyés d'une partie de l'organisme à d'autres parties. Mais si, chez l'animal, les hormones sont véhiculées par le sang à toutes les cellules, l'absence de circulation vraie chez les plantes fait que les hormones végétales ne circulent que dans une seule direction ; toutes les cellules ne sont donc pas en contact avec ces hormones, et il en résulte des phénomènes de croissance localisée. Les hormones agissent à des doses infinitésimales à la fois chez les animaux et chez les plantes. Dans les deux cas, les hormones d'une espèce peuvent agir sur une autre espèce ; il n'y a donc pas de spécificité d'espèce. Mais il y a bien une spécificité de fonction, surtout marquée chez les

hormones animales. En effet, si les auxines provoquent différents effets, les hormones animales n'ont, en général, qu'un seul effet spécifique. Les hormones sexuelles animales, comme les auxines, provoquent la croissance rapide de tissus spéciaux. Mais de petites transformations de la molécule des hormones sexuelles changent le taux auquel elles agissent ou bien transforment complètement leur fonction, de femelle en mâle par exemple, tandis que, chez les auxines, de petites transformations moléculaires ne changent pas leurs fonctions, mais seulement le taux auquel elles agissent.

Nous voyons donc que nous avons affaire, dans le cas des substances végétales de croissance, à de véritables hormones, qui se différencient, certes, des hormones animales par certains aspects. Mais elles n'en rentrent pas moins dans le cadre de ces messagers chimiques dont l'étude, depuis le début du siècle, a complètement bouleversé la conception que l'on se faisait des organismes, et dont l'investigation plus approfondie ne peut manquer de nous fournir une abondante récolte de faits nouveaux.

RAOUL M. MAY,
*Chef des Travaux d'Anatomie*
*et d'Histologie comparées à la Sorbonne.*

---

# LES VALEURS ÉTRANGÈRES A LA BOURSE DE PARIS

En 1872, une loi votée par l'Assemblée nationale réglementait l'introduction à la Bourse de Paris des valeurs étrangères. Deux années après le désastre, la finance française prenait goût aux placements hors frontières.

Nous reviendrons sur cette loi dite de l'abonnement, modifiée pour notre plus grand dommage en 1929.

La tendance aux placements étrangers devait aller en s'accentuant d'année en année.

Bien entendu, les financiers internationaux, qui n'ont jamais passé pour des philanthropes, étaient à l'affût des magnifiques possibilités qu'offrait la Bourse de Paris, ce marché unique qui achetait toujours et ne vendait jamais.

Les grands aventuriers, ceux que les Américains appellent les « robber barons », ont frappé à la caisse. Les chemins de fer américains ont été en partie construits avec de l'argent français (les capitaux des obligataires ont d'ailleurs été presque intégralement perdus). Tous les pays de l'Amérique du Sud se sont équipés avec de l'argent français. C'était la belle époque où la moindre province du Brésil ou de l'Argentine recevait les sollicitations des établissements de crédit et des banques, qui leur envoyaient des émissaires pour essayer d'obtenir des emprunts. Citons encore les chemins de fer du Nord de l'Espagne, ceux de Saragosse à Alicante, les chemins de fer de Turquie, que le baron de Hirsch construisait en plaçant en France des emprunts tellement nombreux

qu'ils étaient baptisés par les lettres de l'alphabet : « Turc A, B, C », etc., les phares d'Égypte et de Turquie d'Europe, les banques nationales et d'émission d'un nombre toujours plus grand de nations, les premières industries nordiques. La liste complète en serait trop longue !

Les conquérants de l'Afrique du Sud, Cecil Rhodes et son équipe, Sol Joel, Barnato, Werner Beith, se servirent également, par le truchement de maisons anglaises, des capitaux français pour mettre en valeur les terrains aurifères et diamantifères ; placements désastreux au début et qui ne sont devenus rémunérateurs qu'après une génération de perdants — grâce à une hausse de l'or que Barnato n'avait pas prévue !

Avant la guerre, la cote de Paris était donc abondamment pourvue de valeurs étrangères, les unes cotées officiellement, les autres uniquement acclimatées.

Pour la compréhension de ce qui va suivre, nous nous permettons d'ouvrir une parenthèse.

Le marché financier de Paris se compose de deux sortes d'intermédiaires : les uns officiels, les agents de change : les autres officieux, représentant le « marché en banque », appelé plus communément la coulisse.

Les agents de change sont solidairement responsables. Ils sont groupés en une Compagnie et jouissent d'un monopole absolu. Il en résulte que la Compagnie des agents de change représente une force financière énorme et donne aux déposants toute garantie. De plus, et cela est fort important pour ce qui nous intéresse, les capitalistes particuliers ou Sociétés ayant des disponibilités, peuvent les employer en « reports » avec la plus complète sécurité. Pour les lecteurs non initiés aux questions financières, le report est la forme de placement à court terme permettant de prêter de l'argent avec une garantie de titres pour un laps de temps de quinze jours minimum, à un taux souvent rémunérateur et sans aucun risque.

En effet, le spéculateur — son nom l'indique — achète des titres sans les payer. Il faut donc trouver, pour acheter ces titres, des capitalistes qui prêtent l'argent et qui permettent ainsi l'opération. C'est ce prêt que l'on appelle report.

Les coulissiers sont des banquiers libres, locataires du péri-

style de la Bourse, qui traitent les titres non cotés au parquet des agents de change.

La lutte entre ces deux organismes a été longue et souvent très ardente. L'agent de change a gagné la partie, grâce à l'habileté du syndic M. de Verneuil, qui a porté la Compagnie à un point remarquable de prospérité.

Le coulissier, plus libre, moins administratif, vit maintenant en parfaite intelligence avec le parquet. Il est le meilleur client des agents de change, et ceux-ci sont également de bons clients de la coulisse, à qui ils passent des ordres sur les valeurs non cotées officiellement.

Du fait même de leur non-officialité, les coulissiers se trouvent dans une situation toute différente de celle du parquet aux liquidations de fin de mois, époque à laquelle ils ont à faire les reports dont nous avons parlé plus haut. Les sommes nécessaires leur sont fournies dans des conditions très différentes de celles du marché officiel. Les coulissiers, dont quelques-uns sont pourtant fort riches, ne représentent pas l'immense fortune de leurs concurrents et n'offrent pas la même surface pour les employeurs d'argent.

Les reports en coulisse sont, à la moindre alerte, beaucoup plus chers ou beaucoup plus difficiles à réaliser. A aucun moment les possibilités de la spéculation en coulisse n'ont approché, même de loin, l'extraordinaire ampleur du marché officiel.

Jusqu'en 1914, les deux syndicats, par une entente tacite, se partageaient la besogne de la façon suivante : au parquet, les valeurs françaises, les rentes, les grands fonds d'État étrangers émis dans la période prospère qui commence en 1880 et se termine à la guerre, les chemins de fer étrangers et les banques nationales ; à la coulisse, les mines d'or, de diamants, les valeurs de caoutchouc, de pétrole, presque toutes introduites par l'intermédiaire de la place de Londres et dont des quantités importantes circulaient sur le marché.

Les lois des 23 juin 1857, 29 juin et 6 décembre 1872 (nous n'entrerons pas dans leurs détails qui seraient fastidieux) autorisaient la cotation à Paris d'une valeur étrangère moyennant l'obligation pour la Société demanderesse :

1° D'indiquer un représentant responsable et solvable, qui

devait se porter garant devant le Ministère des Finances de toutes les sommes qui devaient être payées par la Société à l'enregistrement ;

2° D'obtenir un avis favorable du Ministère des Finances et du Ministère des Affaires étrangères après enquête préalable ;

3° D'acquitter les trois taxes : taxe de transmission, impôt sur le revenu et timbre pour un nombre déterminé de titres ; le nombre d'actions qui étaient présumées circuler en France était, après enquête, fixé par une commission qui siégeait au Ministère des Finances.

A cette époque, une introduction était chose délicate et difficile. Un groupe bancaire, derrière lequel se trouvait généralement un courtier habile et bien en cour, la négociait sur une place étrangère — Londres dans l'immense majorité des cas.

Il fallait ce qu'en terme de métier on appelle « obtenir un paquet de titres » à option. Très souvent le banquier émetteur, ou le courtier, ne disposait pas, et de loin, des fonds nécessaires pour acheter un bloc de 10, 15 ou 20 000 titres qu'il s'agissait de placer.

Les négociations se faisaient sous la forme de la prise ferme d'une petite quantité d'actions d'une valeur donnée et d'un chiffre infiniment plus considérable de titres de cette même valeur, sur lesquels était prise une option, ladite option étant échelonnée entre un mois et six mois.

Suivant la mode du jour, le titre de l'affaire à introduire se terminait par « rand » et « fontein », quand la vogue était aux mines d'or ; par « rubber » au moment du boom des caoutchoucs, et par « oil ou petroleum » quand le succès allait aux valeurs pétrolifères.

Une fois cette tractation faite, les démarches étaient poussées à Paris. C'était long, quelquefois difficile : il fallait l'assentiment du Ministère des Affaires étrangères, — celui plus difficile du Ministère des Finances. Quand tout était terminé, le lancement à grand spectacle commençait : options distribuées, articles commandés. L'atmosphère se créait très vite.

Le public, à de rares exceptions près, se ruait sur ces titres nouveaux, dont le nom était plaisant et qui flattaient le goût d'aventure des capitalistes français.

La situation du banquier émetteur se trouvait singulièrement facile. Son risque devenait nul dès qu'il avait réalisé les actions achetées ferme. Il n'avait plus qu'à prendre livraison des titres achetés à option au fur et à mesure de ses ventes.

Cela continua ainsi jusqu'en 1914.

En 1916, une loi interdit la sortie des capitaux pour un temps illimité. C'était la porte fermée aux introductions de valeurs étrangères.

A partir de 1917, l'État, dans un but de défense nationale et de protection de l'encaisse-or, demanda aux particuliers de lui céder comptant les valeurs étrangères qu'ils possédaient.

L'opération fut confiée à la Banque de France, qui créa à cet effet un service spécial, destiné à acheter à un prix donné les titres étrangers appartenant aux Français. Ces titres furent envoyés à New-York et à Amsterdam pour couvrir nos achats. La Banque de France en reçut pour 2 500 millions or.

Il n'est pas douteux que, grâce à ces 2 500 millions or (27 milliards de notre monnaie actuelle), la France a pu continuer la guerre sans porter un coup mortel à nos finances et sans épuiser notre stock d'or.

Dès 1919, la paix signée, la question du change se pose. Le contrôle est assez strict. Il est impossible de se procurer les devises délivrées à un prix fixe par la Banque de France sans justifier d'un achat industriel ou commercial réel.

Mais ce barrage, élevé tant bien que mal, craque vers 1920.

Avec des fortunes diverses, qu'il est inutile de rappeler ici, et sans qu'il y ait naturellement la moindre introduction officielle de valeurs étrangères à Paris, la crise du franc se fait plus aiguë ; elle atteint son maximum de 1924 à 1926, période pendant laquelle règne un véritable affolement.

La quantité de titres étrangers achetés par les Français, malgré la sévérité de la législation, stupéfia les financiers internationaux, toujours bons observateurs... Ce fut la belle époque ! Une grosse action Royal Dutch était payée en France 8 000 francs de plus qu'en Hollande. Des fortunes scandaleuses s'édifièrent par la fraude. Certains per-

sonnages achetèrent des avions pour faire passer en France par la voie des airs, des titres qu'ils revendaient avec des bénéfices considérables. On arrêta un des chefs du service anglais des passeports, qui profitait de ses fonctions pour faire franchir la Manche à des Mexican Eagle. Sur une dénonciation, on ouvrit une de ses valises : elle contenait 20 000 actions ; il les vendait à Paris avec 30 francs de bénéfice, soit 600 000 francs par voyage.

En juillet 1926, on enregistre le cours de 250 francs sur la livre sterling et de 50 francs sur le dollar. La rente française 6 p. 100 est à 55 francs.

L'arrivée de M. Poincaré au pouvoir, en juillet 1926, a coûté fort cher à toute l'équipe liguée contre le franc. La livre baisse sans arrêt de 250 à 125 et, devant la crise commerciale très grave qui se prépare (l'économie française était mieux adaptée à une livre chère que trop bon marché), M. Poincaré décrète un jour, en 1927, que la Banque de France achètera à 124 francs toutes les livres qui se présenteront sur le marché et à 25 fr. 25 tous les dollars.

On croyait que ce geste arrêterait la spéculation. La Banque de France pourrait acheter ainsi pour 4 à 5 milliards de devises étrangères qui seraient revendues à la première occasion, à un changement de tendance.

Mais les plus beaux projets ne peuvent rien contre les faits ni contre la loi de l'offre et de la demande. La Banque de France acheta sans arrêt pendant un an et demi des devises étrangères. Elle en acheta pour 20 milliards et les regards de plus en plus envieux des banquiers étrangers se tournèrent vers ce pactole.

Il représentait une force considérable. Le laisser intact c'était, malgré la résistance de certaines banques, la possibilité de créer à Paris le marché de l'or, le marché des emprunts internationaux et des acceptations, prérogative séculaire de la place de Londres. C'était la porte ouverte à une entente avec des pays démunis. Il fallait pour sauvegarder les intérêts de quelques-uns que, d'une façon ou d'une autre, cet or et ces devises disparussent.

Nous n'écrivons pas un roman. L'histoire se répète toujours. On n'a jamais laissé, à aucun moment, la France jouir tranquillement de son épargne. Celle-ci a toujours été grignotée,

soit par l'étranger, qui proposait des placements parfois fâcheux, soit par le Gouvernement français lui-même, qui pratiquait les dévaluations.

C'est alors que réapparurent ces fameux animateurs qui, depuis quatorze ans, voyaient avec peine leurs meilleurs clients les abandonner.

Certains d'entre eux vinrent chercher « l'argent où il était ». Lœwenstein vint placer lui-même en France des actions plus ou moins hétéroclites. Il créa même une filiale française de ses affaires : la Fisa, au capital de 125 millions. La banque émettrice reçut du public 2 milliards le jour de l'émission et Lœwenstein était furieux d'avoir vu si petit !

M. Kreuger fit également son apparition. Il était tout-puissant. Il avait même l'appui de M. Poincaré, auprès de qui il avait bluffé. On fit un passe-droit pour lui, pour le remercier de ses bons offices (car cet ambitieux avait réussi à devenir une puissance financière internationale). On lui permit d'introduire ses titres sur le marché français en 1928. Grave erreur, faite en toute bonne foi et qui devait se terminer par une tragédie et un désastre sans nom. M. Kreuger se suicida et la Société mise en faillite en 1932, engloutit un nombre respectable de milliards.

Les devises continuent à affluer à la Banque de France, et la place de Paris est, sans le vouloir, une des places bancaires les plus importantes du monde. L'offensive pour l'introduction en France des valeurs étrangères — qui résorberaient naturellement les devises — est de plus en plus violente et trouve des avocats de classe. M. Maroni entame en janvier 1929 une campagne dans le journal *La Situation*. Il demande l'abrogation de la loi d'abonnement. Cette loi, nous l'avons expliqué, coûte cher à la Société émettrice.

D'autres journaux emboîtent le pas. En février 1929, plusieurs écrivains financiers demandent également l'introduction des valeurs étrangères, particulièrement américaines, en se plaignant vivement de la fiscalité excessive.

On se heurte à un refus absolu de M. Poincaré. Plus on retourne en arrière, plus on voit combien ce grand Français a lutté pour la force et la fortune françaises.

Non seulement il avait rétabli les affaires en 1926, mais

en 1929, à la veille d'une maladie grave, il résiste et ferme sa porte aux solliciteurs. Sans nul doute, il avait le sentiment que, sous toute cette agitation, se dissimulaient des intérêts directs et redoutables.

Hélas ! M. Poincaré entre à la maison de santé et M. Chéron prend sa place aux Finances.

La situation y est facile. Un budget en super-équilibre, des milliards d'or et de devises à la Banque de France.

Dans sa candeur, M. Chéron se laisse prendre à ce mirage : faire de Paris un grand marché international. La campagne de presse agit sur lui ; il y a toujours été très sensible. Et le 31 juillet 1929, en pleine période de vacances, quatre mois avant un krach dont nous subissons encore les conséquences, passe dans un simple collectif un amendement à la loi de 1872 sur l'abonnement au timbre. Désormais, les Sociétés qui voudront faire introduire leurs titres à Paris seront, sur demande de la Chambre syndicale, après avis du Ministère des Finances et du Ministère des Affaires étrangères, admises à la cote. Les titres venant en France devront circuler après avoir acquitté un droit de timbre payé par l'acheteur du titre.

La Société ne verse rien au fisc ; sa seule charge consiste dans les frais de publicité destinée à préparer l'introduction.

Quelques jours après, la S.K.F. (Société suédoise de roulements à billes) est introduite. On ne se rappelle plus très bien pour quelle raison ; il est plus que probable que cette valeur suédoise devait peser trop lourd dans le portefeuille de M. Kreuger, qui avait besoin de disponibilités.

Puis, le parquet des agents de change cherchant des valeurs étrangères à grand marché décide d'inscrire au marché officiel l'action Royal Dutch, que la coulisse traitait depuis de longues années. Perte cruelle pour la coulisse, à qui on donna en compensation la cote de la Shell Transport.

Il ne s'agit plus maintenant d'introduire des petites mines d'or et des valeurs de caoutchouc de Malaisie. Les chiffres à placer sont énormes. Il faut voir grand. La loi de l'abonnement ne joue plus.

Finies les petites affaires d'avant-guerre qui se terminaient sur les bancs de la Correctionnelle. Désormais, on introduira

à Paris les titres de ces affaires mastodontes, dont les capitaux représentaient des dizaines de milliards.

La loi de l'abonnement coûtait, nous l'avons dit, fort cher à la Société dont les titres étaient cotés à Paris. Pour éviter des frais énormes, beaucoup des Sociétés étrangères ne demandaient l'introduction que d'une certaine série de titres, dont les numéros susceptibles de circuler en France étaient notés sur la cote officielle. C'était une sorte de contingentement imposé aux actions étrangères.

L'introduction de la Royal Dutch ouvre une ère nouvelle. Tous les titres de la Société sans exception sont admis à la cote. Cela représentait environ 30 milliards de l'époque et ce capital pouvait être désormais proposé à l'épargne française.

Quel est le montant des titres de cette valeur circulant en France ou possédé par des Français?

Beaucoup de financiers assurent que plus des trois quarts du capital de la Royal Dutch sont placés en France ou appartiennent à des Français. Inutile de dire que, malgré cela, il n'y a pas un seul administrateur français à la Royal.

Les pouvoirs publics n'ont pas demandé le jour de l'introduction cette garantie, qui aurait pu être aussi utile que le fait d'avoir des administrateurs français au Suez.

Il en résulte qu'en cas de guerre, le fait qu'une des plus grosses firmes productrices de pétrole soit en majorité possédée par des Français ne servirait absolument à rien et ne gênerait nullement les préférences politiques de ses dirigeants officiels.

Retenons bien la date. Nous sommes en juillet 1929. La Bourse de Paris est la seule au monde qui soit aussi bien approvisionnée en devises et en or. Le marché de New-York s'essouffle. Les sages voient venir le désastre ; à New-York, la position spéculative des brokers représente 12 milliards de dollars, chiffre fabuleux. La crise est proche, si on ne trouve pas une possibilité de vendre une partie de ce trop plein de spéculation. Qui, sinon le marché de Paris, pourrait la résorber? Les démarches se suivent sans interruption.

A la veille de la panique américaine, en septembre 1929, la Canadian Pacific est introduite. M. Poincaré n'est plus là, la curée commence ; son œuvre sera rapidement détruite.

Une publicité habile comme toujours avait précédé la cotation de la Canadian Pacific ; on la présentait au public comme une affaire gigantesque, à la fois ferroviaire, territoriale et minière.

L'introduction se fait sur le cours le plus haut qui ait jamais été coté : 240 dollars environ, soit 6 000 francs. Puis le titre est divisé en quatre pour donner plus d'attrait au petit épargnant. Ce dernier, chauffé à blanc, en achète d'assez grosses quantités au comptant. La cadence n'étant pas suffisante, la Canadian Pacific passa à terme quelques mois plus tard.

Le coup d'essai n'était pas heureux. Ce fut une catastrophe. Pour en donner une idée, bornons-nous à dire que le titre actuel, introduit à 6 000 francs et divisé en quatre, soit donc 1 500 francs Poincaré, vaut à peine 250 francs de notre modeste unité monétaire.

La valeur totale du capital, qui représentait 36 milliards de francs Poincaré, est tombée à l'heure actuelle à 4 milliards, soit 95 p. 100 de perte. N'insistons pas !

Octobre 1929. La Bourse de New-York s'écroule. Bien entendu, tous les titres introduits quelques mois auparavant suivent le même sort, y compris la Royal Dutch.

Pour bien juger les dates et les chiffres, il faut se reporter à l'époque de ces introductions : après chaque opération, il s'est produit une baisse et une panique, et on voit clairement que les introducteurs avaient intérêt à se défaire de leurs titres dans de bonnes conditions et au plus vite.

Pendant quelques mois, après cet essai malheureux, tout reste à peu près tranquille.

En 1930, la Banque de France, recevant de plus en plus de devises étrangères, la politique intervient.

Quelques parlementaires, et non des moindres, ouvrent dans la presse spécialisée une campagne contre l'afflux d'or de la Banque de France.

Toutes les bourses étrangères sont dans le marasme. New-York agonise. En France, au contraire, les affaires sont encore satisfaisantes. La rente atteint presque son maximum. On parle d'une conversion. On choisit ce moment pour plaider avec plus de violence encore en faveur de l'introduction massive des valeurs étrangères.

M. Caillaux, au Sénat, en est le grand défenseur.

A la Chambre, M. Palmade soutient la même thèse, avec l'approbation totale des socialistes.

Néanmoins, le ministre des Finances de l'époque, M. Paul Reynaud, résiste. L'insistance devient plus pressante. Toute la presse financière part en croisade pour l'introduction. On propage un slogan : l'or est stérile et dangereux. Les 30 milliards de devises qui sont à la Banque de France semblent représenter aux yeux de certains politiciens un péril mortel. A cette époque, l'école dirigeante de la politique française paraît avoir pris assez nettement parti en faveur de la cotation à la Bourse de Paris des valeurs étrangères. On peut en juger par quelques articles de MM. Caillaux et Palmade, dont il nous paraît opportun de reproduire ici quelques citations.

Le 29 septembre 1930, M. Caillaux, dans un article intitulé : « La question de l'or », propose de dégorger notre marché en revivifiant le crédit.

« La France pourrait ainsi absorber des valeurs étrangères de bonne classe en prenant toutes garanties contre le retour des fâcheuses expériences d'avant-guerre. »

M. Caillaux est un ancien inspecteur des finances au courant de la Bourse. Il ne pouvait ignorer ce que certaines introductions avaient coûté, mais, considérant, ce qui est vrai, qu'il est d'excellentes valeurs étrangères, il voulait oublier ce que les mauvaises venaient encore de faire perdre. Il ne parle pas de la Canadian Pacific.

« Nos compatriotes informés, disait-il, ne sont pas les derniers à déplorer l'afflux d'or qui, depuis des mois et des mois, grossit l'encaisse métallique de la Banque de France. » Il accuse les capitaux vagabonds d'avoir accumulé des stocks de devises à la Banque de France (les capitaux étaient français dans la proportion de 90 p. 100), et il ajoute : « Rapatriées ou se rapatriant, les devises entassées à la Banque de France se sont transformées ou se transforment en or dont le poids fait gémir les coffres de notre grand institut de crédit.»

Hélas ! les coffres à l'heure actuelle gémissent plus encore d'être vides. L'afflux d'or rendait alors la France riche et redoutable.

Dans cette affaire, beaucoup plus importante qu'on ne pourrait le croire, de l'introduction des valeurs étrangères en France, faut-il voir un dessein politique ou l'effet d'une bonne foi trompée? A notre humble avis, il y a eu les deux. Il est hors de doute que le parti socialiste a poussé à fond à la résorption rapide de l'encaisse-or de la Banque. C'était absolument naturel. Le socialisme ne peut arriver au pouvoir à une époque heureuse, prospère, et surtout à un moment où la puissance financière française est la plus forte et la plus saine du monde. L'attitude de M. Blum paraît étrange et elle est cependant parfaitement compréhensible. L'introduction faisait gagner beaucoup d'argent à des banquiers internationaux qui auraient dû être ses mortels ennemis, mais il fallait avant tout faire disparaître cette masse d'or et de devises qui était le résultat de la politique de M. Poincaré et qui le séparait du pouvoir.

De son côté, le parti radical-socialiste (alors dans l'opposition) ne nourrissait pas de si noirs desseins. Ce groupe a souffert lors de l'absence de conseillers financiers spécialistes vraiment dévoués au pays. Il a toujours reçu avis de gens intéressés qui l'ont fait manœuvrer selon leurs vues.

On peut donner cette explication à l'attitude de M. Palmade qui, de très bonne foi, se faisait l'avocat le plus éloquent de l'introduction des valeurs étrangères.

L'argument était le suivant : l'or accumulé à la Banque est nocif. Il fait monter les prix, il représente en plus des capitaux vagabonds qui s'en iront à la première occasion. Il faut le résorber par l'achat en Amérique (car le mot Amérique est toujours prononcé) de valeurs représentant de l'étain, du cuivre, du pétrole, autrement dit tout ce qui nous manque comme matières premières, et revendre les actions en France, l'opération étant faite par l'intermédiaire des établissements de crédit.

Quant à M. Léon Blum, qui flairait le vent, il laissait les radicaux-socialistes s'embourber dans cette affaire délicate et se bornait à ponctuer de « très bien ! très bien ! » toutes les déclarations faites à la tribune dans ce sens.

Nous voyons donc en 1930, en pleine panique américaine, lancer cette idée qui avait fait deux fois faillite : « le marché

de Paris grand marché international ». Hélas, dans le mot international, il y a l'idée d'échange, et les échanges avec notre place ont toujours été et seront toujours à sens unique : Paris achète et ne vend jamais.

« International » voudrait signifier : cotations sur différentes places bancaires des valeurs françaises. Il n'en a jamais été question, sauf un timide essai aux États-Unis qui n'a eu aucun résultat. L'étranger veut nous vendre et, jusqu'à maintenant, n'a jamais voulu nous acheter quoi que ce soit.

Malgré tous les efforts réunis, le ministre des Finances, M. Paul Reynaud et M. Tardieu refusent. L'histoire de la Canadian Pacific et de la Kreuger and Toll sont des avertissements.

Une légère satisfaction est donnée aux puissants défenseurs de l'introduction. On fait coter à Paris, le 11 avril 1930, les 636 000 parts de réserve de la Société Générale de Belgique. Pour quelle raison? Nul ne le sait.

La Société Générale de Belgique est une banque d'affaires, assez audacieuse. Il était nécessaire de dégager légèrement le marché de Bruxelles chancelant. Paris était fait pour cela !

Le cours d'introduction fut 8 400. Le public ne mord pas. Néanmoins, il y avait là 5 milliards de possibilité de placement à l'extérieur, somme supérieure au capital du Crédit Lyonnais.

1931. — La baisse de la livre sterling et la panique de Londres laissent les avocats des introductions assez pantois. La rente française est au-dessus du pair. Le moment est unique pour réaliser la conversion des rentes que préconisent M. Tardieu et M. Tannery, directeur de la Caisse des Dépôts et Consignations; mais à six mois des élections, aucun député ne veut prendre cette responsabilité.

La conversion se fera quelques mois après avec M. Germain-Martin ; il sera trop tard, et elle sera faite après les élections dans des conditions pénibles qui pèsent encore maintenant sur le marché des rentes.

1932. — Le Cartel vient au pouvoir. Cette fois-ci, les introducteurs sont tranquilles, ils vont réaliser leur rêve. Pourtant la situation française s'est retournée complètement.

Les devises ne rentrent plus à la Banque ; au contraire, quelques centaines de millions d'or quittent la Banque de France le jour même où le résultat des élections est connu.

Il serait de toute prudence de suspendre la vente de titres étrangers, et au besoin même un ministre audacieux n'aurait-il pu à ce moment, à titre provisoire, mettre l'embargo sur l'or ?

M. Daladier en est partisan, mais il n'insiste pas devant la levée de boucliers de la presse financière.

En 1933, la Nestlé, valeur suisse de lait concentré, est introduite au parquet. La valeur est bonne, mais n'a qu'un marché très étroit en Suisse. Les tractations à Zurich sont très modestes, ce qui n'empêchera pas la place de Paris de traiter un nombre de titres relativement très important à terme, au moment où le franc deviendra dangereux.

Le 20 janvier 1934, apparaît la cotation de la Société Liebig, puis, le 23 février 1934, celle de l'Amsterdam Rubber, de la Philips et de l'H.V.A. On en ignore les raisons. Les méchantes langues disent que c'est une façon de remercier un banquier spécialisé d'Amsterdam qui prête de l'argent à la petite semaine à l'État français, en mal de trésorerie (avec garantie d'or, bien entendu, et à des taux rémunérateurs). La Bourse d'Amsterdam, qui elle-même sent son florin menacé (il baissera dans deux ans de 30 p. 100, mais d'ores et déjà il est en danger), est très contente de réaliser quelques-unes de ses valeurs les plus importantes et par quantités massives.

Des courtiers et des démarcheurs habiles laissent entendre au porteur français qu'il ne pourra manquer de perdre s'il conserve en portefeuille des titres nationaux, mais que les belles valeurs étrangères lui feront réaliser d'importants bénéfices.

Ces titres qui, d'ores et déjà, représentent des capitaux immenses sont introduites *à terme* au parquet au moment précis où une campagne de presse ardente et déjà oubliée prône la dévaluation française. Les arguments sont justes, l'instant mal choisi. Des journaux sont distribués gratuitement partout à des milliers d'exemplaires, plaidant ouvertement la dévaluation, malgré la résistance de M. Pierre Laval qui essaie de maintenir la valeur du franc par des compressions budgétaires.

A cette époque dangereuse, quoi de plus facile pour un spéculateur que de jouer froidement à la baisse du franc en achetant à terme au parquet des valeurs étrangères qui y sont cotées[1]?

Le parquet des agents de change jouit, nous l'avons dit, d'un crédit illimité et peut assurer tous les reports. N'a-t-il pas à sa disposition les fonds inemployés des Compagnies de chemins de fer et surtout ceux de la Caisse des Dépôts et Consignations?

Nous en arrivons à cette triste et paradoxale constatation : la baisse du franc, catastrophique pour l'épargne, est aidée puissamment par ceux qui devraient le soutenir.

Que représentent les disponibilités de la Caisse des Dépôts et Consignations, sinon de l'épargne réalisée sou à sou pour assurer la sécurité des vieux jours à des milliers de rentiers en viager. Ils aident sans le savoir une spéculation qui va les mettre en danger.

En 1936, ces valeurs étrangères, introduites avec l'assentiment et selon le désir du groupe socialiste, se retournent contre lui. M. Vincent-Auriol, qui essaie de lutter contre la dévaluation, y est amené non seulement par la formidable sortie de francs en devises, mais aussi par les achats massifs à Paris, de valeurs étrangères, ce qui revient, au point de vue change, exactement au même.

La lecture du nombre de titres traités à chaque changement de la valeur de la monnaie offre un grand intérêt ; quelques favorisés sont au courant.

Le 24 septembre, trois jours avant la dévaluation française, le parquet échange (ce sont les chiffres officiels) 8 000 Royal Dutch, 15 000 Canadian Pacific, 1 500 S.K.F., alors que ladite S.K.F., sur le marché de Stockholm, s'échange par 20 titres à la fois.

Deux dévaluations successives sont ainsi appuyées par une spéculation facile. Acheter des livres à trois mois? Les reports sont de 7 à 8 francs, ils représentent près de 40 p. 100 d'intérêt. A la Bourse de Paris, rien n'est plus aisé que d'acheter

1. Si les valeurs étrangères introduites étaient de bonne qualité, *si elles n'étaient pas admises au marché à terme,* si les places étrangères acceptaient de coter quelques-unes de nos valeurs, la plupart de nos objections tomberaient.

des Royal Dutch, des Canadian Pacific et des Amsterdam Rubber à des taux d'intérêt allant de 9 à 10 p. 100, et encore en cas de grosse crise seulement.

1937 et 1938 se passent ainsi. L'époque est trop récente pour en faire l'historique. A chaque crainte, à chaque changement de ministère, à chaque remous, le public se précipite sur ces mêmes valeurs étrangères (toujours sur le *marché à terme*), et par cela même met en difficulté le service d'égalisation des changes qui a été créé. Le dollar vaut 38, la livre 179, le président Daladier assure qu'elle n'ira pas plus haut. On pourrait croire que les introductions sont terminées. Il n'en est rien, les banquiers émetteurs n'ont pas encore réalisé leur rêve, qui est l'introduction des valeurs américaines. M. Palmade en parlait déjà il y a huit ans, mais il y avait alors 80 milliards d'or à la Banque. Certaines prémisses laisseraient croire qu'en dépit des difficultés, l'idée est loin d'être abandonnée.

Il s'est formé à Londres un organisme qui a pour but de transformer les titres américains obligatoirement nominatifs en titres au porteur. De là à les faire coter sur le marché de Paris, il n'y a qu'un pas. Le franchira-t-on ?

De quoi s'agit-il ? Les journaux financiers l'ont déjà signalé. Pour le moment, et ce n'est qu'un début, il n'est question que d'introduire à Paris sous cette forme les actions de l'American Telephone et de l'International Nickel.

Introduire en France l'American Telephone, ce serait, à tout le moins, prouver au capitaliste français l'erreur des monopoles d'État. L'American Telephone est une affaire gigantesque, trop gigantesque même puisque ses 25 millions de titres, sur lesquels 18 millions ont été émis, représentent une valeur de plus de 110 milliards de francs. Ce trust, qui couvre l'Amérique entière, gagne par an entre 185 et 200 millions de dollars qu'il distribue d'ailleurs en totalité.

Il paie comme redevance 96 millions de dollars, soit à peu près 3 500 millions à l'État, alors que le budget des P.T.T. se solde par un bénéfice de 457 693 479 francs, somme inscrite dans le projet de loi de 1938 comme « affectée au remboursement au budget général du montant des pensions du personnel des P.T.T. ».

Il est à noter que depuis la loi du 30 juin 1923, l'Administration des P.T.T. fait partie du budget annexe.

On demanderait ainsi aux capitalistes français de participer au rendement des téléphones et télégraphes américains, alors qu'on les met dans l'impossibilité totale de s'intéresser d'une façon directe, sous forme d'une industrie privée, à leurs propres télégraphes et téléphones.

Le moment est-il bien choisi? A une époque où la France a besoin de toutes ses forces, de tout son argent, pour son commerce, son industrie, sa défense nationale, quand il doit renforcer par des achats d'avions une industrie déficiente, les capitaux ont autre chose à faire qu'à s'intéresser à ces affaires mastodontes, représentant des monnaies étrangères.

Dans ce roman fastidieux et triste, mais hélas! vécu qu'est l'histoire de l'épargne française, n'oublions jamais un mot de Jacques Bainville, qui connaissait parfaitement la question : « Chaque fois que le franc diminue de valeur, c'est non seulement de l'argent, mais un peu de vertu qui disparaît. »

Conservons à la France cette vertu inégalable de l'épargne, gardons-la autant que possible dans notre pays, en évitant de la laisser dévorer par la finance étrangère!

GEORGES VILLIERS

# PAUL REYNAUD

M. Paul Reynaud a beaucoup voyagé à travers les idées, les hommes et les continents. Son érudition est variée comme les climats. C'est pourquoi, peut-être, dans la compétition des partis et le jeu électoral, cette trop riche expérience parfois déconcerte.

Il vivait déjà en rêve, sur les bancs de Louis-le-Grand, ses futurs exploits de globe-trotter quand il entendit évoquer par son maître Chabrier les amours tragiques de Phèdre.

« Est-ce que, dans les livres, il y aurait de la vie? » se demanda le jeune Paul Reynaud, subitement intéressé ; ainsi il se persuada que le mouvement n'était pas la seule forme de la vie et que chacun portait en soi des aptitudes à l'action différentes. Il préparait son droit quand il s'avisa qu'il commençait seulement à apprendre.

« J'ai attendu, dira-t-il, d'avoir terminé mes études pour m'instruire. »

Dans les austères manuels de droit, l'étudiant avait découvert les origines de la civilisation et les premières limites que la société s'était données. Les formules et les codes semblaient contenir dans leur sécheresse et leur archaïsme l'histoire du grand drame humain. Avec les unes et avec les autres il reconstituait l'évolution du monde antique et apaisait sa soif d'aventures en pérégrinant à sa manière dans les profondeurs du passé. Avec le recul, il notait, en passant, que rien

n'était bien neuf sous le soleil et que les faiblesses de l'homme n'étaient guère plus originales que ses dons.

A sa sortie de la Faculté il savoura, comme clerc d'huissier, les petites comédies balzaciennes de la basoche. Puis, inscrit au stage des avocats, élu par acclamations premier secrétaire de la conférence, il gravit aisément les échelons du barreau... et de la renommée.

●

S'il n'avait obéi qu'à son intérêt en même temps qu'à sa commodité, M. Paul Reynaud n'eût fait de la politique qu'après s'être libéré des idées personnelles. Il nous serait revenu avec quelques tourments en moins et quelque philosophie en plus. Il eût enrichi le troupeau, généralement médiocre, de la Chambre, serait devenu très rapidement ministre et eût été sans peine embrigadé dans les équipes interchangeables des ministres d'hier et de ceux d'aujourd'hui. Mais il tenait à ne rien céder de lui-même dans une bataille où il est aisé d'esquiver les coups en escamotant les programmes. Avant de présenter ses civilités à l'électeur, il avait déjà mis en formules les critiques évidentes qu'imposait, au lendemain de la guerre, la sénilité des institutions et du personnel politique. Avec ce lourd bagage il fut élu, sous l'étiquette de républicain de gauche, député des Basses-Alpes, en novembre 1919, dans la Chambre du « Bloc National ». Son intimité avec la majorité bleu-horizon fut maintes fois menacée par ses manifestations d'indépendance. Il vota avec les radicaux l'impôt sur l'enrichissement, le carnet de coupons, rejeta avec eux l'amendement Brousse qui proposait d'assurer, par des emprunts, l'équilibre fortement compromis du budget de 1924.

« J'ai toujours pensé, dira-t-il, qu'un pays ne pouvait pas indéfiniment emprunter des milliards sans aller à une catastrophe financière. »

Et, passant de la doctrine aux actes, il vota les impôts nouveaux que demandait M. Poincaré. Mais, cette fois, tandis qu'il revenait à la majorité, les radicaux restaient en route. Il les rejoignit dans le débat sur les réparations, les accords

de Spa et l'état des paiements de Londres. Il défendait alors la thèse des réparations en nature que devait faire triompher M. Loucheur à Wiesbaden, et demandait qu'on stabilisât les changes avant de résoudre le problème des réparations au moyen d'emprunts internationaux. En résumé, il opposait, à la politique des expédients et de la baguette magique, un programme sévère de reconstruction financière. Ce programme n'avait qu'un défaut : il n'était pas électoral. Le 11 mai 1924, Paul Reynaud fut battu par un candidat du cartel.

Peu après, une élection partielle dans le deuxième secteur de Paris parut lui offrir l'occasion d'une revanche. Il avait un colistier, Henri de Kérillis. Ils firent une campagne ardente, avec du ton, du panache et — ce qui ne nuit pas toujours — des arguments. Dans ce temps-là, le parti communiste était galant. Il leur accorda des sauf-conduits pour se faire entendre à la salle Japy devant huit mille militants ; ceux qui assistèrent à cette émouvante rencontre d'hommes et d'idées si ardemment hostiles en ont gardé un souvenir que le temps, ni la répétition de ces sortes de cérémonies n'ont pu effacer. Malgré cette dépense d'énergies et d'attitudes chevaleresques, Paul Reynaud et Kérillis furent battus.

En 1928, le scrutin d'arrondissement avait remplacé la proportionnelle. Paul Reynaud fut élu sans difficultés député du 2e arrondissement de Paris. Sa vie ministérielle allait commencer. Au cours de ce long séjour au pouvoir, il eut le mérite, dangereux dans une démocratie, de prévoir quelques graves événements dont l'éventualité était niée par les uns ou secrètement espérée par les autres : « Gouverner, c'est prévoir ! » a dit un jour Waldeck-Rousseau. C'est pourquoi sans doute les assemblées n'aiment pas prévoir. Elles sont sédentaires, vivent dans le présent, ignorent le passé et ses leçons, considèrent l'avenir comme un continent fabuleux semé d'embûches et de surprises. Dans cette position pleine de confort et d'insouciance, un voyageur est mal à l'aise. Ce fut le cas de Paul Reynaud qui, avant de devenir député, avait fait plusieurs fois le tour du monde.

Il revenait d'Amérique, où il avait décelé les prodromes de la crise mondiale, quand en 1929, devenu ministre des Finances dans le Cabinet Tardieu, il proclama : « La crise est

devant nous ! » Et comme on lui demandait d'autoriser la cote en Bourse des valeurs américaines, il refusa en expliquant : « Ce serait dépouiller l'épargne française ! »[1]. Réélu en 1932, il suit à la loupe l'évolution du mal qui ravage l'Europe. Il s'aperçoit que des peuples qui s'en sont guéris, ont dévalué leur monnaie. La dévaluation étant la diminution de la quantité d'or qui est dans la monnaie, celle-ci coûte moins cher quand la valeur de l'or augmente. C'est ce que M. Paul Reynaud entreprit de démontrer par de retentissantes campagnes que l'on n'a pas oubliées. A tort ou à raison, il ne fut pas écouté. La logique de la compétition électorale exclut les plans à longue échéance. On préfère le réalisme qui se présente comme un jeu à court terme, un procès à gagner. Le résultat fut que les prix français dépassèrent les prix mondiaux. La crise, qui s'atténuait partout, en France fut à son point extrême ; il est vrai que la fiscalité n'y était pas étrangère. Quelques mois après le 6 février, qui fut lui aussi, un des phénomènes psychologiques engendrés par les troubles économiques (mais ne fut pas que cela), Paul Reynaud écrivit à Gaston Doumergue une lettre où il disait en substance ceci : « Notre politique financière à *enjambé* le 6 février. Malgré les décrets-lois, la stabilité politique demeure impossible à réaliser. On peut tout obtenir du Parlement, mais il faut lui proposer une bonne politique. »

Ses campagnes en faveur de la dévaluation que l'on devait décider plus tard dans des conditions désastreuses, avaient isolé Paul Reynaud. Il y a des hommes politiques qui font carrière sur l'impopularité. En général, celle-ci ne frappe que les hommes assez hardis pour crier au pays les vérités dures à entendre. Peut-être Paul Reynaud, dans la circonstance, fut-il de ceux-là. Il professe volontiers que les grands et les seuls professeurs de démocratie sont les dictateurs, parce qu'ils s'adressent directement à leurs foules et leur apprennent à réfléchir. On peut objecter que si, en même temps, ils accordaient à leurs auditoires assez de liberté pour manifester leurs sentiments, ils ne seraient vraisemblablement pas mieux traités que ne le furent M. Paul Reynaud et la dévaluation. Un autre thème qu'il développe volontiers est celui de la primauté de la technique. Il fait tenir sa formule dans une

1. Voir à ce sujet l'article de Georges Villiers dans la même livraison.

image qui est la parodie d'une définition du romancier attribuée à Staline : « Les romanciers, aurait dit un jour le satrape bolcheviste, sont les ingénieurs des âmes. » Paul Reynaud écrit : « Les hommes politiques doivent être des ingénieurs des faits. »

C'est par les faits, précisément, qu'il va tenter de justifier, le 1er novembre 1937, dans un article qui fit grand bruit, la thèse audacieuse de « l'unanimité nationale ». L'étrange bouleversement d'idées et de préventions provoqué par la conversion soudaine du parti communiste à la défense nationale lui est apparue comme une occasion de réaliser l'union à peu de frais ou, dans tous les cas, de tirer profit des apparences. Il écrit :

« Bien loin de le railler ou d'en contester la sincérité, nous saluons avec joie le renouveau de sentiment national dans les masses, qui s'exprime, notamment, par l'unanimité avec laquelle sont votés les crédits militaires. Mais nous leur disons :

» Votre rôle est décisif dans cette première phase de guerre qui, si elle est gagnée par nous, empêchera la guerre. La question de la production industrielle ne peut être isolée de la défense nationale. »

On comprend bien la tactique de M. Paul Reynaud. Quelque séduisante qu'elle parût, elle était pleine de dangers. « Je ne suis pas dupe, semblait-il indiquer, d'une aussi brutale volte-face. Mais elle nous offre un avantage. Il durera ce qu'il durera. En attendant, exploitons-le. » Raisonnement spécieux dont d'autres faits, que M. Paul Reynaud paraît négliger, démontrent la faiblesse. Les communistes, en votant les crédits militaires, n'ont pas renoncé à la lutte des classes. Ils s'en sont servi et s'en servent encore pour exercer une pression sur la politique extérieure de la France. En quelque sorte, leur patriotisme est sous conditions. L'inspiration étrangère, à laquelle ils obéissent, donne à ce chantage son véritable caractère. M. Paul Reynaud, cependant, a trouvé neuf bonnes raisons pour fortifier sa position. Il les présenta, il y a un an, sous formes de propositions :

1° Toutes les énergies du peuple allemand sont tendues vers l'accroissement de la force allemande ;

2° Au rythme actuel des armements respectifs des dictatures et des démocraties, le temps travaille pour les dictatures ;

3° C'est pourquoi l'Allemagne ne désire ni une conversation avec la France, ni une guerre immédiate. Elle retient l'Italie, qui se trompe lourdement sur la puissance de la France et qui est fortement tentée de trouver dans la guerre une échappatoire à sa désastreuse situation économique et financière ;

4° Si la France était déchirée par des troubles graves, M. Hitler l'envahirait aussitôt au nom de l'antibolchevisme et de l'idéologie de la défense de l'ordre européen, dont il se sert pour dissocier ses futures victimes ;

5° Il n'y a, chez les dictateurs, aucune force morale ou religieuse susceptible de contre-balancer le diktat de leur volonté de puissance ;

6° Pour affaiblir les démocraties, les dictatures n'hésitent pas à trahir l'homme blanc en Asie et dans le monde musulman ;

7° Les demandes des dictatures seront croissantes à mesure que s'accroîtra la différence de niveau entre leurs forces militaires et celles des démocraties, si ces dernières n'accélèrent pas le rythme de leur préparation matérielle et morale ;

8° Il est urgent, pour les démocraties — dont le potentiel de guerre est immense — de mettre en œuvre leurs ressources et de tendre leur volonté pour barrer la route à la guerre ou à la servitude ;

9° Etre fort est la condition nécessaire pour s'accorder avec l'Allemagne, ce qui reste le but essentiel de la politique étrangère de la France.

Tout cela est rigoureusement vrai. Il est vrai aussi, comme l'écrivait, dans ce même article, M. Paul Reynaud, que nous étions déjà entrés, en novembre 1937, « dans la zone non sanglante de la guerre ». Il s'agit seulement de savoir si, pour éviter « la zone sanglante », l'alliance des Soviets et le secours d'une armée décapitée, avec tous les risques que comporte l'intimité avec un État révolutionnaire, seraient, le cas échéant, d'une efficacité décisive. C'est tout le problème. On le trouvera étudié dans un article documenté de la présente livraison.

•

Les plus récents épisodes de la carrière de M. Paul Reynaud appartiennent à l'actualité.

Il était ministre de la Justice dans le Cabinet Daladier quand se produisit, en septembre, la tension franco-allemande. Il ne s'était pas écoulé tout à fait une année depuis qu'il était devenu le théoricien de l'unanimité nationale. Il y demeura fidèle, avec cette nuance cependant que l'unanimité qu'il préconisait avait contre elle la majorité du pays. Partisan de la résistance, il désavouait les tendances à la conciliation qui prévalaient au sein du Cabinet. Il fut, à ce moment-là, sérieusement question d'une chute ministérielle ou d'un remaniement. Les accords de Munich vinrent à point faire la preuve que la majorité, sinon l'unanimité de la France, n'était pas avec M. Paul Reynaud. Il avait mis en péril le Ministère ; le regain de sympathies que valut à M. Daladier la conclusion de Munich aurait pu mettre en péril la situation ministérielle de M. Paul Reynaud. Au contraire, elle la sauva. Il fut le bénéficiaire involontaire d'une politique qu'il avait combattue. Après un chassé-croisé ministériel qui surprit quelque peu l'opinion, il devint ministre des Finances. Sur-le-champ, il dressa un programme de redressement qui eut pour effet immédiat de bouleverser l'atmosphère et de faire craindre, une fois de plus, une crise ministérielle. Elle allait éclater quand la C.G.T. eut le bon esprit de décréter la grève générale. Le sang-froid du président du Conseil, l'énergie et l'habileté de M. Anatole de Monzie et le succès qui couronnèrent leurs efforts pour maintenir l'ordre et empêcher l'arrêt de la vie nationale rassurèrent le pays. Ainsi, la politique de M. Reynaud qui, par sa rigueur, du reste nécessaire, avait paru compromettre la durée du Cabinet, fut sauvée par la fermeté dont firent preuve M. Daladier et, il est juste de le dire, M. Reynaud lui-même...

Si certains décrets-lois appellent des corrections, des aménagements, ou des suppressions, il se dégage du principe qui les a inspirés une leçon de discipline et d'énergie qu'il serait injuste de méconnaître. M. Paul Reynaud a bravé

l'impopularité et n'a pas craint de dire, au pays, une vérité qu'il n'était pas dans son intérêt personnel d'avouer. C'est un mérite d'autant plus grand qu'il se manifeste après deux ans de démagogie sans précédent. Le programme de M. Reynaud, excellent dans certaines de ses parties, n'est sans doute pas parfait — et l'on eût pu souhaiter, par exemple, qu'il atténuât, en attendant mieux, la politique financière « étatiste » de notre pays — mais il fallait réaliser quelque chose tout de suite, sans attendre. M. Paul Reynaud a réalisé et il a donné ses raisons qui sont pertinentes. Dans le discours radiodiffusé qu'il prononça le 12 novembre dernier, et où il résumait la situation financière, on retrouve cette méfiance à l'égard des emprunts qui marquait déjà ses interventions sous le ministère Poincaré de 1923.

En arrivant rue de Rivoli, j'ai regardé les faits, je me suis fait présenter les chiffres. Je ne vous dirai pas que je n'avais pas un plan. Mais j'ai écarté toute idée préconçue. Je me suis mis en face des faits. J'ai appelé les techniciens.

L'un est venu me dire : « Le budget de l'État va être en déficit de 8 milliards et demi. Il faudra les emprunter. » Un autre m'a dit : « Le budget extraordinaire va atteindre 29 milliards et demi. Il faudra les emprunter. » Un troisième : « Les villes et les départements vont être l'an prochain en déficit de 2 milliards. Il faudra les emprunter. » Un quatrième : « Les chemins de fer ont besoin de 6 milliards, en sus de leurs recettes. Il faudra les emprunter. » D'autres encore, parlant des travaux à poursuivre dans nos campagnes et dans nos colonies, m'ont dit : « Il y a là 5 milliards et demi à dépenser qu'il faudra aussi emprunter. »

Partout, du côté de l'Office du blé, du côté du service des alcools, du côté des usines d'aviation, du côté de l'Afrique, partout des emprunts, des emprunts, des emprunts. La ronde des milliards m'assaillait. En cinq jours, j'ai vu l'ombre d'une soixantaine de milliards à emprunter si nous ne faisions rien, si nous n'écartions pas le spectre de tous ces déficits, si nous ne criions pas la vérité à la France, si nous ne renversions pas une situation déjà si compromise.

Nous allions, en aveugles, vers l'abîme. Si nous n'avions pas agi, c'eût été la chute verticale du franc, la livre à 250 francs dans quelques mois, à 500 francs peu de jours plus tard, car la progression eût été géométrique dans la catastrophe. Cela aurait signifié la ruine totale pour les créanciers de l'État et des particuliers, la misère pour les ouvriers, les employés, les fonctionnaires et les cheminots.

Le pouvoir d'achat de tous ces Français aurait diminué jour par jour.

Le temps n'est pas si loin, nos mémoires ne sont pas si courtes, que nous ayons oublié le sort lamentable de ces fonctionnaires d'un pays voisin qui, dans la tourmente monétaire, n'avaient pas assez du traitement d'un mois entier pour payer leur place d'autobus.

L'agonie de la République allemande de Weimar date de là.

Voilà la décomposition économique et financière qui menaçait notre République à nous.

Voilà ce qui aurait pu être.

Il n'est pas parti, sans doctrines, à la recherche de la guérison. « La liberté sur le plan économique, dira-t-il, est liée à la liberté sur le plan politique. » A ceux qui se demandent « si la liberté économique n'est pas condamnée pour toujours » et qui tournent leurs regards vers le contrôle des changes, il répond :

« Étrange panacée que ce contrôle dont les hommes les plus éminents des pays où il est pratiqué disent : « Surtout ne » suivez pas notre « exemple ».

» La première question à poser est celle-ci : le contrôle des changes réussirait-il chez nous? Non, pour beaucoup de raisons et à cause de notre Afrique du Nord, passoire où s'écouleraient les capitaux.

» Mais, y réussirait-on, que ce contrôle entraînerait fatalement chez nous une augmentation massive du niveau des prix et une diminution des pouvoirs d'achat des salaires, c'est-à-dire un abaissement du niveau de vie des travailleurs. Ce serait la misère en vase clos. »

M. Paul Reynaud avait prononcé ce discours le 12 novembre. Dans les jours qui suivirent, la grève générale fut décidée. Il put se convaincre alors que le « patriotisme » des communistes ne leur avait pas complètement fait reléguer, au magasin des accessoires, la lutte des classes et le sabotage de l'activité nationale. Le 26, M. Paul Reynaud, s'adressant une fois de plus au pays, s'écria :

« Croyez-vous que le régime de démocratie et de libre discussion puisse fonctionner lorsque l'opinion publique est aussi outrageusement trompée? Dans quel but la trompe-t-on? Pourquoi ferait-on grève? »

●

Il faut à M. Paul Reynaud beaucoup de virtuosité et de maîtrise de soi pour déjouer les tours que lui joue sa brillante intelligence. Mais il n'est pas moins habile à surmonter les obstacles qu'à s'en créer. Il a un choix illimité de couleurs glissantes, fuyantes, ardentes à l'œil. Cet explorateur impénitent n'est jamais troublé par la variété des problèmes ni par la diversité des cas. Il a le don de la formule, du concentré,

sait animer des images, peupler des sites. Il a une fort belle voix, une éloquence arrondie, ouatée qui émousse les angles, des yeux aigus et perçants, légèrement bridés qu'il promène sur ses auditeurs en guettant leurs réactions. C'est une singularité du genre oratoire de Paul Reynaud que cette mimique du regard qui accompagne ses discours. Il manœuvre l'argument massue avec beaucoup d'art. Les enveloppements sont fort bien ciselés. Il est dans la belle tradition classique et la fait aimer par sa manière supérieure de la servir.

Son destin, jusqu'ici, fut étrange. La fidélité avec laquelle M. Paul Reynaud se voue aux causes ingrates, qui sont souvent les plus nobles, donne à son ascension une certaine « ligne ». Il a d'indiscutables dons de clairvoyance qui le projettent parfois hors de son temps, de son parti et de son milieu. Jusqu'ici il n'était jamais apparu comme l'homme de demain, mais plutôt comme celui d'après-demain. Est-il l'homme providentiel, le sauveur que la France attend? Il a beaucoup invoqué, ces temps derniers, une autorité à laquelle tout le pays aspire. Le fait est que dans des circonstances difficiles et presque tragiques, M. Reynaud a donné des preuves de décision et d'énergie qui ont incontestablement créé autour de lui un climat favorable. Déjà d'importantes rentrées de capitaux, une brillante ascension de la Bourse de Paris révèlent que le public a placé dans la politique réaliste de M. Reynaud beaucoup d'espoirs.

Souhaitons que cette situation se développe heureusement. M. Reynaud l'a dit lui-même. Il reste encore un immense travail à accomplir. Toute l'économie française était grippée. On ne pouvait raisonnablement espérer que la machine repartirait en quelques semaines. Les résultats acquis prouvent que maintenant on fait confiance à M. Reynaud. De cette attitude d'attente optimiste on ne passera vraiment à une heureuse réalité que si notre ministre des Finances poursuit avec une énergie inlassable un programme d'économie et de redressement économique que nous souhaitons de lui voir bientôt formuler.

IGNOTUS

# L'HISTOIRE

*Autour de Tibère. — Le père de Frédéric II.*
*Un Bonaparte à la main leste. — Que penser de Bazaine?*

AUGUSTE a eu toutes les chances, sauf en famille. Il n'a eu qu'un enfant, de sa première femme qu'il n'aimait pas, et c'est une fille. Son mariage avec Livie, pour qui il a eu le coup de foudre, est stérile. Il fait tout pour avoir au moins des petits-fils. Il marie sa fille Julie à son neveu, le jeune Marcellus, sur lequel il fondait les espérances que Virgile a si magnifiquement évoquées. Mais les vers de l'*Enéide* sont déposés sur un cercueil. Il remarie alors Julie à un de ses compagnons d'armes et d'âge, Agrippa, qui divorce à cet effet, et cette union, encore que mal assortie, est féconde. Mais, des trois fils qu'elle donne, deux meurent jeunes et le troisième, qui est posthume, paraît inutilisable par son caractère et son inintelligence. Que faire? Julie est remariée à un fils de Livie ; Tibère, lui-même forcé de divorcer à cette occasion. Tout cela est bien artificiel. L'esprit de famille, dont Auguste se proclame le défenseur, aboutit à des familles bien compliquées. Julie deux fois veuve a épousé deux divorcés, divorcés involontaires qui, malgré ses charmes, ne l'ont pas épousée pour ses beaux yeux. Elle n'est pas sans excuse si elle n'est pas une Lucrèce. Elle est, du reste, d'un tempérament exigeant dont Agrippa a peut-être été victime et dont Tibère entendait ne pas l'être.

Ne voulant pas, d'autre part, jouer les maris complaisants,

il s'absente et elle se livre à toutes les fantaisies passionnelles jusqu'à ce que son père y mette ordre.

Il est curieux qu'aucun des amis de la petite histoire n'ait été tenté par la biographie de Julie. On refait sans cesse des Cléopâtre, des Christine de Suède, des Marie-Antoinette, des Catherine de Russie, personne ne se laisse séduire par Julie, qui brille à l'époque la plus brillante de Rome, qui est fille d'Auguste, femme de Tibère, grand'mère de Caligula, belle-mère de Germanicus, arrière-grand'mère de Néron, admirable matière à littérature facile. Ce qui lui a manqué pour être une vedette de l'histoire romancée, c'est peut-être simplement de n'avoir pas été portraiturée par Tacite : les *Annales* ne commencent qu'après la mort d'Auguste.

De même, le favori de Tibère, le préfet du prétoire Séjan, est mal connu. On l'expédie en quelques lignes et en quelques pages comme un parvenu de basse classe. Un essayiste anglais, G.-P. Baker, auquel nous devons déjà un *Annibal* et un *Charlemagne*, lui consacre un chapitre et même deux dans son *Règne de Tibère* (Payot). Séjan n'est ni un rustre ni un vieux soldat. Son titre de préfet du prétoire n'est qu'à moitié un grade militaire. Séjan est un Étrusque, un homme charmant. Il descend de cette race, antérieure à Rome et même à la Grèce, venue d'Asie un millénaire avant le siècle d'Auguste, qui a une vieille culture, une intelligence subtile, la séduction d'un teint bronzé et d'une parole caressante. A la cour de Tibère, Séjan est l'homme du monde, comme à la cour d'Auguste, Mécène, — Étrusque lui aussi, de plus grande famille, — royale disaient ses amis. Il y avait dans cette race mystérieuse et déracinée une faculté d'assimilation, d'adaptation, de séduction où se retrouve l'Orient. Séjan a le secret de plaire à Tibère, l'homme le plus défiant de son siècle, et auquel il ne ressemble en rien. L'empereur est dissimulé. Pessimiste sans illusion, il fait bien tout ce qu'il fait, sans en attendre aucune satisfaction. Il aime l'action comme un but en soi. A la guerre comme au pouvoir, il fait son devoir en technicien qui veut réussir, qui y met tous ses soins, sans être très sûr que son succès sera nécessairement un bien.

Séjan, au contraire, est plein d'allant, de jeunesse, de vie, de confiance en soi. Il a la mentalité de l'homme qui se sent

porté par la fortune. Il est d'une famille obscure mais qui monte. Son père était un « simple chevalier » — pas si simple que cela. Il a commandé la garde prétorienne à la fin du règne d'Auguste. Séjan lui-même a servi dans l'état-major de Tibère, qui l'associe à son père comme préfet du prétoire dès son avènement et le laisse bientôt seul à ce poste de choix. Il se confine en apparence dans ses fonctions, tout en préparant son avenir par des liaisons amoureuses avec des femmes haut placées, y compris Livilla, nièce de Tibère et femme de Drusus, fils de Tibère. Drusus eut le tort de s'en plaindre et mourut, — d'autres disent en mourut, empoisonné par sa femme. Déjà Germanicus, adopté d'abord par Tibère, son oncle, était mort. La succession à l'empire devenait presque vacante. Séjan demande à épouser Livilla. Tibère est trop « vieille Rome » pour y consentir et adopte les fils de Germanicus qui, par leur mère, la première Agrippine, fille de Julie et d'Agrippa, étaient arrière-petits-fils d'Auguste.

Séjan paraît tout dévoué et a intérêt à le rester tant qu'il ne se sent pas maître de la situation. Il couvre de son corps l'empereur à l'écroulement d'une grotte; il répond de la fidélité des prétoriens, groupés maintenant dans un seul camp. Agrippine et ses fils n'ont jamais été bien vus de Tibère : ils tombent en disgrâce. L'un est déporté comme elle dans les îles d'où on ne revient pas. Un autre est jeté en prison. Il ne reste en ligne que le futur Caligula, obstacle qui paraît mince. L'ascension de Séjan continue. Tibère, vieillissant et retiré à Caprée, le fait entrer au Sénat et le prend pour collègue au Consulat. C'est le comble, c'est trop. On ne voit plus que lui, il fait seul figure à Rome, sa porte est assiégée de quémandeurs haut titrés. Il ne lui manque, pour être l'héritier désigné, que la puissance tribunitienne, qui lui conférerait l'autorité civile comme il partage déjà avec Tibère l'autorité militaire, en vertu de l'*imperium* consulaire. Il croit proche ce dernier pas, d'autant plus que Tibère lui promet la main de sa petite-fille, veuve d'un des fils de Germanicus, mis à mort bien opportunément au même moment.

Tout va s'effondrer d'un coup. Tibère est averti de l'ambition et des menées de son préfet du prétoire. Il prend les devants. Le coup est lancé d'une main sûre. Tibère et Séjan

quittent le consulat en mai. Séjan reçoit les pouvoirs proconsulaires, ce qui est un des attributs du principat. A-t-il partie gagnée? Tibère annonce son prochain retour à Rome, où il serait à la merci de Séjan, maître des prétoriens. Mais il n'a aucunement l'intention d'y venir. Parmi les consuls subrogés *(suffecti)* qui complétaient l'année, Tibère a nommé au 1er octobre un homme sûr. Et, pour débaucher les prétoriens, il compte sur un de leurs officiers, Macron, investi secrètement du titre de préfet du prétoire. C'est lui qui apporte de Caprée la longue et ténébreuse lettre de Tibère au Sénat, la *verbosa ac grandis epistola* dont parle Juvénal. Macron parlemente avec les prétoriens de garde à la porte du Sénat, leur montre sa nomination avec l'autorisation de leur distribuer une prime, et les invite à regagner leur camp. Ils obéissent. Ils sont remplacés par la police urbaine qui n'a rien à voir avec Séjan.

Pendant ce temps, Séjan et les sénateurs écoutent la fin de l'interminable missive. Donnera-t-elle à Séjan la puissance tribunitienne, c'est-à-dire le partage du pouvoir impérial en attendant mieux? Au contraire, elle finit en coup de tonnerre, par une demande de mise en accusation. Le Sénat vote l'arrestation et s'ajourne pour voir la suite. Les prétoriens ne bougent pas, la populace bouge, mais pour abattre les statues de Séjan. Le Sénat a compris. Il rentre en séance, vote la peine de mort, exécutée aussitôt. La toile tombe. Tibère aurait pu dire, comme Auguste mourant : « La pièce a-t-elle été bien jouée? »

*
* *

*Frédéric II* est bien connu et M. Pierre Gaxotte le connaît trop bien lui-même pour croire qu'il apporte beaucoup d'inédit dans le très brillant volume qu'il lui consacre (Fayard). C'est peut-être sur son père Frédéric-Guillaume, le « Roi Sergent », qu'il y aurait le plus à dire. Ses contemporains n'ont vu que ses ridicules, ses efforts disproportionnés à ses médiocres succès. On l'a presque toujours sous-estimé. Le portrait qu'en trace M. Gaxotte n'a pas ce défaut. Il est vivant sans être chargé. C'est un être insociable, un tyran public et privé, un Harpagon en gros et en détail, qui boit comme un sonneur, jure comme un charretier embourbé, éprouve ou

affecte un mépris transcendant des lettres et des arts. Il est jaloux de son autorité, méfiant de tous ceux qui l'entourent, mais, s'il a horreur chez les autres de la paresse et du temps perdu, il n'est pas moins exigeant pour lui-même. Il se considère, et Lavisse ne lui en fait pas un médiocre compliment, non comme le roi de Prusse, mais comme « le général en chef et le ministre des Finances du roi de Prusse ».

Il donne l'exemple. Il commande pour de bon le régiment dont il est colonel. Il se fait porter en litière à la caserne un jour où il est très malade, parce que ce jour-là tous les colonels en congé ont reçu l'ordre de regagner leur poste. Il aime l'ordre. Le jour de sa mort, il donne un cheval de ses écuries à deux de ses vieux généraux. Il remarque que les palefreniers mettent une selle bleue avec une housse jaune, il envoie son aide de camp leur donner du bâton. Le bâton, c'est son sceptre. Il s'en sert en conscience, c'est-à-dire largement, mais aussi avec un haut sentiment du devoir. Richelieu mourant, invité à pardonner à ses ennemis, répond qu'il n'en a pas eu d'autres que ceux de l'État. Frédéric-Guillaume répond presque de même. « Je n'en ai qu'un, c'est mon beau-frère, le roi d'Angleterre, qui m'a fait tous les maux du monde. Mais je lui ai pardonné et aussitôt que je serai mort, ma femme le lui écrira. » « Pourquoi pas tout de suite », suggère en vain le pasteur. Il est d'ailleurs aussi sincère dans sa foi qu'ancré dans ses défauts. Il a un mot vraiment beau au moment suprême. « Je sens bien que si je guérissais, je retomberais dans mes fautes passées et c'est pourquoi je prie Dieu qu'il m'enlève du monde. »

Ce qu'il y a de terrible dans les hommes de devoir à esprit court, c'est qu'ils vont jusqu'au bout de ce qu'ils croient juste, sans inquiétude ni mesure. Frédéric-Guillaume se fait de son métier de roi une conception virile, qui aboutit à des pratiques enfantines. Son attitude à l'égard de son fils est odieuse, mais, à sa manière, elle est logique. Il le soumet à une éducation étroite, où rien de ce qu'il juge inutile ne doit trouver place. « Pas de latin », ce qui est tellement difficile à justifier pour un prince électeur du Saint-Empire romain-germanique qu'il n'accepte là-dessus aucune observation. Pour le français, il est loin d'y faire obstacle, comme on a l'air parfois de le croire.

Il ne veut pas entendre parler de vers et n'a pas tellement tort, car ceux de Frédéric n'étaient vraiment pas à encourager. Mais pour la langue elle-même, il aurait dit volontiers comme son fils. « Cette langue est devenue un passe-partout qui vous introduit dans toutes les maisons et dans toutes les villes. Voyagez de Lisbonne à Pétersbourg et de Stockholm à Naples, en parlant français vous vous faites entendre partout. Par ce seul idiome, vous vous épargnez quantité de langues qu'il vous faudrait savoir, qui surchargeraient votre mémoire de mots, à la place desquels vous pouvez la remplir de choses, ce qui est bien préférable. » La même gouvernante qui avait élevé le père, élève le fils jusqu'à sept ans. C'est une Française, émigrée de la révocation, madame de Rocoules, qui, en trente ans de séjour en Prusse, n'a pas appris un mot d'allemand. Le précepteur qui lui succède est un autre Français, Duhan, fils d'émigré, bon humaniste, qui prendra sur lui d'enseigner un peu de latin à son élève au risque de se faire bâtonner, comme il advint.

Pas d'antiquité, avait prescrit le roi. Toutes ces fables ne servent à rien. Mais l'enfant lit le *Télémaque*, qui est un manuel de mythologie homérique. Le roi, qui l'a lu aussi au même âge et qui ne se le rappelle sans doute pas très bien, n'y voit pas d'inconvénient. Il ne se doute pas que les critiques sur Idoménée s'appliquent à lui autant qu'à Louis XIV. Sans doute, il n'aime pas le luxe ni même la guerre, mais il est militariste, défiant et tatillon. Il enrage que son fils joue de la flûte ; il aime mieux le tambour et le canon, plus le chant des cantiques le dimanche. Il trouve que son fils se tient à cheval « comme une loque ». Il n'a pas, en effet, la prestance des grenadiers du régiment des géants.

Tout cela peut se défendre ou se comprendre. On peut aussi comprendre sa colère en apprenant que son fils a songé à passer à l'étranger. A ses yeux, c'est une désertion passible de la peine de mort, ce qui est tout de même un peu trop. Et ce qui est vraiment trop, c'est le traitement infligé au lieutenant de Katte, plutôt confident que complice d'un projet inexécuté et déconseillé par lui. Le Conseil de guerre à deux reprises a refusé de le condamner à mort. Il est tout de même décapité sous les yeux de Frédéric, qui lui demande pardon.

Le roi se déclare désolé, le lui fait savoir et l'est très certainement, mais il croit que l'indulgence serait une faiblesse préjudiciable à l'armée, comme il le dit au grand-père du jeune homme, le vieux maréchal d'Alvensleben, et il agit en conséquence en toute sécurité de conscience.

Le sentiment qu'il faut tout subordonner à l'intérêt du royaume est un dogme. La devise du roi est qu'il faut avant tout et à propos de tout faire un profit, *ein plus machen*, en grand comme en petit, qu'il s'agisse d'une province à annexer, d'une lande à défricher, d'un écu à gagner. Il n'ignore pas que certains de ses ministres sont aux gages de l'ennemi, ou tout au moins de l'étranger. Il les garde parce qu'il se croit bien sûr de ne pas se laisser influencer par eux, et aussi parce que c'est de l'argent qui entre dans le royaume. Et il en profite pour les payer moins. C'est un *plus machen* sur les deux tableaux.

Avec tout cela, Frédéric-Guillaume a gâché son règne à louvoyer, à intriguer, à changer de camp dans les combinaisons européennes. Il ne s'est pas fait prendre au sérieux. Les hommes d'État d'alors ne croient pas à la Prusse. Elle a une armée bien exercée et sans rapport avec sa population, mais que le roi traite comme un objet de luxe coûteux, à ne pas risquer. Il n'en fait rien. Il ne sait même pas la montrer pour en tirer avantage sans avoir à s'en servir. On finit par se dire que c'est du décor. Son fils, l'homme à la flûte et aux petits vers voltairiens, montrera que c'est une réalité. Il a fait plus que son père, mais sans son père il n'aurait pas eu l'instrument dont il a si bien joué.

***

Il n'y a rien de très nouveau dans le volume posthume de M. Diego Angeli sur les Bonaparte à Rome, *I Bonaparti a Roma* (Mondadori, Milano). Pourtant, ce recueil de monographies sur un grand nombre de « Napoléonides » est riche en détails parfois originaux et en gravures souvent inédites, empruntées au *Museo Napoleonico*, légué par le comte Primoli à la ville de Rome et complété par la fondation Primoli, créée pour la gloire et l'histoire des deux branches de la famille Bonaparte, celle de Lucien et celle de Joseph dont il

descendait lui-même. Cette fondation donne des bourses pour Rome à de jeunes savants français et pour Paris à de jeunes savants italiens, en vue de leur faciliter des recherches d'art ou d'histoire. Elle est un des liens, trop raréfiés aujourd'hui, entre les deux civilisations et les deux peuples dont le comte Primoli incarna toute sa vie l'harmonieuse parenté. C'est l'Académie française qui, chez nous, désigne le bénéficiaire de cette pension annuelle. Son choix n'est soumis à aucune clause restrictive. « Il s'agit, dit l'annuaire de l'Institut, de permettre à un jeune Français, homme de lettres, de faire un séjour d'un an à Rome. »

Le *Museo Napoleonico*, dont Diego Angeli était l'âme, n'est pas consacré uniquement au Premier Empire. Il fait une place importante au Second. Le comte Primoli était le neveu de Napoléon III et du prince Napoléon. Élevé à Paris, il avait vécu dans l'intimité de ses deux augustes tantes, l'impératrice Eugénie et la princesse Mathilde. Il pouvait parler *de visu* des hommes et des événements du Second Empire. Il a rassemblé des documents de première source comme ceux qui ont permis à M. Angeli d'écrire sur *la torbida vita* du prince Pierre Bonaparte des pages suggestives. Le prince Pierre Bonaparte n'est guère connu que pour avoir tué d'un coup de pistolet, dans sa maison d'Auteuil, le journaliste Victor Noir, qui venait comme témoin le provoquer en duel de la part de Paschal Grousset. Ce geste malheureux (9 janvier 1870) ne contribua pas à apaiser les esprits, surtout à Paris, encore qu'il soit excessif d'y voir une des causes déterminantes de la chute de l'empire, sept mois plus tard. Il est seulement vrai que le désir de relever le prestige du régime a influé sur le désir de guerre que put éprouver l'impératrice lors de la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne.

Les antécédents du prince Pierre Bonaparte expliquent son acte impulsif. Il était le huitième fils, né à Rome en 1815, de Lucien Bonaparte et de sa seconde femme, Alexandrine de Bleschamp, mariage d'amour que Bonaparte, alors premier Consul, n'avait pas accepté et que l'empereur n'acceptera jamais. Lucien s'était retiré à Rome. Il n'a pas moins de volonté que son frère. Talleyrand lui transmet une offre de réconciliation par laquelle il aurait pu rentrer en France

« sans faire le sacrifice de son attachement », à condition de ne continuer ses relations avec sa femme que secrètement et de ne reconnaître ses enfants que comme enfants naturels. Lucien ne voulut rien entendre de tel et resta en disgrâce, sans même figurer parmi les princes de la famille impériale jusqu'aux Cents-Jours, où il se ralliera à son frère abandonné de beaucoup de ses courtisans. Pierre Bonaparte ressemblait, dit Diego Angeli, à un de ces sangliers dont il était grand chasseur. D'allure disgracieuse, le visage offusqué par une barbe aussi noire que hérissée, les yeux mobiles et perçants, la bouche rarement égayée d'un sourire, de caractère sauvage et indomptable, il ressemblait tout aussi bien à un de ces bandits si nombreux alors dans les maquis de Frascati et de Viterbe, où il vaguait lui-même dans son enfance. Il en connut quelques-uns, comme Gasparone, sujet d'opérette, comme Fra Diavolo. Ils étaient de mode, le romantisme donnait à leurs exploits une auréole à laquelle il était bon de ne pas trop se fier. Souvent, il fallait ramener les enfants de la pinède et les cacher dans les greniers, parce que des bandes peu rassurantes rôdaient autour de la villa de Frascati.

Son goût de l'aventure le rendait rétif aux études. Lucien, devenu prince de Canino, entreprend des fouilles archéologiques à Musignano, mais les enfants s'intéressent plus aux leçons de natation qu'il leur donne qu'aux leçons de grammaire de leurs précepteurs. Ils rattrapent comme les mendiants napolitains une pièce de monnaie jetée dans la piscine, exercice classique en ces pays de soleil et d'eau claire. Une chasse au sanglier, où est abattu un monstre que quatre hommes peuvent à peine porter sur des barres, révèle au jeune Pierre sa vocation pour ce sport. D'autres aussi l'attirent. A seize ans, il part secrètement pour rejoindre ses cousins, les deux fils de la reine Hortense, qui prennent part à la révolte de la Romagne. Il est arrêté en route et emprisonné à Livourne pendant six mois. Remis en liberté avec ordre de partir pour l'Amérique, il y retrouve son oncle, le roi Joseph, qui s'y est fixé depuis l'écroulement de 1815. Il s'enrôle dans un corps de volontaires pour servir en Nouvelle-Grenade contre l'Équateur, dans les armées de Bolivar. Un général le prend comme aide de camp avec le grade de chef d'escadron. Il part au comble de

ses vœux, est de toutes les batailles, puis un beau jour, pour des raisons mal connues, il démissionne (janvier 1833) et reparaît à New-York où il apprend la mort du roi de Rome survenue six mois auparavant. Le pape lui permet de revenir à Canino ; il y reste deux ans, courant le sanglier et faisant des sonnets. Il avait commis les premiers à douze ans. Ils ne valaient ni plus ni moins que tous ceux qu'on récitait dans les mille académies de la péninsule.

Un tel repos n'était pas son fait. A-t-il conspiré? Est-il victime d'un coup monté par la police? Le peu de renseignements dont nous disposons et le caractère tendancieux de ceux qui sont venus jusqu'à nous ne permettent pas à M. Diego Angeli de se prononcer. Un beau jour, le jeune prince était sur la place de Canino, partant pour la chasse avec un de ses amis. Un lieutenant de la police pontificale s'approche, lui demande gracieusement à voir le fusil qu'il avait en bandoulière, fusil à quatre canons d'un nouveau modèle. Pendant que le prince se prépare à lui donner satisfaction, quatre ou cinq individus de mine suspecte font cercle autour de lui. Il sent qu'on veut l'arrêter, se baisse, tire un poignard d'une de ses bottes et en porte un coup furieux au lieutenant qui reste sur le carreau. Les autres, trop serrés, s'écartent, font feu ; le prince riposte ; deux gendarmes s'écroulent — car c'étaient des gendarmes déguisés — et lui-même, atteint d'une balle à la tête, tombe sans connaissance.

Il est emprisonné au château Saint-Ange. Telle est l'aventure. Quel en est le point de départ? La version commune, c'est que le prince avait tué un brigand, qui s'était présenté menaçant dans une de ses propriétés. Mais, fait observer M. Angeli, « à cette époque de banditisme, le meurtre d'un voleur de grand chemin était un cas de légitime défense approuvé plutôt que condamné par la loi ». Il a cherché autre chose. Il a trouvé dans les Mémoires inédits de la princesse Julie Bonaparte un passage qui jette une lumière nouvelle sur cette histoire. Il y avait alors à Rome une madame Besson, qui avait une fille d'une rare beauté. Le prince s'en était amouraché. Malheureusement, il avait pour rival un jeune Romain de la meilleure société, don Livio Odescalchi. D'où jalousie ; puis, le jour où mademoiselle Besson, ne pouvant

cacher une grossesse, dut quitter Rome, altercation et duel à mort où Odescalchi succombe. Cet accident avait de quoi émouvoir les pouvoirs publics plus que la mort d'un mauvais larron. La princesse Julie ajoute que les torts étaient du côté d'Odescalchi. Il avait répondu par des voies de fait à des propos agressifs du prince, ce qui avait rendu le duel inévitable. Mais elle-même, fille de Charles Bonaparte, fils aîné de Lucien, est nièce de Pierre et, par conséquent, suspecte de complaisance pour lui. Le voici pour neuf mois et demi en prison au château Saint-Ange, sans autre distraction que la poésie. Il est relâché le 7 février 1837, sous condition de quitter l'Europe. Il va retrouver en Amérique deux autres Napoléonides : le prince Murat, fils aîné de l'ancien roi de Naples, et Louis Napoléon, expulsé après le coup manqué de Strasbourg. Là encore il a le premier mouvement fâcheux. Un jour qu'il traverse un square avec le futur empereur, un ivrogne heurte brutalement Napoléon. Comme il répond insolemment aux observations des deux jeunes gens, Pierre l'assomme d'un coup de bâton sur la tête. Les deux cousins sont arrêtés, condamnés et auraient subi leur peine si Patterson, fils du mariage américain de Jérôme, annulé par Napoléon, n'avait offert caution pour eux. C'est en souvenir de ce service que les fils de Patterson seront accueillis gracieusement en France, après la restauration de l'Empire, et reconnus par Napoléon III comme des Bonaparte légitimes.

Pierre n'était pas homme à s'attarder dans le rêve comme son « doux entêté » de cousin. Avant la fin de l'année, le démon de la bougeote l'a ressaisi. Nous le retrouvons en Europe, à la chasse sur les côtes de l'Albanie. Un jour qu'il flânait sur la plage, il voit deux Albanais avec tout leur arsenal coutumier de pistolets et de yatagans. Un homme de son équipage lui conseille de se rembarquer, car « ces gens sont dangereux » ; il préfère leur offrir un bakchich pour qu'ils le laissent en paix. Les prétendus bandits éclatent de rire, le prince se fâche : on en vient aux mains. De son fusil de chasse, il les étend morts. Toute la population des alentours, alertée par les détonations, accourt et lui tire dessus. Par miracle, il regagne son bateau à travers les balles et arrive très désemparé à Corfou. On le prie, pour éviter les complications, de reprendre

le large. En cabotant d'île en île, il atteint Malte, où régnait le choléra. En vrai neveu de l'oncle illustre, il évoque les pestiférés de Jaffa, il visite des hôpitaux, réconforte les malades, assiste les moribonds. Repris de son invincible besoin de changer de place, il recommence la vie errante, toléré ici, chassé plus loin, parfois arrêté comme dangereux ou suspect. Cette invraisemblable odyssée aboutit au Luxembourg, à quelques lieues de la frontière française, où il acquiert une bicoque à moitié en ruines et s'y installe, si on peut dire, comme un naufragé dans une île déserte.

Il ne demande qu'à en sortir. Chaque fois qu'une guerre éclate, il fait des pieds et des mains pour en être. On ne veut de lui nulle part. Le roi des Belges, Léopold, en lutte contre la Hollande, lui dore la pilule ; le général Espartero fait de même en Espagne ; le tsar Nicolas ne l'agrée pas pour une expédition en Circassie ; le vice-roi d'Égypte est forcé par la diplomatie européenne de renoncer à le prendre dans son état-major ; le général Dufour, au moment de la guerre du Sonderbund, objecte que la Suisse ne reçoit pas d'officiers étrangers dans son armée.

En France éclate la révolution de 48. M. Angeli fait ici une petite interversion. Il parle de la révolution de juillet, mettant fin au règne de Louis-Philippe. La révolution de juillet 1830 a mis sur le trône Louis-Philippe, renversé par la révolution de février 1848. Le prince Pierre se met à la disposition du nouveau gouvernement, comme vieux républicain. Il a trente-trois ans, mais qui peuvent compter double. On l'accepte avec son grade sud-américain comme major, c'est-à-dire commandant, mais dans la légion étrangère. Ce n'est pas ce qu'il voudrait ; dans un pays que les Bonaparte considèrent comme le leur, un titre étranger dans un corps étranger n'est pas son affaire. Au lieu de rejoindre sa garnison en Algérie, il va en Corse et se fait élire député à l'Assemblée législative.

Il y siège peu. N'étant pas d'accord avec son cousin, en marche vers le trône, il part pour l'Algérie, se distingue à la défense de la Zaatcha, et revient à l'improviste pour s'opposer au coup d'État. Sous le règne de Napoléon III, il se confine dans une opposition larvée, vit à l'écart de la cour dans sa petite maison d'Auteuil. Il ne sort de l'obscurité que

par la tragique affaire de Victor Noir. Une fois de plus, il a eu la main leste et le coup de feu expéditif. C'est la dernière. Il mourra obscurément à Versailles en 1881.

*
* *

Bazaine innocent ! Tout peut se plaider et il y a même avantage à reviser de temps à autre, à la lumière de documents nouveaux ou mieux compris, les jugements consacrés qui deviennent vite des jugements tout faits. Il n'y a pas lieu de reprocher à M. Robert Christophe le titre de son volume, *Bazaine innocent* (éditions Nantal), mais il est permis de regretter, dans l'intérêt de sa thèse, qu'il ne l'ait pas exposée avec plus d'objectivité. On doit pouvoir aujourd'hui étudier le rôle de Bazaine à Metz avec autant de calme que celui de Grouchy à Waterloo ou de Cléopâtre à Actium.

Nous croyons volontiers que M. Robert Christophe est remonté aux sources, qu'il a fouillé les archives du Ministère de la Guerre, compulsé les mémoires du temps, exploré les comptes rendus officiels du procès, vérifié la valeur des témoignages apportés devant le Conseil de guerre, mais pourquoi donner à une œuvre ainsi documentée l'apparence d'une histoire romancée? C'est, dit l'auteur, « pour éviter à l'amateur une lecture indigeste » ; mais en quoi un récit ordonné, avec renvoi discret aux références sur les points contestés ou douteux, serait-il de nature à décourager le lecteur sérieux? S'il s'agit du lecteur frivole, il sera vite perdu dans l'énigme d'un récit où la part de l'imagination risque de nuire à la force de l'argumentation.

Nos manuels, nos histoires courantes, dit la lettre préface du colonel Streiff, parlent tous de la « trahison » de Bazaine, ce que le Conseil de guerre n'a jamais dit. Bazaine sera condamné « pour avoir rendu la place qui lui était confiée sans avoir épuisé tous les moyens de défense et sans avoir fait tout ce que prescrivaient le devoir et l'honneur » (article 209 du code de justice militaire), et pour avoir « capitulé en rase campagne sans avoir fait tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur » (article 210). Le mot de trahison n'est pas prononcé, le cas de trahison nullement invoqué. Les histo-

riens les plus sévères pour Bazaine, ceux qui le qualifient de « traître » sans ménagement ni réserves, les frères Margueritte, par exemple, dans leur très populaire *Histoire de la guerre de 1870*, ne l'accusent pas de s'être vendu. « Traître à son devoir, à l'honneur, à la patrie, écrivent-ils, il le fut pour rien. » En effet, il mourra pauvre, besogneux, dans le dénuement. On ne trahit pas, après un passé brillant et qui paraissait glorieux, par amour de l'art.

Les historiens qui aiment le mot propre ne parlent pas de trahison. Le maréchal Franchet d'Espérey, dans l'*Histoire de la Nation française* de M. Hanotaux, explique la conduite du maréchal en termes mesurés et qui répondent bien à la sentence du Conseil de guerre. « Quelles considérations avaient inspiré la conduite du maréchal? Sans doute, son apathie naturelle et le sentiment plus ou moins conscient de son incapacité à diriger les mouvements d'une armée auxquels s'ajouteront plus tard, quand la révolution aura éclaté à Paris, des combinaisons politiques obscures, même pour celui qui les concevait et la folle ambition de jouer, grâce à une armée intacte, un grand rôle en rétablissant à la fois l'ordre et peut-être la dynastie. » Il lui reproche « ses louches combinaisons » et il est difficile de qualifier autrement ses connivences avec l'aventurier Régnier, ses communications avec l'ennemi, l'envoi de Bourbaki à l'impératrice réfugiée en Angleterre, qui ne comprend rien à cette démarche, pas plus que Bourbaki lui-même. C'est la note que donnent les cours et manuels qui font autorité dans l'Université.

M. Robert Christophe va beaucoup plus loin. Pour lui, non seulement Bazaine n'est pas un traître, mais ce n'est pas non plus un incapable. Il est même supérieur aux autres chefs de l'armée impériale. Il est assez vain, quand on n'est pas du métier, de discuter la valeur comparée des généraux. Mais M. Christophe invoque à la décharge de Bazaine des faits que tout le monde peut comprendre. Si Bazaine est resté sous Metz, ce n'est, dit-il, ni par calcul politique, ni par mauvaise volonté. C'est faute de munitions. Et sur ce point, il donne, en effet, à réfléchir. Pourquoi, le 16 août, la bataille de Rezonville, qui n'est pas perdue, est-elle interrompue? C'est qu'on manque de munitions. Pourquoi n'en pas amener de Metz? Par ce qu'il

n'y en a pas. « Il n'y reste que huit cent mille cartouches », quatre par homme. Il y en a pour un jour à peine et nous avons ici un document précis. C'est la dépêche expédiée ce jour même au ministre de la Guerre, le général Palikao, et que l'ancien ministre produisit au Conseil de guerre. « Quelques jours plus tard », on découvrit quatre millions de cartouches à la gare. Quel jour? On aimerait à le savoir. Depuis quand étaient-elles là? Comment y étaient-elles venues? Autant de mystères qui ne sont pas éclaircis et qui gagneraient à l'être. A-t-on fait une enquête?

Ce sont des détails précis de ce genre qu'on voudrait trouver. L'appendice serait plus utile à la cause que défend l'auteur s'il contenait des pièces justificatives, au lieu de critiques sur la manière d'écrire l'histoire et le caractère conjectural des opinions qui ont le plus de crédit. A quoi bon répéter, pour montrer les faussetés de l'histoire officielle, la vieille plaisanterie sur le Père Loriquet? « Il affirme, dit M. Christophe, que Napoléon n'avait été que le généralissime des armées de Louis XVIII. » Le Père Loriquet n'aime pas Napoléon et c'est son droit. Il est tendancieux, mais il n'a rien d'un nigaud. Il n'a jamais rien dit de tel. Ne greffons pas sur le cas Bazaine le cas Loriquet, sur le procès de Bazaine celui de Clio.

A. ALBERT-PETIT,
*Membre de l'Institut.*

---

# TABLEAUX DE PARIS

MILOU... *Milou*, choisissons cette légère déformation du petit nom charmant qu'on lui a donné enfant et que Paris lui garde, comme il avait *Boni*, il a *Misia*, *Biche*..., quelques autres, dans un monde plus ou moins répandu ou fermé...

« *Milou* avait un chapeau de plumes roses perché sur la tête... »

« L'ambassadeur de... dînait chez *Milou*, ou le ministre de la Cavalerie de Saint-Georges, etc... »

« *Claire-Marie* tire à dix-huit cent mille... »

*Claire-Marie* est la revue féminine que dirige *Milou* avec un sens bien avisé et des collaborations de choix. *Claire-Marie* a trouvé ses lecteurs dans tous les mondes. Les midinettes le lisent en autobus, les jolies Viennoises réfugiées l'oublient dans votre antichambre ; je ne suis pas certain qu'on n'en trouverait pas un exemplaire sur le bureau du président du Conseil, entre un traité de mésalliance avec quelque puissance éloignée et le rapport énergique du ministre des Colonies sur les services rendus par les œuvres catholiques.

*Milou*, ce surnom évoque un joli sourire de jeune chat portant un ruban bleu autour du cou ; il est familier, féminin, un peu félin. Il lui restera attaché. Des femmes qui ne l'ont jamais vue lèvent l'oreille en l'entendant prononcer, elles la connaissent.

*Milou* ne reçoit-elle pas la Cour et la Ville ?

Elle s'est logée dans une vieille demeure, dont le premier étage se trouvait aménagé comme pour quelque conte du XVIIIe siècle, à la manière des *Mille et Une Nuits*. Des coussins bas, comme Bakst — qui les renouvelait de Vanloo — les prodiguait dans *Shéhérazade*, meublent le salon. La chambre en est un autre, tout argent, toute blancheur et bougies roses. De chaque côté du lit, sans armature apparente, deux nègres de bois noir et doré vénitiens remplissent le rôle de rois mages, offrant des roses d'or en présent.

La salle à manger témoigne d'autant d'originalité; la table est dans un coin, devant une banquette d'angle à dossier de velours rouge capitonné. Il faut exécuter des prouesses pour y introduire les convives, hommes et femmes alternant, et selon quelque protocole. *Milou* ne paraît s'en soucier, pourtant elle n'en ignore point les chausse-trapes. Doit-on être vingt-quatre, comme ce soir, à dîner, elle rajoute une table, plus un guéridon pour un quadrille de convives, un peu sacrifiés, dans l'antichambre. Les bougies se consument en brasiers roses, dans des flambeaux de cristal. Éclairage flatteur pour les femmes et qui communique aux brillants, devant les flammes dansantes, une vie retrouvée.

Le repas est donné pour S.A.R. le duc de W... et la duchesse. Au couvert, ils se font vis-à-vis. C'est une idée de la maîtresse de maison, qui sait combien le prince aime échanger d'un regard ses impressions avec celle pour laquelle il demande le titre d'altesse royale.

Chanteurs viennois après le repas. On sait le goût du roi Édouard VIII pour cette musique, légère et expressive. Une artiste de cinéma que le prince Stahrenberg a épousée, et qui se défend à tort de savoir chanter, cède cependant au désir de l'assistance, considérablement augmentée depuis le dessert et qui s'est assise sur le tapis autant que sur les coussins. Ce genre d'installation fastueuse et rudimentaire, en tout cas inusitée, plaît visiblement au prince, qui s'est accroupi sur le tapis, près de la maîtresse de maison, dont la robe de tulle blanc s'évase et lui permet de montrer sa souplesse lorsqu'elle se lève sans bouger les bras.

Dans le voisinage du piano, entre les rideaux des fenêtres, le Viennois et la princesse Stahrenberg chantent, dans leur

langue natale, *Auf wiedersehen (Au revoir!)* Ils se sont placés l'un près de l'autre et l'on pourrait dire à mi-voix, se font leurs adieux. Ils ne paraissent pas se douter que nous les écoutons, à la lueur des bougies dont la flamme en oscillant soudain fait luire un regard, farde passagèrement un côté du visage, fond leurs mains qui se cherchent dans un même chaud reflet.

Le silence ne se fait si complet qu'aux instants de totale réussite.

*Auf wiedersehen!*

Mais le chanteur viennois va chanter en français. Il propose de donner pour le prince une vague traduction en anglais.

Le duc, qui a saisi la phrase, s'écrie de sa voix la plus forte, en séparant les syllabes :

— Ce n'est pas né-ces-sai-re !

La soirée est réussie. Le prince se retourne vers la duchesse pour croiser un regard avec elle. La maîtresse de maison se relève dans ses amples jupes de tulle blanc, les bras détachés du corps, mais sans faire de geste. Elle semble voler sur ses pointes, comme naguère la Karsawina. Elle disparaît devant les brasiers de cire rose.

Quelques instants plus tard, elle réservera, dans une pièce à l'écart, un entretien au prince et à quelque ministre, qui sort d'un banquet, souriant, solide et frais.

Puis *Milou* revient. De la pointe des cils, elle ranime les chanteurs, passe, repasse, avec grâce — jolies mains aux ongles carminés, front assombri, dents brillantes — à travers la masse compacte de ses invités. A aucun instant, elle ne perd contact; elle voit, elle entend ce que peu d'autres verraient ou entendraient. Le visage ne trahit point le fruit de ces incursions spontanées. Il demeure volontairement détaché.

Certaines femmes de ce temps ont le pouvoir de diriger des journaux, de se mêler à la politique, de suivre des affaires et de garder toute leur coquetterie, de peindre et d'allonger leurs ongles, de faire brûler jusqu'à travers l'escalier, dans une poêle chaude, un parfum dont la vapeur se répand, comme ce soir, en ondes odorantes. Elles changent de coiffure tous les mois, de robes tous les soirs. Elles téléphonent pendant des heures. Elles ont autour d'elles des secrétaires, plus avisées

que celles de financiers considérables, des dossiers, des fichiers... Et elles ont des idées.

Peut-être leur sont-elles suggérées par des hommes et des hommes les exécuteront-ils? Mais elles ont pris, en passant par leur cerveau, des nuances, une diversité qui sans elles n'existeraient pas.

Ainsi, hardie avec réserve et modeste avec coquetterie, cette *Milou*, de bonne maison et qui dirige le plus lu des périodiques féminins, qui est à l'affût de tout, qui saisit l'idée qui passe, un mot qui ne lui était pas destiné et qu'elle prend au vol et qui s'adapte et qui adopte tout ce que Paris est susceptible de produire...

... et qui, ayant flairé *son* monde, *sa* soirée, *ses* bougies roses, *ses* azalées blancs, le duc et la duchesse, les chanteurs, les invités, les ambassadeurs, les ministres, les journalistes, les duchesses, les ladies, les professionnelles beautés et quelques autres dames couvrant les coussins et le tapis, vient, crac, se rasseoir au milieu du salon, tout à plat, l'air d'un pavot renversé et sur le visage l'expression de tout son devoir accompli.

★ ★

Dans les services du professeur Gosset, a la Salpêtrière. — Passé plus d'une heure à la Salpêtrière, dans les services du professeur Gosset, M. l'Ambassadeur de Belgique a désiré voir les premiers essais d'enregistrement des mouvements ou, peut-on dire, des frémissements du cerveau qui s'inscrivent de la pointe d'une aiguille, sur une feuille sensible, à la manière des baromètres sur lesquels les moindres dépressions de l'atmosphère se dessinent par de lentes montées ou des descentes parfois verticales.

L'écran lumineux de l'appareil, auquel a longtemps travaillé le docteur Bertrand, enregistre des montées et des descentes précipitées ou ralenties, qui marquent les rythmes insoupçonnés que causent toute préoccupation ou le sommeil même. Parmi les milliards de cellules composant le cerveau, je ne saurais dire combien de centaines d'oscillations se dessinent à la seconde.

Un sujet pris parmi les infirmières est étendu sur une couchette, dans une sorte de réduit semblable à un coffre-fort blindé, dans lequel un réflecteur l'éclaire violemment, le crâne serré par un bandeau garni de plaques chargées d'électrodes d'argent, que des fils relient à l'appareil placé devant nous dans la salle obscure.

La porte blindée refermée, le sujet demeuré seul sous le vif éclairage, nous voyons sur l'appareil, que traverse à intervalles réguliers une virgule de lumière verte, se tracer bientôt, avec une rapidité que les yeux ont peine à suivre — ressemblant assez au schéma d'une arête de sardine — les descentes et les montées : très hautes, lorsque, par exemple, le sujet s'efforce à l'anéantissement ou, au contraire, courtes et infiniment serrées, lorsqu'il se met à compter.

Certains des diagrammes qui nous seront soumis tout à l'heure, et que nous comparerons, ont été pris sur des malades atteints à la moelle ou frappés de maladies incurables. Ils semblent se deviner alors, derrière un épais brouillard, ou bien leurs inégalités surprennent l'observateur le moins prévenu. Cette sorte de sténographie à travers l'espace, de langage morse saisi à l'intérieur du crâne, aura sans doute, quelque jour, sa grammaire et son lexique.

Dans la pièce où l'obscurité est à peu près complète, se devinent nos blouses blanches et celles du personnel médical. Le professeur Gosset demande, pour ses visiteurs, certaines explications à l'inventeur de cet appareil à saisir la pensée qui n'en est encore qu'à ses premières manifestations. Mais il est facile de prévoir les services qu'il rendra, lorsque de nombreux dossiers seront constitués, sur bien des cas dont les causes demeuraient à jamais ignorées ou en tout cas incertaines.

Pour parvenir à cette salle d'expérience, nous avons traversé, à plusieurs étages, les services du docteur Gosset — chambres aux lits nombreux aperçues du couloir dallé de verre, les lits offrant leurs malades, les yeux perdus devant eux, indifférents en apparence, muets, attendant avec une sorte de résignation concentrée la guérison... ou pire.

Parfois, dans quelque vaste salle miroitante et silencieuse, au milieu de draps immenses et d'une blancheur intense,

rejetés de tous côtés sur le patient, nous avons aperçu un être humain dont nous n'aurions pu deviner le sexe ni l'âge, dont nous ne voyions que le creux du torse mis à vif, la peau écartée, les chairs saignantes, au milieu d'une sorte de calme affairement, de curiosité respectueuse de femmes et d'hommes vêtus de blanc.

Un homme blanc lui aussi, de la tête aux pieds, maniait, avec une attention prodigieuse, quelque brillant instrument de métal dans ces muscles, ces réseaux inextricables, à peine devinés, au cœur de cet être vivant mais insensible.

— Une opération au plexus solaire, me glisse le docteur Bertrand. Ce qui n'est pas sans me glacer.

Les murs peints, les escaliers, d'un ton bleuâtre, les couloirs au dallage de verre transparent et biseauté offrent un tel aspect de luxe essentiel, de bien-être et même de non-être, d'élégance imposée aux misères et à la douleur, que l'on comprend et que l'on excuserait presque les décorateurs assez naïfs pour s'être laissés prendre par l'atmosphère, le *nirvana*, que crée autour des malades cette sorte d'art dépouillé, tellement strict qu'il éclaire les vestibules de la convalescence d'un reflet de clarté printanière.

Mais ce qui devient parfait pour un hôpital moderne ne saurait l'être pour un logis. Comment vivre, en croyant à la vie, dans ce qui est créé pour la défense contre les microbes : les murs nus, les tables de marbre, les dallages faciles à laver, les sièges de nickel ?

Le mécanisme étrange des avions qui lourdement s'envolent, la beauté qu'on dirait aveugle des chars d'assaut, le symbole de résistance et de préservation de ce que les peuples créent sans répit, pour résister aux attaques de l'ennemi, nous porteraient-ils à faire ressembler une de nos chambres à l'intérieur d'un tank ?

Par les fenêtres, nous apercevons les quelques hectares qui forment cet ensemble surprenant de bâtiments anciens, qui remontent au XVII^e siècle (et que surmontent ce dôme d'ardoises, simple et plaisant dans sa simplicité). Plus près de nous, les vitrages des serres évoquent, avec leur verdure devinée, les plantations du prochain printemps devant lesquelles la

joie de vivre fera peut-être défaillir les convalescents. Pour la décoration des salles, refleurissent sous les serres des azalées ou des plantes apportées le dimanche, par les familles, à des malades qui s'en sont allés, debout et souriants, ou à jamais muets.

L'animateur de cette partie des bâtiments, refaite entièrement sur son initiative — le docteur Gosset — avec des fonds recueillis par lui dans ce but et avec l'aide de l'Assistance publique, le visage coloré par le grand air et la vie quasi monacale que sont contraints de mener le soir les grands praticiens, levés *avec* et même *avant* le jour, l'animateur se devine dès le premier regard, au milieu de ses nombreux collaborateurs. La blouse blanche dont nous sommes tous revêtus, même madame la comtesse Greffulhe, qui a conduit ici récemment la princesse de Piémont, égaie ces salles claires. Devant des vitrines de métal renfermant des bocaux contenant des tumeurs et autres anomalies de la flore humaine, le professeur Gosset fait rapidement quelques commentaires, avec une sorte de poétique précision. Il dit le nom de ceux qui les ont opérées, les difficultés vaincues, le triomphe remporté.

Chacune de ces « choses » pénibles à contempler marque une victoire : elle est un trophée que l'homme put arracher à la mort.

Sans doute, celle-ci prendra sa revanche, tôt ou tard. Mais un saint homme ne craignait pas d'avouer humblement devant nous, l'autre soir, que les cris déchirants de madame Du Barry : « Encore un petit moment, monsieur le bourreau ! » étaient absous par Dieu. Il ajouta que, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, il se disait aussi que la vie est belle et demandait encore une « petite minute ». Puis, avec infiniment d'humilité dans l'ironie, il glissa :

— Eh ! oui, voyez-vous, je suis l'abbé Du Barry !

M. le professeur Gosset, avec sa belle mine, l'assurance que donne une éclatante réussite, des nuances de chef, accorde, comme tant d'autres de ses confrères — célèbres aussi ou encore inconnus — cette petite minute, indifféremment aux pauvres et aux riches, qui la souhaitent également presque toujours, et pourtant !...

* *

**Emma Calvé.** — C'est une belle et solide paysanne de l'Aveyron, tout soleil et rudesse.

Je l'imagine, à la grande table d'une ferme ancienne et rigide, au seuil des causses et devant des horizons creusés par des torrents pressés d'atteindre la plaine verdoyante. Elle commande à tous et de tous elle est aimée. A sa naissance, un rayon l'a effleurée. Un de ces rayons que les Écritures ont placé sur le front des élus et que les peintres, longtemps — alors, difficiles pour eux-mêmes — s'efforcèrent de faire jaillir des nues pour en auréoler les personnages qu'ils fixaient dans les régions immortelles. Ses gestes ont l'ampleur simple de son pays natal où elle est retournée vivre, après avoir chanté dans le monde entier.

Emma Calvé dit qu'elle est jeune de quatre-vingts ans. Elle offre le cas le plus surprenant de réelle jeunesse, de vivante apparition d'un être en possession de tous les moyens humains. Elle n'est point conservée. Elle s'est maintenue. Je ne l'avais pas revue depuis longtemps et assis à côté d'elle, à table, je retrouve ces mouvements des bras, cet air de moissonneuse d'un champ illimité, ces opulents cheveux et cet œil noir où l'on dirait que demeurent incandescentes des braises sans cesse renouvelées.

Quel superbe portrait pour un Italien ou un Espagnol du XVIe siècle!

L'irréalité de son âge se trouve soulignée par le cadre dans lequel madame Adolphe Brisson nous fait déjeuner, sur la place de l'Opéra, à l'entresol du Café de la Paix.

Après le repas, lorsque nous nous dirons au revoir sur le seuil, devant le trottoir d'hiver, je la verrai s'éloigner, à travers la foule — qui doit ignorer son nom, d'ailleurs, et ne voit pas sa magnificence — avec un air de paysanne antique, de solide impératrice des champs et des bois. Au milieu du siècle dernier, un vers de Hugo l'eût restituée à ceux qui n'auront pas vu passer cette Booz qui ne s'est pas endormie.

La gloire d'Emma Calvé n'est pas d'avoir quatre-vingts ans, mais d'avoir été l'une des dernières femmes de la scène,

comme Sarah Bernhardt ou la Duse, que les foules acclamaient hors du théâtre et qui ont longtemps pensé que traverser une rue, c'était sentir s'amollir sous les pieds un tapis de fleurs et faillir mourir écrasée entre des poitrines.

Des phénomènes analogues se produisent de nos jours, dit-on, dans les halls des gares, pour les étoiles du cinéma. Mais une différence existe, c'est que la comédienne et la chanteuse se trouvaient en contact direct avec leurs spectateurs et auditeurs. A l'écran, les *stars* ne donnent jamais qu'une épreuve, bien retouchée. Ce que veut la rue, c'est savoir si la ressemblance est exacte. Il y avait du jaillissement de l'amour dans les témoignages effervescents qui, autrefois, accueillaient ces reines, à la sortie du théâtre.

Ces hommages, ces démonstrations, naguère réservés à la scène, rassemblent autour d'un boxeur ou d'un cycliste des témoignages presque aussi compacts et, d'ailleurs, d'une brutalité qui, parfois, nous montre ce que valent désormais, aussitôt effacées de la mémoire que produites, ces barbares et factices allégresses.

La rude et saine Aveyronnaise qui déjeune et qui mange bien — à l'entresol du Café de la Paix — se retira dans sa terre natale, lorsque fut passée la quarantaine, vers 1906 ou 1907, chaude encore de ses triomphes en Amérique, en Australie ou au Japon. La demeure était vaste, les amis nombreux. Mais il semble que des vides se soient faits en grand nombre. Dans les greniers du cœur, les amitiés ont besoin d'être renouvelées. Autrement, chaque jour, les désertions agrandissent le cercle de l'oubli.

Emma Calvé, dès le jour, est levée. Elle court la campagne. Elle parle avec les bergers dont elle connaît la science et qu'elle émerveille de sa philosophie.

Elle s'arrête, dressée devant l'horizon, ses larges épaules droites, le menton levé, et elle chante sur les crêtes des côtes abruptes entre lesquelles coule le Tarn, sombre et soudain écumeux. Elle chante, dans le patois qu'elle parlait enfant, qui jamais ne s'oublie, que le langage des savants n'embarrasse pas et que, dans l'éther, les premiers dieux conservent encore. Et devant cette femme robuste et ardente, qui prend l'immensité pour théâtre et pour auditeur le soleil, cette femme

qui lance des notes si élevées et si pures, je ne sais si les bergers ne sont pas tombés à genoux.

Par delà l'océan, l'Amérique a entendu ces chants. Hollywood, qui, lorsqu'elle interprétait Ophélie, n'existait pas, s'est souvenu qu'Emma Calvé avait été, après Galli Marié, l'interprète de *Carmen* la plus surprenante qu'on eût entendue. Ainsi, la sage recluse, qui fête chaque matin une journée de plus, qui lui est aussi légère qu'aux montagnes formant son horizon, Calvé partira prochainement, dit-on, pour chanter *Carmen*. Invisible dans la coulisse des studios, elle fera entendre les airs de Bizet qu'une actrice de vingt ans figurera sur l'écran. Ce sera l'un de ces prodiges que *nous doit* le cinéma, pour tant de mauvaises comédies *adaptées* sans souci de la vérité ni de l'art.

...Mais soudain, sous ce plafond bas du Café de la Paix, au milieu des hors-d'œuvre, comme si elle était seule, en présence d'un de ses vieux amis, les pâtres des hauteurs, madame Calvé se met à chanter, de sa voix pure, haute, sereine, l'un de ces couplets dont notre ignorance nous rend les paroles obscures, mais dont le chant, détaché de toute signification, ne paraît que plus émouvant, plus élevé, plus près de l'âme.

Puis, la femme des espaces, à l'épiderme sans rides, aux joues sans fard, aux cheveux épais, à l'œil noir, ayant accompli la moitié de sa journée, se remet à manger.

Et je me demande, auprès de cette gaillarde resplendissante, qui crie ses quatre-vingts ans, à quoi servent, pour tant d'autres, les instituts de beauté ou les cures de jeunesse?

★ ★

**Retour d'Argentine.** — Madame Cécile Sorel donne à la fois l'impression de la personne la plus avisée et la plus inconsidérée du monde. Il lui arrive de parler comme un homme d'État et d'agir, dans le même instant, comme la plus impétueuse des grandes coquettes. Elle fait une entrée pendant laquelle la reine de Saba le dispute à Cléopâtre, la légende au costume, Tiepolo à Drian, et, soudain, elle prend le ton de maturité d'un diplomate et, je voudrais ajouter, d'un maréchal de France des derniers siècles sur les estampes

populaires, tant elle met ce que l'on appelle communément de panache au service d'idées généreuses et de considérations qui ne sont point de théâtre.

... Mais elle interrompt une conversation dans laquelle on croirait entendre M. de Talleyrand lui-même, avec orchestration de Rouget de L'Isle, pour faire, en aparté, quelque réflexion remplie d'humour — et j'ajouterai tant soit peu égrillarde sur quelqu'un des convives.

Elle fait penser à madame de Pompadour qui, dans sa correspondance avec nos ambassadeurs, traite des sujets les plus brûlants avec un bonheur d'expressions maîtresses et s'écrie, soudain, dans une missive à M. de Stainville, qui sera bientôt duc de Choiseul et représente le roi Louis XV auprès de Benoît XIV :

« J'aime le pape *à la folie* ! ».

Évidemment, un personnage de cette sorte se prend assez facilement pour le centre d'un monde, auquel elle voudrait rendre sa splendeur et la raison. Mais ne puise-t-on pas en soi les meilleurs exemples d'abord ? Et ne semble-t-il pas que l'expérience ait beaucoup enseigné à mademoiselle Sorel ?

Cet œil, dès l'enfance éclairé, puis amusé, séduit par la couleur et la forme, cette imagination toujours prompte à s'enthousiasmer, forgent, voudrais-je dire : de compagnie, des récits, des allégories toutes françaises et des groupes plafonnants comme aux palais italiens. On sent que, si mademoiselle Sorel fit ses débuts à la Comédie-Française sans être passée par les classes du Conservatoire, elle eut des éducateurs d'un choix heureux — auxquels elle fait honneur.

Sortie des enseignements et d'entre les mains averties d'une Maintenon, elle aurait pu jouer — et de longtemps — dans le monde et la diplomatie même un rôle qui n'eût pas été appris à l'avance et qu'elle était bien capable de mener fort loin.

Un homme, qui est un grand diplomate et des plus fins, me disait récemment après avoir téléphoné avec madame Cécile Sorel, retour d'Argentine et du Brésil, qu'il venait « d'entendre une *ambassadrice*, comme le théâtre en a peu fourni, sinon jamais. »

Et je me souvenais d'une appréciation analogue de M. G.

Lenôtre, l'historien, alors épanoui, bon vivant, causeur éblouissant, après un dîner chez elle d'une dizaine de convives, parmi lesquels se trouvaient Alfred Capus, Robert de Flers, M. Adrien Hébrard, Grosclaude, quelque ministre et parlementaire, tous hommes d'esprit. Lenôtre n'imaginait pas que les femmes les plus réputées du XVIIIe siècle aient su « tenir » une table avec plus d'éclat. Ce fut l'avis de madame de Noailles et de la princesse Lucien Murat, auxquelles elle tenait tête et qui l'appelaient avec gaminerie : « ma cousine », après qu'elle eut épousé le comte Guillaume de Ségur.

Il est certain que, revenue d'Amérique du Sud, après une série de représentations pour lesquelles et entre lesquelles elle fut particulièrement fêtée, madame Cécile Sorel rapporte des observations et un enseignement. Entre le rayonnement de la France à Buenos-Ayres et à Rio-de-Janeiro — et le peu de frais que nous paraissons faire à des amis qui nous apprécient encore avec un si fidèle enthousiasme, il y a une trop grande distance.

La fantaisie et l'attrait de paraître n'empêchent point ce regard de femme de devenir impitoyable pour les fautes contre le bon sens, le goût et la France. Cette comédienne, aux débuts modestes, qui s'est affirmée contre vents et marées, et qui persévère avec une allégresse que nul n'a jamais surprise engourdie ou défaillante, a parlé, là-bas, chaleureusement de son pays. Elle a prôné, souhaité des rapprochements. Elle les esquissa, les scella même là-bas, comme une comédienne peut le faire, à table ou sur la scène, par des trouvailles d'une éloquence que l'on reconstitue en l'entendant ou par un baiser spontanément chaleureux sur l'étamine d'un drapeau.

Ainsi, pourtant haïe des Anglais, lady Hamilton servait l'Angleterre en Italie.

Avant la guerre même, nos caricaturistes, nos chansonniers choisirent pour victime cette femme qui n'a trouvé que des gestes généreux pour ses camarades et, pouvant se laisser vivre dans l'insouciance et le plaisir, préféra la lutte et tendit à la Renommée, dont elle ne séparait jamais ni l'Art

qu'elle s'efforçait de servir, ni le pays dont elle prolongeait l'influence par le théâtre.

Elle a jeté l'argent, puis les diamants et les perles, par les fenêtres, sans calculs ni regrets. Elle aima le faste, mais comme pour rappeler le passé à ceux qui l'oublient ou l'ignorent, ce fut pour offrir à des artistes comme Élénora Duse, Isadora Duncan, Mary Garden, Ida Rubinstein une maison digne d'elles à Paris. Jamais elle n'oubliait de se porter au devant d'elles pour leur ménager un accueil qu'elles ne trouvaient pas ailleurs...

Montmartre, en taquinant Cécile Sorel, parfois durement, collaborait à son rayonnement. L'*Actualité* ne se trompe guère. Et nous dirions : tant pis ! pour ceux qui ne savent empêcher qu'elle soit éphémère.

Si nous avions quelque influence sur madame Cécile Sorel, nous lui conseillerions de rassembler amicalement les chansonniers, qui sont gens de beaucoup d'esprit — peut-être doués du seul esprit que Paris ait gardé, et qui sont presque toujours les meilleurs garçons du monde — et de leur raconter son voyage en Amérique du Sud.

Sorel est une enfant de Montparnasse et de la Butte, la plus célèbre de toutes... et elle sait qu'il ne faut pas en vouloir à ses amis. Qui aime bien châtie bien.

Ah ! comme ils regretteraient qu'elle ne fût plus là !

Elle a marqué son temps parce qu'elle tendait toujours à le comprendre, à se l'assimiler et à le remplir de sa personnalité. Sans doute, ceux qui ne risquent jamais rien peuvent lui reprocher d'avoir légèrement outrepassé les moyens dont elle disposait pour la scène, mais qu'ils daignent reconnaître qu'elle a bien usé de ceux que la nature lui avait accordés pour agir ! En écoutant le récit de son voyage en Amérique du Sud, ils ne pourraient qu'admirer sa verve, son esprit d'observation, son courage et sa foi dans un rôle qu'elle sait ne pas limiter à un *emploi*. D'une actrice qui arrive avec des rôles à effets et dont les femmes attendent beaucoup de chiffons de Paris, elle fait une manière d'ambassadrice — c'est bien le mot — qui, la pièce jouée, trouve encore un rôle nouveau à tenir — et s'y surpasse.

ALBERT FLAMENT

# LE MOUVEMENT ARTISTIQUE

Cette fin d'année fut pleine d'expositions qu'on voulait ouvrir avant « les fêtes » et dont bien peu passeront le 1er janvier.

Il est fâcheux de ne pouvoir insister sur tant d'efforts intéressants, dédommagement appréciable des grandes expositions fort compromises par les événements.

*L'Art sacré moderne* (musée des Arts décoratifs) a présenté un ensemble important dont les organisateurs ont bien de la modestie à déplorer l'étroitesse : cette exposition, souvent belle, donne toujours à réfléchir utilement. Depuis Huysmans, la nécessité d'un art religieux moderne, sans mièvrerie, est établie. Certains écrivains, tels Louis Dimier, Pierre du Colombier, ont montré le danger de la spécialisation de cet art entre les mains d'artistes voués seulement à lui et ont rappelé la tradition contraire des grandes époques. Il faut, semble-t-il, poser un autre principe.

S. Ém. le cardinal Verdier demande en sa préface « l'intime collaboration du prêtre et de l'artiste ». Oserons-nous lui demander de suggérer aux artistes de songer un peu aux fidèles et aux leçons qui les ont bercés ? Habitude, routine ? Sans doute : pour le chrétien, la prière est une habitude comme la respiration. Or, si la plupart des hommes respirent mal, comme l'assurent les médecins, quand ceux-ci veulent nous rendre un rythme rationnel, ils le font par des exercices gradués. Il faut de même faire l'éducation du public. Cette exposition montre trop d'œuvres ayant parfois de la beauté, toujours de l'originalité mais qui, pour la plupart des catholiques, sont proprement illisibles ou déconcertantes : grès de Paul Beyer, peintures du R. P. Couturier, d'Adeline Herbert-Stevens, de R. de La Fresnaye, reliefs de Jean Lambert-Rucki, peintures d'Olesievicz, terres cuites de Pau-

lette Richon et de Walsh leur auront à peine été présentés que, stupéfaits, ils courront se réfugier dans ce quartier Saint-Sulpice, si honni (injustement, d'ailleurs, puisqu'il abrite *L'Art catholique* et quelques autres). On peut mettre en fait, au contraire, que des œuvres telles que les gravures de Beaufrère et de Frelaut, les sculptures de Mabel Gardner, des frères Martel (que n'avons-nous revu là leur bel autel de Luxembourg !) ou d'Yché, les étoffes de Charlier et de Gowenius sont faites pour séduire sans heurter ; or, ce ne sont certes pas là des artistes moins originaux que les autres. Des sculptures comme la *Pietà* de Saupique, une orfèvrerie comme celle de Jean Puiforcat, aussi équilibrées qu'elles sont neuves, apportent la conviction que ce point de vue est le bon. Une belle œuvre, répandue, *éditée*, fera mieux pour la conversion artistique des foules que le discours de quelque agnostique soudain illuminé, de quelque inquisiteur récemment « dessalé ».

◆ Rapprochons de cette exposition celle faite à l'hôtel de Rohan (87, rue Vieille-du-Temple), des quatorze tapisseries de la cathédrale de Strasbourg. Cette *Vie de la Vierge* a été tissée au XVII^e siècle par Pierre Damour, sur des cartons de Philippe de Champagne et d'un élève de Vouet. La piété n'y est pas moindre qu'au pavillon de Marsan mais elle y a un autre accent pittoresque. L'un ne doit pas exclure l'autre. De même, M. Guillaume Janneau voit dans ces pièces magnifiques le début de « la tapisserie-décor, première étape vers la tapisserie-tableau..., aujourd'hui... prête à s'effacer devant une formule nouvelle de tapisserie murale — la vraie ». Telle est sans doute, en effet, la vérité de 1938 ; soyons sûrs pourtant qu'il y aura encore bien d'autres formes de tapisserie, voire de piété.

◆ L'intéressante exposition Malebranche (Bibliothèque nationale) ne relève guère de l'art que par la présence d'un portrait du philosophe conservé à Juilly. Tout usé qu'il est, le masque y garde assez de caractère pour que nous inclinions à le voir à l'origine du portrait de Santerre, jusqu'ici seul cité. Il faut regarder aussi l'*Estat présent de la Chine* du P. Bouvet et tel charmant portrait orange et rouge d'une « comtesse tartare en habit de cérémonie selon la saison du petit esté ». Que fait-il là ? C'est que, nous dit mademoiselle d'Alverny, Malebranche a réfuté Confucius. Dont acte.

◆ Les *Gravures françaises en couleurs du* XVIII^e *siècle* du Louvre (Orangerie) forment une étourdissante série de chefs-d'œuvre qui nous étonnent par une perfection technique inégalée, qu'il s'agisse de la gravure en manière de crayons, d'aquarelle, de sanguine, de pastel, de lavis ou de simples gravures en teinte, imprimées ensuite en couleurs. Mais justement notre goût a délaissé la gravure de reproduction

pour les œuvres originales. De ce point de vue, on goûtera toujours les œuvres de Debucourt (ne pas négliger les charmantes *Saisons*, moins connues (nos 176, 177) ; il faut voir aussi les *Fleurs idéales* d'Anne Allen, d'après Pillement (no 210), aussi ravissantes que des algues collées).

L'examen du bel ensemble de l'œuvre de Georges Michel (galerie Guy Stein, jusqu'au 7 janvier), est indispensable à qui veut suivre l'évolution de la peinture de paysage en France. La dette de notre XIXe siècle envers les Anglais ne doit pas faire oublier la leçon des Hollandais, si bien comprise par Michel. Ses ciels nuageux sur les tristes plaines — effet un peu trop répété — leur doivent beaucoup et aussi à ses prédécesseurs, Moreau l'aîné, entre autres.

◆ Le *Trente-quatrième groupe des artistes de ce temps* montre (Petit-Palais, jusqu'au 8 janvier) de belles têtes d'homme d'Androusov et un délicat buste de femme de Pryas. Le *Léon-Paul Fargue* d'Auricoste offre un profil d'oiseau sculpté par un Égyptien et le *Derain* d'Alalou-Jonquières est un peu trop massif. Soulas continue de graver, pour notre grand plaisir, d'immenses plaines où les blés ondulent sous le vent ; une figure de nourrice montre la variété de son talent. Une grande peinture de Planson, très équilibrée, évoque les gais dimanches des bords de la Marne et les toiles de Poncelet des villages hallucinants à force d'être réels et vides.

◆ Déplorons de laisser passer si vite les aquarelles et les dessins où Valdo Barbey (galerie Léon Marseille) évoque avec finesse et clarté, les ports et les villes de France et d'Italie ; l'exposition d'André Barbier (galerie Druet), qui permettait de suivre son œuvre entière, si variée, mais toujours, à la fois, solide et poétique ; les dernières œuvres de Braque (galerie Paul Rosenberg), accessibles et harmonieuses ; la rétrospective d'Henri Lebasque (galerie Pétridès) : elle fait regretter davantage la voix charmante qui s'est tue. Conrad Meïli (galerie Charpentier) a exposé de beaux dessins, nus de femmes qui, dit Camille Mauclair, les « vengent de tristes outrages ». Berthe Noufflard (galerie Brame) portraiture avec autant de bonheur, sans avoir l'air d'y toucher, Henri Rivière et la place Crillon, en Avignon. M. Snellmann, Finlandais, voit également Paris et la Provence dans un joli ton gris rose de temps qui « va se lever » ; c'est d'un bon ami (galerie Maurice Champion).

◆ Les douze vitraux dus à douze artistes et représentant des saints de France, naguère exposés au pavillon pontifical, ont été placés aux fenêtres hautes de la nef de Notre-Dame à partir du 12 décembre. Hugo n'eût pas manqué de célébrer cette rencontre de chiffres, cet enrichissement de la basilique. Ne nous dissimulons pas, en effet,

que cette harmonisation d'œuvres modernes et d'un édifice ancien part d'une conception toute romantique de l'art et de l'archéologie. Il est exact que les cathédrales doivent vivre, que jadis chaque siècle leur apportait, sans malice, sa contribution d'œuvres originales, mais le XIXe siècle avait prétendu les rendre à une soi-disant unité de style primitive tout en les peuplant de chaires, de vitraux et d'ornements qui commencent à peine à s'incorporer aux édifices. Naguère, l'École des Chartes n'avait pas assez de voix pour vitupérer ces agissements, les voici repris. L'agrément des taches de couleur qu'offrent beaucoup de ces vitraux est très sensible ; mais il est certain que le sujet de la plupart d'entre eux est indéchiffrable. On dira qu'il est de même pour certains vitraux anciens. Peut-être. Reste à savoir s'il est bon d'imiter à la fois l'art médiéval et l'action que le temps a eue sur lui et si, le principe de vitraux modernes à Notre-Dame admis, il ne conviendrait pas de les rendre lisibles par tous : c'est ce que nous demandions tout à l'heure.

◆ Deux cours importants d'histoire de l'art viennent d'être inaugurés. M. Louis Réau, l'auteur réputé de dix ouvrages excellents, a dirigé longtemps nos instituts de Saint-Pétersbourg et de Vienne. Sa science de l'Europe vivifie ses leçons publiques sur l'*Iconographie de l'art chrétien du moyen âge* (Institut d'art, rue Michelet, le jeudi, dix-sept heures).

Une très vaste salle, sobre et blanche ; des rangs pressés d'étudiants appliqués à leurs notes ; des gens plus mûrs, du monde, un monde où l'on suit les congrès d'archéologie ; public sérieux. M. Réau, l'œil souvent au plafond, ponctuant ses phrases d'un geste presque machinal des mains, expose avec aisance et simplicité combien est utile l'iconographie, étude et description des images que présentent les œuvres d'art et, par conséquent, l'une des clefs de l'histoire artistique, la seule qui donne la date et le lieu d'origine de nombreuses œuvres d'art. Cours indispensable aux étudiants mais aussi à quiconque veut comprendre les statues, les vitraux et les tableaux qu'il aime.

Pour les auditeurs du premier cours de M. Focillon, professeur célèbre et très aimé, la salle 8 du collège de France est trop petite : bancs, couloirs, embrasures sont pleins d'étudiants, de fonctionnaires, de professeurs, de femmes et encore de femmes.

D'abord visiblement ému, le professeur s'anime vite et reprend son aisance. Quelques vues sur la méthode qu'il emploie pour retrouver, dans les patries de l'art les plus éloignées géographiquement, les mêmes familles d'esprit, génératrices de formes analogues ; pour retracer ainsi l'histoire de l'esprit par l'histoire plastique. Puis l'aperçu des sujets traités cette année : *peintres visionnaires de la fin*

*du moyen âge et de la Renaissance, problèmes archéologiques vers l'an mille* (les mercredis et samedis, à quinze heures).

M. Focillon fixe sur la salle ses yeux de myope volontaire, de myope qui choisit ses spectacles. Son agile mimique s'oppose à la fixité du regard. Il semble que, de ses doigts, il poursuive l'idée, qu'il l'attrape au vol, la pétrisse, la martèle sur sa table, la projette enfin sur ses auditeurs étonnés, attentifs, convaincus. Après l'avoir ouï, qui pourrait douter que l'histoire de l'art ne soit propre à former l'intelligence, voire à entretenir son agilité?

◆ Au premier rang des livres récents, il faut faire place au bel ouvrage que S. A. R. madame la duchesse de Vendôme a consacré aux *Croix des Alpes* (Bibliophiles de Belgique). M. Hanotaux a dit quelle haute inspiration soutint son auteur : montrer la croix « partout où l'homme a passé, faire de l'art un pèlerinage ». Quand on suit le texte et les admirables reproductions des aquarelles de ce livre le charme des paysages, l'élévation des pensées, la variété des émotions, tout, à chaque instant, nous montre, en effet, qu'il est l'œuvre d'une artiste amie de la nature, d'une chrétienne, d'une mère et surtout d'une princesse « dont le sang est le plus noble qu'il y ait sur la terre ».

◆ L'importante *Histoire de la critique d'art* de M. Lionello Venturi (la Connaissance, Bruxelles) a bien pour objet l'histoire du jugement artistique, c'est-à-dire la critique d'art, mais il entend l'éclairer par la comparaison de l'histoire de l'esthétique, de l'histoire de l'art et même de l'histoire générale. Ce plan étendu est persévéramment suivi et le lecteur en tire beaucoup de lumières bien que l'ouvrage soit desservi par une traduction raboteuse et aussi par un certain manque de clarté dans l'exposé des théories abstraites : l'éducation philosophique est un privilège. Mais M. Venturi unit tant de lecture à une telle connaissance de l'art universel que tous ceux qui s'intéressent à l'art devront garder son livre sous la main comme un manuel.

Son histoire va de Platon jusqu'à nous. Le lecteur français se choquera peut-être de ce qui est dit de la décadence actuelle de la critique et même de l'histoire de l'art en France et l'on pourrait, en effet, objecter que l'œuvre de M. Mâle vaut mieux qu'une mention péjorative, celle de M. Focillon mieux que le silence mais, sur l'ensemble, M. Venturi n'a pas tort.

◆ Les éditions Hypérion donnent un *Holbein*, magnifique recueil de très belles reproductions que M. Hans Reinhardt fait précéder d'une introduction historique et critique : elle dit l'essentiel du sujet.

◆ Le *Jérôme Bosch* de M. Marcel Brion (Plon) explique l'œuvre du maître des « diableries » par sa philosophie qui, en définitive,

l'aurait amené à une conception manichéenne de l'univers. Ces vues d'un écrivain de talent donnent ainsi un sens suivi à une œuvre difficile dont l'auteur n'a jamais parlé.

M. Francesco Fichera, par son *Luigi Vanvitelli* (Rome, Reale academia d'Italia), poursuit l'étude des grands architectes italiens du XVIIIe siècle. Celui-ci a peuplé l'Italie et surtout le Napolitain d'édifices où le sens de la grandeur n'exclut pas la richesse imaginative. Caserte est son chef-d'œuvre. M. Fichera sait éclairer son sujet par la précise connaissance des arts et des artistes contemporains : c'est un biographe aussi intelligent que lyrique.

♦ M. Reynaldo dos Santos est un bon connaisseur d'art et un homme d'esprit. Les quelques pages dont il a fait précéder les quarante-quatre images qui représentent *l'art portugais* chez Plon font bien augurer du livre qu'il devrait publier un jour. Ce livre n'exclurait pas l'œuvre d'érudition que José de Figueiredo nous avait promise, et que Luis Keil devrait bien nous donner.

♦ Citons les excellentes pages que donne sur l'art préhistorique M. Vayson de Pradenne, dans son petit livre sur *la Préhistoire* (A. Colin), modèle de sens critique et d'érudition, qui met à sa place « une science récente et surtout très peu mûre, qui n'a pas encore été mise au point et unifiée dans sa méthode ». Et signalons enfin à tous les historiens et amateurs d'art les services immenses, continuels que leur rendra la *Topobibliographie de la France* où M. Maurice Duportet relève *tous* les articles épars dans les innombrables et cachées revues de province, où il donne le moyen de les utiliser (chez l'auteur, bibliothécaire de Montluçon ; l'Allier, la Creuse, l'Indre ont paru).

♦ Une coïncidence curieuse a fait passer en vente presque en même temps à Londres (vente Mortimer Schiff) et à Paris (vente du Tillet) deux des trois exemplaires connus des *Métamorphoses* d'Ovide (Paris, Leclerc, 1767-1770) avec la suite des eaux-fortes de Gravelot, Eisen, Boucher, Moreau : 210 000 et 286 000 francs.

PIERRE D'ESPEZEL

---

# PARIS... d'hier et d'aujourdhui

## LE MUSÉE DES TRAVAUX PUBLICS

*Nous vivons au siècle des musées ; il n'est collectivité ou administration qui ne possède le ou les siens, d'objet souvent inattendu. Que le Ministère des Travaux publics ait tenu à faire l'éducation des foules à l'aide de divers échantillons de routes, de ponts et de canaux, cela pourrait n'être qu'une manifestation de l'envahissante manie. Par l'heureux choix de l'architecte cette création est heureuse pour Paris.*

*Entre l'avenue Wilson, la place et l'avenue d'Iéna, la rue Albert-de-Mun, au bord d'un terrain déclive s'élève un batiment de brique et de pierre, de style approximativement Grévy, sommé d'un lanternon cylindrique. Ce* Dépôt des Phares *où, sans doute, on les rangeait quand ils avaient cessé de plaire va faire place au nouveau musée.*

*Un tiers en est déjà construit dans le bas du terrain ; il sera bientôt inauguré. En bordure de l'avenue d'Iéna s'élève un portique fait de hautes colonnes, fondées sur un solide soubassement, qui portent sur leur sommet évasé la corniche et*

*le toit. Elles protègent les deux étages de l'édifice et, sur la place d'Iéna, une vaste rotonde où l'on accède par un perron.*

*Le portique n'est pas seulement élevé (les colonnes ont treize mètres), il est à la fois imposant et svelte. Les heureuses proportions de la rotonde, l'élégance de son couronnement lui donnent, malgré ces dimensions, une grâce aisée. Le béton armé dont tout l'édifice est fait s'égaie de revêtements rosés, d'un matériau analogue. Telle est la nouvelle œuvre de M. Auguste Perret.*

*L'édifice a été conçu et exécuté pour l'emploi exclusif du béton armé. Cette pierre artificielle se prête, depuis plus d'un siècle, à toutes les audaces constructives, mais elle n'a pris qu'en notre temps une forme architecturale adéquate; on sait quelle part M. Perret a prise à cette heureuse orientation. Il est bien naturel qu'avec cette logique naguère encore attribuée aux architecte du moyen âge il ait voulu que la forme de ses œuvres fût l'expression de ses calculs. Il a su montrer ainsi que la beauté pouvait être rationnelle.*

*Ses colonnes, plus étroites à la base qu'en haut, ont la forme théorique imposée par le béton armé : leur sommet s'évase pour laisser s'épanouir les fers de l'armature. Chose curieuse, l'œil ne voit pas d'abord cette forme, insolite pour nous, mais il éprouve aussitôt, à regarder le portique du nouveau musée, à regarder surtout sa grande salle hypostyle, une impression de légèreté presque aérienne. L'escalier intérieur qui joint les deux étages étonne à la fois par la pureté de son dessin et l'audace qui le lance en porte à faux, reprise de la même et double démonstration logique et esthétique. Les salles sont éclairées par des fenêtres, mais illuminées aussi par d'immenses baies, allant du fond au sommet, à travers les étages et garnies de remplages de béton, baptisées* claustra*; souvenir des fermetures translucides des premières basiliques chrétiennes. Enfin tout l'édifice a été soigneusement préservé des retraits et des cassures du métal et du béton. En effet, l'architecte a, en quelque sorte, « articulé » ce monolithe en isolant ses diverses parties par des « joints de dilatation », espaces vides dont les longues verticales accentuent les lignes extérieures. En même temps, son portique abrite des variations de température le bâtiment principal du musée et la rotonde de la salle de conférences, sans liaison interne avec lui.*

*Il faudra revenir à l'aménagement intérieur en salles, obscures ou claires selon leur objet, quand, par l'achèvement du musée (un seul côté du triangle est terminé), elles recevront leur destination normale.*

*On quitte ce beau musée pour*

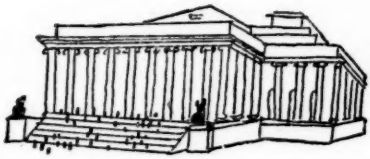
*tomber sur le dérisoire Trocadéro, à la fois grêle et enflé. Quels regrets de ne pas voir à cette place s'ouvrir sur l'horizon le vaste portique, appuyé sur d'imposantes masses architecturales, que le même architecte avait projeté!*

P. D'E.

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIEBAUT, Redacteur en Chef de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Elysées. — Paris (VIII^e).*

*L'Administrateur-Gérant :* MARCEL THIÉBAUT

# LE MARCHÉ FINANCIER



Si l'on avait pour habitude de donner un nom à chaque année, 1939 s'appellerait incontestablement l'année de la reconstruction. Sur le plan moral comme sur le plan matériel, les jalons sont posés qui indiquent la route à suivre ; mieux que des jalons, même, puisque l'on peut déjà constater certains résultats. La mauvaise volonté des hommes ou des choses viendra-t-elle, à nouveau, tout remettre en question ? Il faut, sans optimisme exagéré, espérer le contraire.

Car on se fatigue de tout, et la fatigue provoque toujours une réaction. A l'intérieur, la lassitude du désordre détermine le retour à ces principes de saine gestion sans lesquels il n'est point de vie sociale possible ; à l'extérieur, les peuples placés sous des régimes totalitaires commencent sans doute à constater qu'un bien-être durable s'obtiendrait plus facilement dans la recherche de la paix que dans celle de la guerre. Ils comprennent, en outre, qu'une France réconciliée et laborieuse, solidement et incontestablement appuyée par l'Angleterre, ne constitue plus cet adversaire de qualité discutable qu'on prétendait jusqu'alors résorber en un tour de main.

Ainsi apparaît cet élément indispensable pour établir notre opinion et développer notre activité : celui de la durée. Financièrement et politiquement, nous pouvons vivre autrement qu'au jour le jour. Les capitaux, sur qui ne pèse plus la menace d'une démagogie forcenée, envisagent à loisir des investissements qui, hier encore, leur apparaissaient comme trop fragiles ; ils perdent le goût des voyages et celui de la thésaurisation. Les entreprises privées, délivrées d'une concurrence sans réplique : celle de l'État, vont trouver, sous forme d'émissions d'actions ou d'obligations, les sommes nécessaires pour harmoniser leurs fonds de roulement avec les exigences actuelles, rénover leur outillage, augmenter par conséquent leur potentiel de production. Tout cela dans des conditions désormais acceptables, la substantielle reprise

des rentes préparant et accompagnant une diminution correspondante du loyer de l'argent.

Je ne pense pas que l'attitude adoptée par la Bourse devant de pareilles constatations vous ait surpris : depuis longtemps, je m'attachais à vous en montrer les signes avant-coureurs, encore malaisément perceptibles pour qui ne possédait pas une longue pratique des marchés financiers.

Tout cela constitue déjà le passé. Il nous faut maintenant envisager l'avenir, avec l'attention qu'il comporte. Peut-être sera-t-il (tout au moins en apparence) moins spectaculaire que certaines séances auxquelles il nous fut donné d'assister récemment. La besogne, commencée dans cette sorte d'allégresse qui accompagne toujours un début, va se poursuivre incontestablement, mais sous un autre aspect. A ce sujet, des observations précises et méthodiquement recoupées, me permettent déjà de constater que certaines catégories de valeurs seront « travaillées » avant d'autres, car nous nous trouvons désormais devant un « plan », qui ne laisse plus rien au hasard ou à l'inspiration, procédant au contraire d'une stricte méthode.

Si je tiens compte des lettres reçues pendant ces deux dernières semaines, la régression du Suez aux environs de son plus bas cours de l'année inquiète à juste titre de nombreux lecteurs; les prétentions italiennes et la régression du chiffre des recettes sont souvent évoquées, ne craignez pas de me questionner, je me ferai toujours un plaisir de vous répondre.

ANDRÉ PLY,
*de la Banque de l'Union Industrielle française.*

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4. rue de Vienne, Paris (8e).